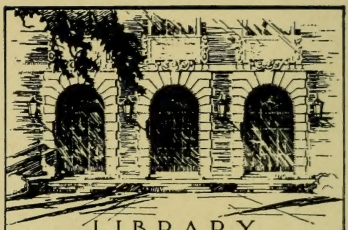
823
R72Ft
v.1-2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
R72Ft
v.1-2

Jean J. Burgi

ROSE SUMMERS.

TOME PREMIER.

ROSE SUMMERS.

TOMÉ PRÉMIER.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

Et à AMSTERDAM, chez le même.

AN XII—1804.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS DE L'IMPRÉVOYANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions. Personnages.

On a bien raison de dire que l'expérience des pères est presque toujours perdue pour les enfans : il est même très-rare que les malheurs, qui deviennent la suite de nos égaremens, aient la puissance de nous corriger. Nous regrettons nos fausses combinaisons, nous avouons que nous avons été mal-adroits; mais, au lieu de remonter à l'origine de nos peines, c'est-à-dire jusqu'aux fautes qui nous ont égarés, nous recommençons nos coupables essais, dans

le vain espoir qu'ils nous conduiront au bonheur.

C'est ainsi qu'agissait lord Raimond, fils unique du comte de Surry. Il avait *dépensé* (dit l'auteur anglais) le cours de sa jeunesse dans la plus extravagante dissipation, et, parvenu à l'âge de vingt-huit ans, fatigué par les plaisirs qui avaient eu tant d'attraits pour ses premières années, et convaincu de leur fausseté, il continuait, par habitude, le genre de vie qu'il avait embrassé par choix. Il n'avait pas même l'excuse d'être entraîné par ses passions, car son cœur énervé n'en était plus susceptible; mais il évitait de penser, et ses efforts se bornaient *à gâter*[1] toutes les heures de sa vie.

---

[1] Expression littérale de l'auteur. Nous supplions nos lecteurs de ne pas croire que nous l'ayons empruntée de madame de Stael.

Une maladie grave vint l'arrêter au milieu de cette carrière, et lui donna ce qu'il ne s'était jamais donné lui-même, le loisir de réfléchir.

Malgré la corruption de son cœur, il lui restait assez de jugement pour sentir que sa vie passée méritait quelques reproches; mais, au lieu de se repentir de ses vices, il ne regrettait que ses folles dépenses. Son défaut de principes lui faisait regarder les premiers comme de légers torts autorisés par la mode, et les embarras continuels que lui causait le désordre de sa fortune, lui faisaient regretter vivement les biens qu'il avait prodigués, sans s'être procuré aucun avantage durable. Il s'indignait surtout contre ses méprisables compagnons de débauche, qui l'avaient abandonné aussitôt qu'ils l'avaient su malade et ruiné. Mais lord Raimond s'abstenant toujours de raisonner profondément, se croyait le

droit d'accuser le genre humain d'ingratitude, parce que ses prodigalités n'avaient pas pu lui procurer un ami noble et sincère. Ignorait-il donc que l'amitié ne se paie point à prix d'or, et que le pauvre a tout autant de droits que le riche aux biens qu'elle accorde?

Il y a et il y aura toujours (dit l'auteur) *de l'amitié pour ceux qui savent en payer le prix; mais ce prix n'est pas de l'or.*

Nos goûts et nos plaisirs changent d'objets à mesure que nous avançons dans la vie, et l'on remarque généralement que, vers l'âge de vingt-huit à trente ans, la séduction du plaisir, agissant avec moins de puissance, l'ambition commence à se faire sentir. Lord Raimond, parvenu à cet âge, ne sentait plus que de l'insouciance ou du mépris pour tout ce qui l'avait si vivement occupé jusqu'alors; et le desir de s'élever jus-

qu'aux plus grandes places était le seul qui lui paraissait digne de son attention.

Le comte de Surry, son père, dont l'ambition et l'avarice étaient les passions dominantes, avait souvent renouvelé ses efforts pour inspirer l'une et l'autre à son fils; mais à vingt-huit ans on chérit encore trop l'éclat que peut donner une grande représentation, pour lui préférer les obscures jouissances de l'avarice; et lord Raimond ne laissait d'autre espoir à son père, que celui de le voir devenir ambitieux.

Depuis long-temps le comte de Surry formait le projet d'unir son fils avec lady Éléonor Lesley, fille aînée du duc de B....; mais comment espérer qu'il pourrait jamais le faire consentir à partager le sort d'une femme qui joignait au manque absolu d'intelligence et d'esprit l'extérieur le plus ridicule? Il fut bien

agréablement surpris, lorsqu'après avoir sondé son fils sur ce projet, dans une des conversations qu'ils avaient ensemble pendant le cours de sa maladie, il s'apperçut que cette proposition, au lieu de lui causer de la répugnance, l'avait seulement entraîné à calculer avec beaucoup de satisfaction tous les avantages qu'il pouvait tirer du grand crédit de la famille du duc, et des grandes richesses qu'il possédait et qu'il devait transmettre à sa fille.

Le comte de Surry, regardant comme une victoire importante l'impression que son ouverture venait de produire sur l'imagination de son fils, crut très-sage de l'abandonner à ses réflexions, et il se retira sans essayer de pousser plus loin cette conversation.

Les premières pensées de lord Raimond s'arrêtèrent sur tous les genres de bonheur que peuvent procurer

les richesses et le crédit; mais malheureusement il avait souvent vu lady Éléonor, et toujours avec un nouveau dégoût : le souvenir de sa désagréable figure vint se mêler à ses calculs, et, malgré lui, son imagination lui peignit des traits qui lui faisaient horreur.

Déjà lady Éléonor Lesley achevait sa trente-cinquième année; mais ce n'était point du temps qu'elle avait le plus à se plaindre, car ce terrible ennemi de la beauté, même en la couvrant de rides, n'aurait pas eu le pouvoir d'ajouter à sa laideur.

La nature ne s'était point bornée à rendre hideux les traits de son visage; une chûte qu'elle avait faite pendant son enfance avait entièrement déformé sa taille, et le seul sentiment que son aspect pouvait exciter dans les bons cœurs, était celui de la pitié.

Tel était le portrait de celle que

l'on destinait pour épouse à lord Raimond, et qu'il regardait avec une sorte d'horreur stupide, lorsqu'appelant à son secours la puissance des contrastes, il força son souvenir à lui retracer une plus charmante image; c'était celle d'une fille de dix-sept ans, dont les formes étaient pleines d'élégance, et dont le visage, plus captivant encore qu'il n'était beau, brillait de toute la fraîcheur et de la grace de son jeune âge : son maintien, plein de décence, et la vivacité de ses regards, annonçaient en même temps l'intelligence la plus prompte et la plus douce sensibilité.

Fille charmante! (s'écria-t-il en apostrophant sa nouvelle vision) aimable Rose, votre douceur et votre innocence n'ont pu vous suffire pour me cacher le secret de votre cœur. Le modeste embarras de vos regards, le vif incarnat de vos joues, et les palpitations de votre sein, vous ont

trahie malgré vous. Plus clairvoyant que vous, je n'ai pu m'y méprendre; l'amour vous destinait à m'aimer; j'en ai pour garant ces roses mêmes que ma présence a fait éclore sur votre front. Faut-il donc qu'ornée comme vous l'êtes, de tous les charmes de la nature et de tous les avantages de l'éducation, vous cédiez la place à cette effroyable créature dont la main repoussante doit me présenter les nœuds de l'hyménée! Puissance de l'or! vœux insatiables de l'ambition! quels sont donc vos enchantemens, puisque vous balancez les desirs de mon cœur? O ma Rose! si l'aveugle fortune et le hasard de la naissance vous avaient aussi bien traitée que la nature, vous verriez l'univers à vos pieds, et moi, vainqueur de mes rivaux, je serais devenu le plus heureux des mortels.

Ce monologue fut suivi de quelques soupirs. Lord Raimond, qui

n'avait jamais été grand admirateur des liens du mariage, avait senti cependant qu'il aurait aimé des chaînes attachées par les mains de Rose, si elle avait pu y réunir tous les autres avantages ; car, dès l'instant qu'il l'avait vue, il avait connu pour la première fois la possibilité d'aimer long-temps le même objet : mais Rose était orpheline et sans fortune ; sa position cependant était telle, que lord Raimond lui-même n'aurait pu parvenir jusqu'à elle que par des voies honorables : la puissance de ses nobles protecteurs, et la haute considération dont ils jouissaient, la mettaient à l'abri de toutes tentatives de séduction.

Lord Raimond était trop homme du monde pour balancer long-temps et s'égarer dans sa décision ; il avait obéi à la nécessité de fuir cette fille charmante, quoiqu'elle eût, dès la première vue, fait naître en lui une

tendresse dont il ne s'était pas cru capable jusqu'alors. Rassuré par son ancienne expérience, et plein de confiance dans ses moyens de plaire, il avait espéré que la première femme aimable qu'il viendrait à rencontrer le consolerait bientôt du sacrifice qu'il était forcé de faire à sa fortune; cependant le grand nombre de nouvelles intrigues qu'il avait essayées, et deux années d'absence, n'avaient point suffi pour effacer entièrement le souvenir de Rose, que le projet de son mariage avec lady Éléonor Lesley venait de retracer vivement à sa pensée.

Lord Raimond, après avoir payé ce tribut de regrets à l'impression que venait encore de produire sur lui la charmante image de Rose, et après s'être bien convaincu que jamais il ne pourrait concilier les intérêts de son ambition et de sa fortune avec les desirs de son cœur,

s'était décidé à subir sa destinée, et à laisser solliciter par son père la main de lady Éléonor. Dès qu'il eut pris cette pénible décision, il égaya son esprit en se promettant d'oublier le plus promptement possible la femme qu'il allait prendre, et de saisir avec avidité toutes les occasions de plaisir qui pourraient se présenter.

CHAPITRE II.

Billet doux dans le style moderne.

Malgré la douce influence du printemps qui commençait à s'avancer, la convalescence de lord Raimond était lente; les médecins lui prescrivirent l'exercice et l'air des montagnes. Le comte de Surry pressa son fils de se rendre à cet avis, avec d'autant plus de plaisir, qu'il était instruit que le duc de B..... voyageait

alors sur le continent avec sa famille, et qu'il ne devait être de retour que dans deux mois. Lord Raimond, persuadé par son père, résolut de profiter de ce temps pour aller faire une visite à une de ses tantes qui habitait un château dans le midi du pays de Galles. Cette dame, que l'on nommait Évelyn, était une sœur de feu sa mère. Son mari avait possédé une place considérable à la cour; mais sa fortune très-médiocre, et sa mort arrivée peu d'années après son mariage, avaient forcé sa veuve de se retirer dans le château dont nous venons de parler. C'est là que cette dame respectable, oubliant l'éclat dont elle avait été environnée pendant les premières années de sa vie, vivait d'une manière économique et décente, en retranchant toutes les dépenses inutiles, et en se dévouant entièrement à l'éducation de ses enfans.

La légéreté que lord Raimond montrait dans le plaisir ne l'empêchait point d'aimer sa famille; il chérissait et respectait le souvenir de sa mère; et, reconnaissant des soins que lui avait prodigués sa tante Évelyn pendant son enfance, il accueillit, avec beaucoup d'empressement et de plaisir, l'occasion d'aller passer quelque temps auprès d'elle.

Avant son départ, le comte de Surry regarda comme indispensable d'écrire au duc de B...., pour lui faire sa proposition dans la forme la plus respectueuse, et il crut devoir donner à son fils le conseil d'écrire un mot aimable à lady Éléonor, pour lui faire part de ses vœux et des démarches commencées par son père.

Lord Raimond s'éleva vivement contre ce projet, en assurant qu'il lui serait plus facile d'écrire un billet doux aux sorcières d'Endor. Sou-

venez-vous de sa figure, lui dit-il, et que voulez-vous que j'écrive?

—Tout ce que vous voudrez : complimentez-la sur ses attraits; vous savez qu'il est reconnu que la vérité prête beaucoup moins de charmes pour le style que les sujets imaginaires. Jurez-lui que vous l'aimez depuis deux ans, mais qu'une respectueuse timidité vous a forcé de garder le silence; employez les lieux communs les plus fades et les plus flatteurs : souvenez-vous que votre précepteur favori, le lord Chesterfield, vous a dit qu'aucune flatterie ne peut être trop forte pour une femme. Elle croira tout ce que vous lui écrirez d'aimable.

—Ah! mylord, votre seigneurie veut me faire acheter trop chèrement les avantages qui peuvent résulter d'une aussi maussade union. Ne serait-il pas possible de concerter les choses de manière à me faire accorder le

même privilége qu'aux très-grands personnages, celui de me marier seulement par procureur?

Je le voudrais, dit le comte; j'apperçois comme vous tous les côtés désagréables qui sont inséparables de cette affaire. Mais si le crédit du duc vous obtenait d'être envoyé comme ambassadeur dans une cour étrangère?

— Oh! dans ce cas, je me trouverais complétement dédommagé de mes sacrifices; je vous observerai cependant que si mes projets de mariage réussissent, je laisserai mon épouse auprès de votre seigneurie, car je ne me sentirai jamais le courage de la traîner à ma suite.

Lord Raimond, bien convaincu qu'il ne pouvait se dispenser d'écrire une lettre polie à lady Éléonor, s'approcha d'une table, et peu de momens lui suffirent pour produire le chef-d'œuvre que nous croyons de-

voir conserver comme un modèle pour tout homme qui se trouvera dans le même embarras.

MADAME,

« Vous serez sûrement surprise « d'apprendre qu'ayant depuis long- « temps l'honneur de connaître votre « seigneurie, j'aie caché, sous les « apparences du plus froid respect, « l'impression profonde dont je n'ai « pu me défendre à votre première « vue. Il vous paraîtra plus extraor- « dinaire encore de recevoir de ma « part l'assurance que je n'ai si soi- « gneusement fui la maison de votre « noble père, que pour ne point res- « ter trop imprudemment exposé à « la vive impression que produi- « sait sur moi le pouvoir de vos « charmes.

« Permettez-moi de vous expliquer « l'inconséquence de cette conduite :

« mon père m'avait fait pressentir « qu'il avait sur moi des projets d'é- « tablissement qui ne s'accordaient « point avec les vœux secrets de mon « cœur; j'ai regardé comme un de- « voir sacré de ne point contra- « rier ses desseins; j'ai tout espéré « du temps : le moment est venu où « j'ai pu lui peindre mes desirs, et « c'est avec transport que je le vois « s'efforcer de les couronner aujour- « d'hui, en se joignant à moi pour « demander à votre illustre père de « me favoriser par le don de votre « main.

« C'est à vous, Madame, à décider « de mon sort; puissiez-vous approu- « ver nos vives instances! et si j'ai « le bonheur de trouver grace à vos « yeux, que je n'ai jamais fixé sans « m'étonner de leur extrême vivacité, « ma conduite future vous fera con- « naître toute l'étendue de ma ten- « dresse. Vous croirez sur-tout au

« respect avec lequel j'ai l'honneur « d'être,

MADAME,

Le plus obligé et le plus dévoué serviteur de votre seigneurie,

RAIMOND. »

Cette lettre est fort bien, dit le comte après l'avoir lue; il me semble, cependant, que vous auriez pu supprimer ce que vous dites sur l'étonnement que vous a causé la vivacité de ses yeux; mais vous aurez son amour-propre pour interprète; elle ne verra que le côté flatteur, et je vais envoyer cette lettre.

CHAPITRE III.

Le petit bossu.

PEU de jours après cette conversation, lord Raimond partit pour le pays de Galles, et vint se présenter

à Druid-Groven, château de mistriss Évelyn, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, et sans avoir trouvé une aventure digne d'être racontée dans ces mémoires authentiques. Sa tante le reçut avec un plaisir extrême, et ses deux cousines Sophie et Lucy lui accordèrent tous les témoignages de la plus tendre et de la plus innocente affection. La proche parenté qui les unissait à lui les porta à le traiter sur-le-champ comme un frère et un ami; tandis que lord Raimond, qui possédait au suprême degré la politesse et l'amabilité souple que donne l'usage du monde, adopta, au milieu de cette famille, le ton qu'il crut devoir le plus généralement convenir.

Personne ne connaissait mieux que lui combien un homme, dont les principes sont légers ou pervers, a besoin de se couvrir d'un vernis agréable et capable de plaire à tous les

yeux ; il sentait que c'était le seul moyen de masquer ses défauts, ou du moins de se ménager la possibilité de les excuser ; il ne ressemblait en rien à ces hommes vertueux dont le caractère franc, et quelquefois brusque, dédaigne l'art des ménagemens : de pareils êtres ne sont pas plus tentés d'en faire usage, qu'un orfèvre ne le serait de dorer une guinée.

Lord Raimond, cependant, attachait assez de prix aux liens de la parenté, pour trouver beaucoup de charmes à la très-bonne réception qu'on lui faisait à Druid-Groven. La bonté sincère et les doux soins de l'amitié ne peuvent perdre entièrement leur bon effet que sur les esprits totalement dégénérés. Il admira le caractère et la conduite de mistriss Évelyn ; la douceur et la sérénité de son ame semblaient se communiquer à tout ce qui l'environnait.

Le bon ordre de sa maison annonçait que le même ordre régnoit dans ses idées, et le bon compte qu'elle pouvait se rendre à elle-même de tous ses sentimens, laissait continuellement briller sur sa physionomie la confiance et la gaieté. Quoiqu'une existence un peu moins monotone que celle de Druid-Groven fût nécessaire à lord Raimond, il ne chercha point cependant à se faire des occupations plus vives, en essayant de plaire à ses jeunes cousines; il faut même lui rendre justice à ce sujet: ce fut beaucoup plus par égard pour le caractère enchanteur de sa tante, que par la crainte de sa pénétration.

De justes regrets et quelques causes réelles d'affliction venaient se mêler aux biens qui contribuaient au bonheur de mistriss Évelyn: son fils aîné, jeune homme d'une grande espérance, voyageait alors sur le conti-

nent; elle se contentait d'attendre son retour avec impatience; mais le plus jeune de ses fils lui causait un véritable chagrin. Depuis sa plus tendre enfance, rien n'avait pu le corriger de sa pente naturelle vers la malice; il avait fallu toujours employer la force pour le contenir. Un jour, (il n'avait alors que quatre ans) ayant trouvé moyen d'échapper à sa bonne, il avait grimpé sur une échelle très-élevée : le cri de terreur que jeta sa gouvernante, en s'appercevant du danger, lui fit tourner imprudemment la tête; il tomba de quarante pieds de hauteur, et cette chûte lui disloqua l'épaule d'une telle manière, que l'on désespéra long-temps de sa vie. La suite de cet accident fut qu'il resta bossu, trop heureux si son malheur se fût borné à cette difformité! mais des suites impossibles à prévoir rendirent son esprit presqu'aussi pervers que sa figure était désagréable.

Long-temps après sa chûte, l'enfant fut attaqué d'une maladie de langueur, qui menaça souvent de devenir mortelle. Le père et la mère de mistriss Évelyn, qui demeuraient dans les environs de Bristol, arrivèrent alors chez leur fille, et, trouvant leur petit-fils dans cette malheureuse situation, ils demandèrent de le prendre et de l'emmener avec eux; ils insistèrent d'autant plus, que les médecins paraissaient espérer beaucoup qu'il ressentirait un bon effet des eaux de Bristol. Cette raison acheva de décider mistriss Évelyn; et le petit bossu (ce fut ainsi qu'on le nomma par la suite) fut mis sous la protection de son grand-père et de sa grand'mère.

L'enfant ne manquait point d'intelligence, et, si l'on avait su diriger sagement sa vivacité naturelle, on aurait pu rendre son caractère recommandable; mais le bon vieux

couple s'étant très-faussement imaginé que sa constitution et ses infirmités devaient le dispenser de toute espèce de discipline, il fut résolu de l'abandonner entièrement à la nature, très-bon médecin pour le corps, mais gouvernante insuffisante et mauvaise pour l'esprit et le cœur. Un homme auquel on donnait le nom de précepteur, sans qu'il en eût les qualités et sans lui en laisser les droits, reçut l'ordre de le suivre, et de ne jamais le contrarier, de sorte qu'il n'eut plus d'autre maître et d'autre guide que les caprices de son imagination.

Le petit bossu, déjà parvenu à l'âge de onze ans, et se sentant appuyé par la faiblesse de ses parens, repoussa bientôt toute espèce de contrainte. Les instructions du précepteur n'étaient jamais écoutées; et, s'il se hasardait à faire quelques légères représentations, les sarcasmes de l'é-

colier servaient à l'accabler d'autant mieux, que les bons vieux parens les trouvaient pleins d'esprit et de sel. On prévoit facilement qu'avec de tels secours il devint incorrigible en très-peu de temps. Ses inclinations n'étaient pas entièrement vicieuses; mais une malicieuse tromperie lui paraissait la suprême félicité; et les domestiques se montrant toujours prêts à le servir dans ses projets, leur complaisance les rendit bientôt ses confidens et ses amis les plus intimes.

Nous imitons naturellement les manières des personnes avec lesquelles nous vivons; mais lorsque l'inclination vient se joindre à la force de l'exemple, nous sommes encore bien plus rapidement entraînés à faire tout ce que nous voyons. Dans très-peu de temps le jeune Richard adopta les sentimens et le langage des laquais; ses bons vieux parens étaient les seuls qui ne s'en apperçevaient pas.

Les affaires survenues à la mort du mari de mistriss Évelyn, et la nécessité d'assurer une existence honorable et suffisante à sa famille, avaient empêché pendant long-temps cette dame de donner à l'éducation de son malheureux enfant toute l'attention dont il avait besoin. Ses affaires lui permirent enfin de faire un voyage à Bristol, et ses regrets et sa surprise furent extrêmes, en voyant le manque total d'instruction de son fils, et les manières vulgaires et deplacées qu'il avait adoptées. Elle reprit son autorité de mère; et, persuadée que son fils avait déjà perdu trop de temps, elle prit la résolution de ne plus l'abandonner aux soins de ses vieux parens: malgré les propositions qu'ils firent de lui léguer tous leurs biens, et malgré leurs protestations qu'ils ne pourraient survivre à son éloignement, elle l'emmena avec elle, et le conduisit à cent cinquante milles

de leur habitation, dans une école dont la réputation était bien établie.

Pendant les premières semaines, le jeune Richard essaya ses talens contre ses maîtres et contre ses camarades; mais, toujours réprimandé par les uns et battu par les autres, son caractère indocile fut incapable de se plier à la discipline de cette maison; il s'échappa un matin avant l'aurore, et, à l'aide de quelque argent que lui avaient glissé ses vieux parens à l'instant de son départ, il trouva le moyen de revenir à leur demeure, où il fut reçu avec acclamation et des transports de joie. Il lui fut facile de leur persuader que sa tendresse pour eux avait seule déterminé sa fuite. Ils écrivirent à sa mère que rien au monde ne pouvait plus les séparer de lui; et mistriss Évelyn, persuadée qu'il fuirait de tous les lieux où elle pourrait le placer, consentit à le leur confier pour quelque temps

encore, en leur recommandant vivement de chercher à corriger le mal qu'ils avaient occasionné par leur trop grande indulgence.

Le caractère du jeune Richard était déjà trop développé pour que rien pût le changer; ses mauvaises habitudes firent de nouveaux progrès; ses tracasseries se multiplièrent à tel point, que tous les voisins le regardaient comme l'éternel ennemi de leur repos. Mais, la mort ayant enlevé son grand-père et sa grand'mère, il fut forcé de revenir à la maison maternelle.

Richard avait dix-sept ans lors de son retour. Mistriss Évelyn espéra le changer en employant une indulgence éclairée, et sur-tout en s'efforçant de lui faire appercevoir et sentir combien le goût de la bonne compagnie est préférable à celui de la mauvaise.

Ce fut dans cette circonstance que

lord Raimond fit sa visite à sa tante. Un des motifs qui la porta le plus à se réjouir de son arrivée, fut que l'exemple d'un homme aussi aimable et aussi poli servirait à réformer la mauvaise éducation de son fils.

Nous sentons trop peu le prix des qualités qui nous manquent pour les aimer dans les autres; souvent même elles nous déplaisent. Le contraste frappant qui se trouvait entre lord Raimond et Richard donna de l'humeur à ce dernier; il ne répondit, dans les premiers instans, à toutes les politesses de son cousin, que par des monosyllabes et le ton le plus maussade; cependant, en le voyant toujours aimable et complaisant pour lui, il lui pardonna sa supériorité de politesse et d'esprit; il alla même jusqu'à l'aimer assez pour avoir besoin de faire son éloge à ses confidens de l'écurie. « C'est un bon enfant, leur disait-il, je croyais que les lords

ne savaient que siffler, danser, faire les importans; mais celui-ci vaut autant que le meilleur d'entre nous, et nous sommes, lui et moi, aussi unis qu'un gant peut l'être avec la main. »

CHAPITRE IV.

Arrivée d'un homme d'affaires.

UNE semaine après l'arrivée de lord Raimond, mistriss Évelyn reçut la lettre suivante :

MADAME,

« Je vous envoie ci-joint une let-
« tre-de-change de cent livres ster-
« lings sur M. Timothée Doolitte, fa-
« meux négociant de Liverpool. Ce
« sont les intérêts d'une demi-année,
« de vos effets sur la banque. J'ai re-
« tardé leur envoi, parce que je vou-
« lais me procurer une bonne lettre-

« de-change, bien endossée et sur un « honnête homme. J'aurai le plaisir « de vous voir et de prendre vos or- « dres en me rendant aux eaux de « Bath. Je suis à Carnaven, dans le « nord du pays de Galles, avec ma « belle-fille et ses deux filles. J'attends « votre réponse par le retour de la « poste, et suis,

MADAME,

Votre ami et serviteur,

GRÉGOIRE GRUPTON,
Chevalier baronnet. »

Sir Grégoire Grupton était parent du mari de mistriss Évelyn, et cette dame, qui avait toujours reconnu sa probité et son exactitude dans les différentes affaires dont il s'était mêlé pour elle, lui répondit sur-le-champ, en lui faisant l'invitation la plus polie pour l'engager, lui et les dames qui l'accompagnaient, et qu'elle connaissait aussi, à venir passer quelque

temps à Druid-Groven. Sir Grégoire accepta la proposition, et peu de jours après il arriva, à la grande satisfaction de Richard, qui dit à son cousin lord Raimond, en se frottant les mains, et en sautant autour de sa chambre, vous allez voir de plaisans originaux, et je vous promets bien du plaisir à leurs dépens.

Le baronnet devant jouer un rôle important dans cette histoire, nous croyons nécessaire d'entrer avec nos lecteurs dans quelques détails sur lui et sur sa famille.

Sir Grégoire Grupton était alors dans sa soixante-deuxième année; sa taille était épaisse et sa démarche un peu lourde. Sa physionomie n'annonçait pas une grande supériorité d'esprit, mais un caractère facile et des dispositions pleines de douceur; tout son extérieur, enfin, était celui d'un excellent homme. La fortune médiocre de son père, et le peu d'ap-

parence qu'un jour il hériterait d'un titre et de biens considérables, avaient décidé à lui donner une éducation conforme à la position qui semblait devoir toujours être son partage. Il avait passé sa jeunesse dans le comptoir de son père, et, à sa mort, il avait trouvé des affaires en bon ordre et un crédit bien établi. L'habitude avait une telle puissance sur M. Grupton, que l'on pouvait dire de lui que sa manière de vivre était mécanique. Les occupations de chaque jour étaient celles de la veille; et, content de cette monotone existence, il n'aurait peut-être jamais pensé à se marier sans une affaire de commerce qui le contraria un peu, et servit à le déterminer à s'enchaîner dans les lois du mariage.

Environ douze ans après la mort de son père, il trouva une occasion très-avantageuse d'acheter une provision considérable de houblon. On

ne voulut la lui céder que pour de l'argent comptant, et, malheureusement pour cette excellente opération, il reçut avis qu'une maison de commerce, qui lui devait une somme assez forte, venait de suspendre ses paiemens. Ce fâcheux contre-temps lui rappela qu'un de ses plus riches voisins avait une fille qu'il cherchait à marier. M. Grupton calcula sur-le-champ que la dot pourrait lui servir à conclure et à solder son achat de houblon; et, réjoui d'un si bon expédient, il ne perdit pas un instant pour faire une demande en forme de la demoiselle, qui lui fut accordée de la meilleure grace du monde. Il employa tant de diligence à ses démarches, qu'en moins de quinze jours il eut la satisfaction de voir sa femme fixée dans son comptoir, et le houblon transporté dans ses magasins.

Après plusieurs années de la vie la plus décente et la plus régulière, ce bon

couple eut un fils, qui fut élevé de la même manière que ses pères l'avaient été, et on le destina à suivre leur état de négociant. La tranquillité de M. Grupton semblait inaltérable, lorsqu'au bout de vingt ans elle fut interrompue par la mort de sa femme; mais, dans cette occasion, il prouva encore que le calme de son ame s'élevait au-dessus de tous les événemens. Pour mieux prouver le respect que lui inspirait la mémoire de la défunte, il ne confia qu'à lui-même le soin des funérailles; il alla chez l'entrepreneur lui déclarer qu'il voulait un enterrement solennel, il régla chaque marché, et s'y prit si bien, qu'en vingt-quatre heures le dehors de sa maison, l'intérieur des appartemens, ses domestiques, son fils et lui, furent complétement enveloppés de crêpes et de drap noir, preuve certaine de son deuil et des regrets qu'il accordait à la défunte.

Dès que le jour de la sépulture fut arrivé, il suivit le cortége; il entendit le bruit des pelletées de terre dont on couvrait le cercueil, et il ne quitta la place qu'après l'avoir vue recouverte par la belle pierre qu'il avait fait préparer, et sur laquelle on avait gravé une épitaphe honorable qu'il avait fait composer par le clerc de la paroisse.

M. Grupton, après avoir rempli ces tristes devoirs avec l'exactitude la plus scrupuleuse, reprit avec la même fidélité ses anciennes occupations; et, pour réparer le temps perdu pour le commerce, il ne rentra dans sa maison qu'après avoir conclu en passant, dans un magasin, l'achat d'une partie d'étoffes peintes qu'il avait eu le projet de se procurer pendant la dernière maladie de sa femme.

Le jeune Grupton, par habitude et par goût, partageait les occupa-

tions de son père, et n'en aurait peut-être jamais cherché d'autres, s'il ne se fût pas apperçu que l'une de ses voisines, veuve d'un riche mercier, le regardait avec beaucoup de complaisance et d'attention, toutes les fois qu'il passait devant sa porte. Cette femme avait deux filles dont l'établissement aurait dû l'intéresser beaucoup plus que le sien; mais ce n'était point là son opinion; l'empire absola qu'elle avait su prendre sur le caractère de son premier mari, qui l'avait laissée maîtresse absolue de ses biens et de sa volonté, lui donna l'espoir qu'elle pourrait subjuguer avec la même facilité le fils du tranquille et débonnaire M. Grupton. Bientôt le jeune homme, enhardi par les regards pleins de bienveillance de la veuve, osa lier conversation avec elle, les visites se multiplièrent, les explications furent promptes et précises; elle lui témoi-

gna qu'elle serait charmée s'il devenait le protecteur de ses filles, et M. Grupton ne trouva pas une seule objection raisonnable à faire, lorsque son fils lui demanda son consentement pour épouser cette veuve d'un mercier bien accrédité.

Quoique mistriss Grupton ne fut pas d'un caractère très-facile, elle avait bientôt reconnu combien il était intéressant pour elle de gagner l'affection de son beau-père; ce dernier avait très-abondamment pourvu à l'établissement de son fils; mais il s'était réservé pour lui-même la plus considérable partie de sa fortune, et l'avarice de madame Grupton aspirait à se ménager ce riche héritage. Il lui fut très-facile d'acquérir, par ses bonnes manières, le plus grand ascendant sur cet excellent homme, qui n'avait pas assez de pénétration pour distinguer les effets de leurs causes.

Peu de temps après le mariage de son fils, M. Grupton se trouva subitement élevé au titre de baronnet, par la mort très-imprévue de deux jeunes gens, ses parens fort éloignés, qui s'étaient noyés en passant une rivière. Des biens considérables étaient joints à ce titre; il en hérita en même temps. Cet accroissement de rang et de fortune ne causa point une impression trop vive sur le bon M. Grupton; mais la belle-fille ne put se défendre d'une forte ivresse, en songeant que cet événement inattendu l'élèverait un jour dans un rang qui lui paraissait capable de remplir tous ses vœux.

Hélas ! combien sont fragiles les fondemens sur lesquels nous bâtissons les palais enchantés de l'espérance! Tandis qu'elle occupait follement sa pensée de ses grandeurs futures, tandis que le desir extrême de s'entendre appeler votre seigneu-

rie lui faisait attendre avec impatience un moment qui devait la priver d'un beau-père qui avait tous les droits possibles sur sa tendresse et sa reconnaissance, le ciel termina subitement les jours de son mari, et la força de pleurer amèrement une mort qui punissait à la fois son orgueil et son avarice.

Après avoir longuement et vainement regretté la perte d'un titre dont elle pensait que l'éclat pourrait rejaillir sur ses filles, elle sentit que son cœur était tout aussi fortement attaché aux richesses de son beau-père; et, concevant l'espoir de les recueillir un jour, parce qu'il n'avait que des parens fort éloignés, elle redoubla de soins pour captiver ses bonnes graces, et pour conserver son ascendant sur lui. Elle sut bientôt lui persuader que sa nouvelle dignité ne pouvait s'accorder avec son ancienne profession de marchand, et qu'il

devait abandonner les opérations mercantiles de ses voisins, pour se former des liaisons compatibles avec sa dignité de baronnet; qu'il ne pouvait y parvenir qu'en allant se loger dans les quartiers habités par les gens de son parage. « Que penserait-on à la cour, lui disait-elle, si l'on rapportait, au lever du roi, que la veille on a vu, dans un coin perdu de la cité, sir Grégoire Grupton, baronnet, boire de la bière et causer familièrement avec des marchands de tabac. »

Je sens bien, dit le baronnet, que chacun doit vivre avec ses égaux, et je n'y manquerai pas dès que je connaîtrai mieux ma nouvelle dignité.

Eh bien! grand papa, (s'écria miss Literdale, fille aînée de mistriss Grupton) dépêchez-vous donc d'abandonner cette vieille et triste maison.

—Vous en parlez bien à votre aise, ma chère miss, toute vieille qu'elle

vous paraisse, elle m'a coûté beaucoup d'argent, et mes amis me grondaient fort de diminuer mes rentes pour me loger plus commodément; mais à présent que je suis riche, et que Dieu m'a fait baronnet, je trouve très-simple de me reposer et de me lier avec les hommes élevés en dignité comme moi. Je consens donc à quitter cette partie de la ville pour aller me loger dans une autre plus brillante.

Miss Grupton, suffisamment autorisée par cette déclaration, lui fit trouver promptement une belle maison dans les environs du palais de Saint-James; elle se chargea du soin de la faire meubler de la manière la plus élégante, et son zèle adroit fut récompensé par la prière instante que lui fit le baronnet, de ne jamais le quitter, et de venir avec ses deux filles faire les honneurs de sa maison.

Ce sont de bien tristes philosophes et de bien faibles observateurs, que ceux qui ne connaissent pas toute la puissance magnétique de l'or. Sir Grégoire fut à peine installé dans sa belle demeure, qu'il fut accablé de visites, et qu'il trouva mille amis qui, presque tous, avaient des conseils à lui donner et des demandes à lui faire; mais c'était mal le connaître que de faire auprès de lui de pareils essais : il avait trop éprouvé la difficulté d'acquérir, pour dépenser ou donner légèrement, et quiconque lui parlait d'un emprunt sans lui présenter un gage certain, trouvait sa bourse fermée comme les tonnes d'or d'un Hollandais.

CHAPITRE V.

Visite des Voyageurs.

Le changement de situation de sir Grégoire produisit bientôt sur lui un effet que sa belle-fille n'avait point prévu. Depuis la mort de sa femme, son esprit avait été beaucoup trop occupé par les affaires de son commerce pour lui laisser d'autres pensées. Ses entreprises de houblon, de toiles peintes, de mousselines et autres objets, avaient suffi pour fixer toute son attention; mais à présent qu'il n'avait plus rien à faire, il éprouvait un vide qu'il ne savait comment remplir, et le poids du temps lui paraissait insupportable. Un de ses amis, qui s'en était apperçu, regarda ce moment comme favorable pour lui parler de sa fille, qu'il desirait marier. La peinture de

ses bonnes qualités, qu'il s'était plu à tracer au vieux gentilhomme, l'avait rendu tellement rêveur, que mistriss Grupton, qui écoutait attentivement tout ce qu'on lui disait, tomba dans la plus grande consternation, et regarda l'édifice de son autorité comme prêt à s'écrouler. Elle essaya cependant de le soutenir, en contrariant l'alliance proposée par tous les moyens qu'elle pouvait avoir. Elle s'y prit avec tant d'adresse, qu'elle réussit pour le moment; mais, connaissant par l'expérience du passé la promptitude des résolutions du vieillard, et craignant de voir se renouveler le traité qu'elle venait de rompre avec assez de peine, elle espéra le lui faire perdre entièrement de vue, en l'engageant à voyager dans le pays de Galles. C'était ce motif, bien plus que la santé de sir Grégoire, qui l'avait portée à lui proposer de venir prendre les eaux de

Bath. Le baronnet, persuadé et bien reconnaissant de l'intérêt qu'inspirait sa santé, avait accepté le voyage, à la condition que les deux miss Literdale, filles du premier lit de madame Grupton, l'accompagneraient dans son voyage. On pense bien que cet accord n'avait pas souffert d'obstacle de leur part; et ces deux demoiselles, pour paraître avec plus d'avantage, et ne point se trouver en rivalité, s'étaient proposé d'adopter chacune un rôle différent : l'aînée avait choisi celui d'une belle dame à la mode, et la seconde celui d'une héroïne sentimentale. Tel était le groupe d'originaux que le hasard semblait avoir rassemblé pour servir au divertissement de Richard et de lord Raimond. Le premier, ayant plusieurs fois été à Londres avec son grand-père, pendant son enfance, avait logé dans la maison du premier mari de mistriss Grup-

ton. Cette circonstance lui avait fait connaître la famille entière, et il se chargea du soin de présenter les nouveaux arrivés à lord Raimond.

Votre seigneurie voit devant elle sir Grégoire Grupton. N'allez pas vous croire dans la compagnie d'un alderman qui a gagné sa noblesse en mesurant des étoffes à l'aune; c'est un aussi bon baronnet qu'il y en ait dans le royaume, quoi qu'il ait vendu pendant presque tout le cours de sa vie du tabac, de l'indigo et du houblon; il doit sa dignité à la mort inopinée de deux ou trois cousins éloignés, qu'il ne connaissait pas.

Vous êtes toujours un mauvais plaisant, M. Richard, (lui dit mistriss Grupton avec humeur et déplaisir.)

L'impatient Richard allait lui répondre par quelque dur sarcasme, lorsque la fille aînée de mistriss Grupton, pour l'adoucir, le supplia d'un

air sentimental de se montrer aimable pour sa mère.

—Je n'ai rien à vous refuser, ma chère Dorothée, car je me souviens encore des jeux de notre enfance; cependant je ne m'attendais nullement à vous rencontrer un jour dans le pays de Galles, sous le nom de la belle Éléonor, lorsque je vous voyais jouer avec les garçons de votre comptoir.

Cette mortifiante citation, faite avec le sourire le plus moqueur, en regardant lord Raimond, couvrit de rouge le visage de mistriss Grupton; et Richard, fier de son succès, allait redoubler son attaque, lorsque, heureusement pour les voyageurs, on vit paraître mistriss Évelyn; elle seule avait le pouvoir d'imposer silence à son fils: elle s'empara de la conversation, et fit les honneurs du château avec la grace et la bonté qui lui étaient ordinaires.

Lord Raimond, voulant aussi prouver sa politesse, demanda aux voyageuses comment elles trouvaient le pays de Galles.

Délicieux! enchanteur! s'écria miss Éléonor, je n'avais point vécu jusqu'à ce moment; je ne connaissais pas les beautés de la nature. Comme il est flatteur de s'élever au-dessus des nuages! combien la verdure est belle, et le chant des oiseaux mélodieux! Les fleurs ont l'air de s'élever de leurs tiges, exprès pour saluer les rayons du soleil qui les fait éclore; tout est poétique dans ces montagnes, et quelque fois j'ai été tentée de croire que j'allais être métamorphosée en muse.

J'ai été effectivement bien étonné, dit sir Grégoire; jamais je n'avais vu que Londres, et, quoique l'on m'ait souvent parlé de montagnes, je n'en avais aucune idée : je les ai prises pour des nuages, lorsque je suis arrivé dans cette partie du monde; j'ai

même cru que nos gens se moquaient de nous, lorsqu'ils nous disaient que nous allions passer par-dessus; mais ce qui m'a le plus surpris, c'est la vue de la mer! comment croire qu'il y a tant d'eau dans le monde? l'esprit s'embarrasse : lorsqu'on la voit allant, venant, roulant, se repliant sur elle-même, et ne laissant voir aucune borne, on croit le monde sans fin, et cette vue fait penser à l'éternité. C'est ainsi que le baronnet peignait les sensations que lui avait fait éprouver le premier aspect du variant océan.

Il est cependant fâcheux de penser, ajouta-t-il, combien cette immensité d'eau fait perdre de terrain; des champs de blé, d'avoine, de pommes de terre, ou des prés, seraient beaucoup plus utiles.

Rappelez-vous aussi, Monsieur, lui dit poliment lord Raimond, tous les avantages qui résultent de la mer

en faveur du commerce. Vous en avez sûrement éprouvé souvent le bon effet.

— Vous avez raison, Mylord; il faudrait vendre nos marchandises beaucoup plus chèrement, s'il fallait joindre à leur prix ordinaire celui des transports; mais vous savez que nous sommes dans l'habitude de justifier nos charges, et de fixer ensuite notre prix: nous n'aurions donc rien à perdre, et ce serait l'acheteur qui paierait le tout.

Lord Raimond, s'adressant à la seconde fille de mistriss Grupton, qui était négligemment penchée sur un sopha, lui demanda si elle était aussi sensible que sa sœur aux beautés de la nature.

J'avoue, lui dit-elle, qu'une retraite champêtre me paraît être une chose excessivement insipide : le chant d'un rossignol enfermé dans une cage peut amuser quelquefois;

mais comment une oreille délicate pourrait-elle se plaire à cette multitude de cris que les oiseaux font entendre dans les airs? Ce bruit ne peut que causer du mal à la tête. Pendant l'automne, lorsqu'il n'y a plus personne à la ville, il faut bien se borner à rester à la campagne; mais quel plaisir peut-on trouver à parcourir des montagnes, où l'on ne rencontre que des objets de terreur, lorsqu'il faut les monter ou les descendre? Vous venez aussi de parler de la mer; mais j'ai, Mylord, des nerfs si délicats, et je suis si timide, que, pour toutes les richesses des Indes, je ne voudrais pas me hasarder pendant une seule demi-heure sur ce terrible élément.

Miss Éléonor entreprit vivement la défense de l'antique océan, et lord Raimond paraissant écouter l'une et l'autre sœur avec un égal plaisir, elles furent très-satisfaites de son es-

prit. Son desir de convenir et de plaire s'étendit à toute la famille, et bientôt il eut réuni tous les suffrages.

Le traître ! s'écria Richard, ne voyez-vous pas, folles que vous êtes, qu'avec ses complimens à la française il ne veut que se moquer de vous. Cette brusque apostrophe n'eut aucun crédit sur l'esprit des deux sœurs ; elles poursuivirent leur conversation. Mais les grimaces de l'esprit ainsi que celles du corps, après avoir un moment attiré l'attention, finissent bientôt par ennuyer, et lord Raimond trouva plus de satisfaction à causer avec sir Grégoire, qui du moins peignait ses sensations de la manière la plus naturelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur champêtre.

Le lendemain matin lord Raimond, attiré par le beau temps, alla se promener au hasard à quelques milles de distance du château; à son retour, se trouvant un peu fatigué, il pria un paysan qu'il vit passer, de lui indiquer le chemin le plus court pour se rendre à Druid-Groven; on lui montra un sentier qu'il ne connaissait pas. Après avoir marché une demi-heure, et n'étant point pressé, il s'assit à l'ombre de quelques arbres pour jouir de la fraîcheur et de la beauté du paysage qui s'étendait devant lui. L'objet qui fixa principalement son attention, fut une chaumière bâtie sur la pente de la montagne opposée à celle sur laquelle il était assis. Cette maison, recou-

verte en paille, était blanche et propre; les volets étaient peints en vert. Un beau cep de vigne tapissait tout un côté de la maison; l'autre était couvert par des plants de chèvre-feuille entrelacés avec l'élégant feuillage d'un arbre de Judée, et le chèvre-feuille retombait en festons autour des fenêtres. La pente de la montagne était assez rapide: un vallon la terminait, et ce vallon était arrosé par une rivière limpide et peu large; du côté de la maison, vers le bas du vallon, on voyait un joli jardin entouré d'un espalier; une porte rustique, placée auprès de la rivière, s'ouvrait vis-à-vis d'un rang de pierres, qui paraissaient n'avoir été posées à peu de distance les unes des autres, que pour servir de passage à ceux qui voulaient aller de la chaumière à l'église du village, dont on apercevait le clocher au-dessus des ifs qui l'environnaient. Le

gazon des chemins qui conduisaient à cette église, ressemblait à du velours, et les champs environnans étaient couverts de pommiers en fleurs. Une montagne à précipices escarpés dominait au-dessus de la chaumière, et la mettait à l'abri de la violence du vent du nord; derrière la maison on voyait une petite cour, une grange et une étable; à la suite du jardin, sur l'un des côtés, s'étendait une jolie prairie dans laquelle paissaient quelques moutons, des chèvres et une vache. Du côté de l'ouest la vue se prolongeait, et les yeux pouvaient suivre les détours de la rivière qui côtoyait le pied des montagnes voisines. Dans quelques endroits des masses énormes de rochers s'élevaient de leur base avec une orgueilleuse rapidité, et présentaient un aspect menaçant au-dessus de l'eau qui coulait tranquillement à leurs pieds; plus loin une forêt

sombre et majestueuse ombrageait le sommet et la pente d'une montagne. La vue finissait, enfin, par se perdre sur une foule de coteaux dont la culture variait à l'infini. Chaque terrain, chaque rocher avait sa parure, et les fleurs dorées des genêts donnaient du charme aux lieux même les plus stériles et les plus sauvages.

Les rayons éclatans du soleil, que tempérait encore la douce fraîcheur du matin; l'immense tapis de fleurs dont la terre était couverte, la mélodie de mille oiseaux, le chant printanier du coucou, concouraient, avec les scènes environnantes, à exciter dans le cœur de lord Raimond une rêverie enchanteresse. Il admirait les beautés de la nature, et cédait avec délices à leur charme irrésistible.

Tandis que ses yeux contemplaient ce magnifique spectacle, il entendit la voix douce d'une femme : les sons

semblaient sortir d'un petit berceau de verdure, situé dans le milieu du jardin : elle chantait par intervalle des couplets détachés. Dès qu'elle eut cessé de chanter, il distingua la voix d'un homme qui paraissait converser avec l'habile musicienne. Bientôt il les entendit rire; et leur voix, s'animant par degré, donnait à penser que toutes leurs expressions étaient celles du bonheur et de la gaieté.

Pendant que lord Raimond fixait attentivement le berceau, il en vit sortir un vieillard en cheveux blancs, portant un grand panier de légumes dans l'une de ses mains, tandis que de l'autre il s'aidait d'un bâton: une jeune fille, la tête couverte d'un chapeau de paille, le suivit bientôt en portant un panier de fleurs. Le chemin pour arriver à la maison étant assez difficile, la jeune fille déposa vivement son panier sur la terre, et,

courant au vieillard, elle voulut s'emparer du sien pour le porter au haut de la montagne : il ne voulut point le permettre, quoiqu'elle insistât beaucoup ; elle finit par s'emparer d'un des côtés du panier, et termina ainsi cette contestation amicale. Elle redescendit ensuite légèrement pour reprendre ses fleurs, rejoignit le vieillard, et l'accompagna jusque dans la cour. Le bonhomme ayant été chercher un âne qui portait deux paniers, la jeune fille l'aida à les remplir avec les fruits et les fleurs ; elle tint la bride tandis que le vieillard montait sur l'âne. Elle le conduisit jusqu'à la porte, la referma soigneusement après l'avoir regardé partir, et, se remettant à chanter, elle revint à la maison avec la légèreté d'un oiseau.

Comme son chant est doux ! dit lord Raimond en soupirant. Voilà bien la musique et les accens d'un

cœur tranquille et content ! combien cette simplicité vaut mieux que l'ostentation et la magnificence ! Ces êtres, nés pour cultiver la terre et pour tirer leur subsistance de son sein à la sueur de leurs fronts, sont heureux ; et moi !... moi, l'héritier de mille honneurs, je suis réduit à les envier ! Ah ! ce sont eux qui sont vraiment les enfans chéris de la nature ; elle leur prodigue la force, la gaieté de cœur, ses faveurs les plus réelles : ils n'ont point nos brillans dehors, ils ignorent nos politesses trompeuses ; mais leur vivacité, leurs caresses, tous les sentimens de leurs cœurs sont sincères, il leur serait impossible de feindre ce qu'ils n'éprouveraient pas.

Lord Raimond quitta sa place, et retourna à Druid-Groven, regrettant presque que la fortune ne l'eût pas fait naître laboureur. Bientôt dégoûté des airs d'importance de mistriss

Grupton, fatigué de l'insipide affectation de ses filles, et tourmenté de la continuelle impertinence de son cousin, lord Raimond sortit encore le soir; et, entraîné par quelques secrets sentimens, qu'il ne cherchait point à définir, il retourna vers la demeure de la jeune paysanne qui, le matin, avait si fortement fixé son attention. Le soleil commençait à baisser lorsqu'il arriva sur la montagne d'où il avait apperçu la chaumière pour la première fois; ses regards attentifs ne distinguèrent que le vieillard qui, après avoir retiré la vache de la prairie, fit rentrer les moutons, donna du foin à son âne, ferma soigneusement les portes, et rentra dans la maison.

Le lord n'ayant plus que ses pensées pour l'occuper dans cette solitude, se mit à réfléchir sur la différence qui se trouvait entre son existence et celle de ces bons et simples

paysans. Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait naître dans cette classe? J'aurais la simplicité de leurs goûts, mais aussi leur bonheur. Mon esprit sans émulation et sans élégance n'aurait jamais besoin de briller, mais jamais aussi je ne serais tourmenté par l'ambition et l'envie; mon cœur rempli de calme ne serait point agité par l'insatiable goût du plaisir, et mon imagination capricieuse n'aurait point à redouter ces momens de vide et d'ennui pendant lesquels l'existence paraît insupportable. Oh! combien les hommes ont de peine à définir clairement ce qu'ils nomment la vertu! Né sous le chaume, je serais simple et laborieux; le sort m'a fait naître dans une classe élevée, et ma position me fait la loi de ne point trop écarter l'orgueil et l'ambition: entraîné par l'exemple de mes semblables, et presque par la nécessité, j'ai le droit d'obtenir de l'indulgence

pour mes folles prodigalités ; et l'on ne doit pas me regarder comme coupable, parce que je n'ai pas su résister aux plaisirs qui semblaient naître sur mes pas.

Tandis que lord Raimond s'abandonnait à cette pernicieuse morale qu'il regardait comme suffisante, parce qu'elle laissait des excuses à ses vices, ses yeux se portèrent du côté de la chaumière. Le soleil couchant ne dorait plus les nuages, l'horizon commençait à s'obscurcir, et n'était plus que faiblement éclairé par le croissant de la lune, lorsqu'il aperçut une femme en robe blanche qui paraissait traverser le jardin pour se rendre au berceau de verdure. Poussé par la curiosité, il descendit la montagne, passa la rivière, et se rapprocha à petits pas de la haie du jardin. Pendant qu'il marchait encore, ses oreilles furent agréablement frappées des sons harmonieux d'une

harpe. Redoublant d'attention, osant à peine respirer, il s'avança le plus possible vers l'endroit d'où partaient les sons ; et après un court, mais solennel prélude, il entendit un hymne à la nature chanté par une voix enchanteresse, et accompagnée par des accords qui lui parurent d'une beauté surnaturelle.

CHAPITRE VII.

Conjectures, informations.

L'invisible musicienne avait cessé de chanter, que lord Raimond écoutait encore éperdu d'étonnement et de plaisir. Le sens auguste des paroles, la douceur angélique de la voix, la beauté ravissante des accords, la solitude et la sérénité de ces lieux argentés par les rayons tremblans de la lune, tout pouvait persuader à

une imagination amie du merveilleux, que des êtres aériens venaient de chanter un hymne à leur divinité. Mais le lord n'était nullement un visionnaire enthousiaste, et son imagination pervertie lui persuada promptement que cette invisible musicienne était une mortelle douée de tous les dons les plus brillans, et bien plus capable de plaire que les plus belles sylphides de l'univers. Il écouta long-temps encore ; mais, n'entendant plus qu'un léger bruit parmi les branches, il alla se placer sur une éminence qui avait vue sur le jardin, et d'où il apperçut la même figure vêtue de blanc qui regagnait doucement la chaumière.

Quoique son imagination fût pleine de son aventure, il ne voulut point en parler lorsqu'il fut de retour au château : pendant sa route il avait résolu d'étudier tous les moyens possibles de faire connais-

sance avec la belle inconnue; il désirait échapper aux observations, et sur-tout à celles de son importun cousin.

Le lendemain matin, aussitôt qu'il eut évité la présence de Richard qui lui paraissait plus incommode que jamais, et dont les nouveaux hôtes de mistriss Evelyn le débarrassaient en partie, parce qu'ils offraient assez de prise à ses sarcasmes, il partit pour la chaumière; il arrivait à sa vue lorsqu'il fit la rencontre d'un paysan, qu'il s'empressa de questionner.

— Quels sont les habitans de cette maison? (lui dit-il en la lui désignant de la main.)

— Les habitans? (répondit le paysan en gallois.)

— Oui, quelles sont les personnes qui l'habitent?

— Le vieil Austin et sa fille.

— Et qui encore?

— Personne autre que Jenni Perkins.

— Quelle est cette Jenni Perkins?

— Elle est fille d'Owen Perkins, petit marchand de poterie dans le village voisin.

— A quel titre demeure-t-elle là?

— Je ne lui connais pas de titres.

— Mais qu'y fait-elle? est-elle servante?

— Et sans doute servante, peut-elle être autre chose?

— Quelle espèce de fille est celle du vieil homme?

— Sa fille se nomme Rosy; elle est assez bonne personne, jamais je n'ai entendu mal parler d'elle.

— Aide-t-elle son père à ses affaires?

— Que voulez-vous dire par là?

— L'aide-t-elle dans son travail?

— Eh! sans doute, elle fait les bouquets, coupe les légumes, ramasse les fruits mûrs, et le vieux

bonhomme va porter le tout au marché voisin.

— N'y a-t-il pas quelque autre personne dans la maison ?

— Non, personne.

Après cette conversation, le paysan s'éloigna, laissant lord Raimond plus incertain que jamais sur la naissance et l'état de celle qu'il avait entendue la veille. Il lui semblait impossible que la fille d'un simple paysan pût réunir à la fois tant de goût et de talens ; il croyait encore moins que cette voix charmante pût appartenir à Jenni Perkins, fille d'un potier de terre, et simple servante. Il marcha vers la chaumière, apperçut le vieillard qui travaillait dans le jardin ; aucune femme ne parut, et, après avoir vainement attendu pendant un temps considérable, il revint au château sans être mieux instruit ; mais il se promit de faire de nouvelles informations.

CHAPITRE VIII.

Nouvelles questions, nouvelles conjectures.

Lord Raimond rentra rêveur à Druid-Groven, et trouva qu'on l'attendait pour dîner. Aussitôt que les domestiques furent retirés, il demanda à Richard s'il connaissait les habitans de la jolie chaumière située vis-à-vis de l'église du village.

— Oui, c'est un vieux jardinier et sa fille, lui répondit Richard.

— Est-ce la jolie personne qui peint si bien, dit mistriss Evelyn?

— C'est un talent peu commun à rencontrer dans la fille d'un jardinier, dit lord Raimond.

— Probablement, lui répondit mistriss Evelyn, elle aura eu pour marraine quelque riche dame qui lui aura donné une éducation supérieure à sa naissance.

— C'est peut-être une femme de chambre, dit mistriss Grupton, avec un grand air de dédain.

— Elle est, dit Richard, une très-jolie fille; mais je lui en veux, et je me vengerai.

— Que vous a-t-elle donc fait, mon cousin, (demanda vivement et en riant lord Raimond?)

— Vous saurez que j'avais si souvent entendu parler d'elle, que je voulais voir par moi-même si elle était aussi jolie qu'on le disait. Pour m'en assurer, j'allai, il y a quelques jours, me promener auprès de son manoir; je me cachai le long des haies, cherchant quelque endroit qui pût me conduire auprès d'elle. Bientôt je l'entendis chanter dans le jardin, je m'approchai doucement d'une porte qui donne sur la rivière, et je la vis venir avec une cruche dans sa main; je jugeai qu'elle venait chercher de l'eau pour arroser ses fleurs;

je me tapis derrière la porte, et tandis qu'elle puisait de l'eau, elle me parut si rose et si jolie, que je ne pus résister à l'envie de lui donner un baiser ; mais, dans l'instant où je venais de me glisser auprès d'elle et de saisir son bras, elle se retourna si lestement, qu'elle me fit trébucher contre les pierres, et m'étendit comme une grenouille au milieu de la rivière. Pendant que je me relevais, elle gagna prestement le jardin, et me ferma la porte au nez ; mais ce qui m'irrite le plus contre elle, c'est de l'avoir entendue rire aux éclats après m'avoir laissé dans cet état ; je veux m'en venger, et je m'y prendrai si bien, qu'elle ne m'échappera point.

— Et que voulez-vous donc lui faire ? dit lord Raimond.

— Je veux à mon tour lui tremper la tête et les oreilles dans la rivière.

— La résolution est bien galante, dit lord Raimond.

— Quelle honte! mon frère, s'écria Lucy. Comment pouvez-vous parler d'une manière si sauvage?

— Je trouve, en vérité, qu'elle l'a bien mérité, dit mistriss Grupton. Il faut que cette créature soit bien impudente pour avoir traité de la sorte le fils d'une dame distinguée.

— Je ne puis être de votre avis, Madame, lui dit mistriss Evelyn, lorsqu'un homme met de côté la dignité convenable à son rang, pour adopter les manières d'un rustre, il mérite d'être traité comme tel.

— Le rang et la naissance, dit lord Raimond, attirent moins le respect que la décence des manières: c'est sur-tout par une grande politesse que les gens de qualité ont le droit de se faire distinguer, et je ne puis vous dissimuler, mon cousin Richard, qu'un laquais, avec les manières d'un gentilhomme, obtiendra plus de con-

sidération, qu'un gentilhomme avec les manières d'un laquais.

—Je m'apperçois très-bien, dit Richard, que sa beauté vous porte tous à prendre son parti contre moi.

— Sa beauté! dit miss Latherdale l'aînée, avec un sourire moqueur. Vous croyez-vous, M. Richard, un bon juge de la beauté?

— Je parie, dit la plus jeune des filles de madame Grupton, que c'est une grande et grosse fille de village, avec deux joues cramoisies qui ressemblent aux pivoines que cultive son père; car je devine facilement ce qui peut plaire à l'imagination de M. Richard.

— Je n'ai qu'à vous regarder, leur répondit-il, pour m'assurer combien elle vous surpasse en beauté.

— Etrange comparaison! s'écrièrent à la fois les deux sœurs.

— Ne vous y trompez pas. Elle seule aurait droit de se plaindre de

la comparaison ; elle est la plus jolie fille de la paroisse : tous ceux qui la verront l'assureront comme moi : voulez-vous en être le juge, sir Grégoire ? Dites-moi, vous connaissez-vous en beauté ?

— Je sais ce qui me plaît à moi-même, répondit le baronnet, mais je ne prononce jamais sur le goût des autres.

— Eh bien ! s'écria Richard, je sais qu'elle fait et vend des colifichets pour les dames ; je vais lui envoyer dire d'apporter ici ses ouvrages, et nous la verrons.

— On m'a si souvent parlé de cette fille et de ses talens, dit mistriss Evelyn, que je serai charmée de la voir.

Richard quitta la chambre pour envoyer un domestique demander à Rosi de venir au château ; mais, en rentrant dans l'antichambre, il rencontra M. Lewis, le pasteur de la paroisse, qui venait faire une visite.

— Voilà, dit Richard en l'entraînant, une personne qui en sait plus sur cette matière qu'aucun de nous. Pasteur, vous pouvez nous dire si la fille du vieil Austin est belle ou non; car on vous voit avec elle le matin, l'après-midi et le soir.

M. Lewis, quoique déconcerté par cette apostrophe, salua respectueusement la compagnie, et prit une chaise sans répondre.

— M. Lewis, dit avec un grand ton de politesse mistriss Evelyn, cette fille est-elle vraiment aussi belle que mon fils nous l'assure?

— Je crois, Madame, que je n'ai jamais vu un plus beau visage; mais la beauté est une affaire d'opinion. Après ce peu de mots il baissa les yeux.

—Eh bien! dit Richard, vous en allez juger vous-même; car je viens d'envoyer Thomas l'avertir qu'on la demande ici.

— Ici! et à quel propos? dit M. Lewis en rougissant.

— Eh! mon Dieu, ne vous effrayez point, (dit Richard en riant aux éclats) personne ici ne sera votre rival, à moins que ce ne soit sir Grégoire. Dites-moi, mon vieux garçon, avez-vous tout à fait renoncé aux charmes de l'amour?

— Nous avons appris, dit mistriss Evelyn à M. Lewis, que cette jeune personne peint très-élégamment, et vend ses ouvrages; nous l'avons envoyé prier d'en apporter ici quelques-uns.

— Je crois, Madame, dit M. Lewis, que Rosi ne quitte jamais sa maison: ma mère a quelques-unes de ses peintures chez elle; si vous le desirez, je pourrai vous les envoyer.

— Ne l'écoutez pas, s'écria Richard; vous voyez bien qu'il veut réserver pour lui seul le plaisir de la voir.

— Mais si cette fille, dit madame Grupton, est au moment de venir avec ses ouvrages, il faut la laisser faire.

— Je vous reconnais à ce propos, lui dit Richard; vous seriez au désespoir de montrer la moindre considération pour les pauvres gens, et vous trouvez fort simple qu'on les arrache à leurs occupations, lorsque vous avez la fantaisie de les faire courir après vous.

— Je serais bien fâchée de la déranger de ses ouvrages, dit mistriss Evelyn; aucun de nous n'a le droit de lui demander le sacrifice de son temps et de ses peines.

— Eh bien, dit Richard, allons nous promener du côté de la chaumière, l'éloignement n'est pas grand; je vais vous y conduire par le chemin le plus court; le pasteur nous accompagnera, et nous présentera.

— Voilà un très-bon avis, dit lord

Raimond; le paysage qui environne la chaumière est si joli, que ces dames seront enchantées de leur promenade, si elles sont disposées à la faire.

La partie fut acceptée, tout le monde se mit en route; mais Richard, par son chemin le plus court, entraînait les dames au travers des buissons, des fossés, des barrières, et la seule miss Eléonor trouvait cette promenade d'une variété si ravissante, qu'elle sentait doubler son existence. Madame Grupton regrettait de n'avoir point pris place dans une voiture, et sa seconde fille se plaignait de ce que les bruyères, après avoir déchiré ses habits et quelquefois sa peau, la feraient arriver habillée et coiffée comme une laitière.

—Ne vous plaignez pas de ce beau désordre, lui disait lord Raimond; nos peintres, qui sont les meilleurs juges de l'élégance, ont soin d'habiller leurs personnages avec tant de

légèreté, que leurs robes semblent devoir voltiger au moindre souffle du vent.

— Je trouve ces vêtemens très-indécens, dit sir Grégoire : un homme qui me devait de l'argent me fit présent, il y a quelques années, d'un tableau qui représentait une déesse; je ne sais si c'était Apollon ou Vénus; mais la figure me parut si scandaleuse, que je ne pouvais point la regarder sans rougir : cependant comme elle avait un joli visage, je ne voulus point l'envoyer au grenier; mais un jeune peintre de mes amis l'habilla, à ma demande, d'une manière beaucoup plus décente. A présent elle est très-bien.

CHAPITRE IX.

Visite à la chaumière.

Mistriss Evelyn et sa fille, en arrivant à la chaumière, furent très-contentes de la propreté de la maison et de l'élégance du jardin. Miss Eléonor déclara que c'était une petite Arcadie, et M. Lewis, après avoir fait entrer la compagnie dans le salon, alla prévenir la belle villageoise de la visite qu'on venait lui faire. Elle entra bientôt en saluant tout le monde avec un air plus modeste que gauche et embarrassé. Lord Raimond la regarda avidement; mais un grand chapeau de paille qu'elle portait cachait entièrement son visage.

— Nous avons appris, lui dit mistriss Évelyn, que vous savez fort bien peindre, et nous serons charmés si vous voulez bien nous montrer quelques-uns de vos ouvrages

La villageoise prit un panier de paille, et, s'avançant auprès de la table sans parler, elle développa quelques schalls peints. Les dames entourèrent la table, et lord Raimond se plaça vis-à-vis d'elle; ce fut alors seulement que les yeux de la villageoise et les siens se rencontrèrent. Leur surprise fut extrême en se reconnaissant l'un et l'autre. C'était cette Rose que lord Raimond avait vue deux années auparavant à Londres, environnée de toute la splendeur et de tout l'éclat qu'elle partageait avec ses nobles protecteurs; cette Rose qui, la première, lui avait fait sentir qu'il pouvait aimer, et dont la modeste et réelle vertu l'avait forcé de ne jamais oublier avec elle les bornes du respect; cette Rose, enfin, qu'il aurait été si heureux d'obtenir pour épouse, si elle avait uni à ses charmes naturels les avantages de la naissance et de la fortune.

L'attention que la compagnie donnait à l'examen des ouvrages de Rose, empêcha de remarquer la surprise et l'espèce de confusion que venait d'exciter cette reconnaissance imprévue. La villageoise, s'étant promptement remise de son premier embarras, répondit avec beaucoup d'aisance et de calme aux diverses questions qu'on lui fit.

— Je pense, lui dit madame Grupton, qu'avec votre jeunesse et vos talens vous pourriez facilement trouver du service à Londres; il serait plus décent pour vous de servir une dame que de vivre comme un petit mercier, en étalant autour de vous cette foule de marchandises.

A ce conseil, donné d'un air protecteur et dédaigneux, lord Raimond fronça le sourcil, M. Lewis rougit d'indignation, et Richard dit en murmurant : Chacun devrait bien se mêler de ses affaires, sans se croire le

droit de donner des conseils aux autres.

Rose répondit avec une douce fermeté qu'elle trouvait sa situation très-heureuse, et qu'elle ne desirait point la changer.

— Vous avez un vieux père avec vous ?

— Oui, Madame.

— Dites-moi, je vous prie : quels sont vos moyens pour subsister?

— Mon père est jardinier, madame; il porte les fleurs et les légumes au marché de la ville voisine.

— Et cela suffit pour vous faire vivre ?

— Cela et mes ouvrages, Madame.

— Si le reste de votre ouvrage n'est pas mieux que l'échantillon que vous nous montrez, vous ne devez pas gagner beaucoup d'argent; l'exécution en est passable, mais je n'en aime pas le dessin.

— Vous me surprenez, Madame,

dit lord Raimond ; la disposition de ces fleurs est parfaite, et je ne connais rien de plus élégant que leur exécution.

— Pour moi, je pense sincèrement (dit sir Grégoire en tirant ses lunettes, et les plaçant sur son nez, après les avoir bien nettoyées) que ces fleurs sont très-belles, extrêmement belles ! vous ressemblez à ces fleurs. C'est un bouton de rose ?

— C'est une renoncule, Monsieur.

— Ah ! oui, une renoncule. Je la prenais pour une rose, parce que j'en vois une. Je veux marchander cet écran, dans l'espoir que mistriss Évelyn voudra bien me permettre de le lui offrir. Quel est son prix, ma chère ?

— Deux guinées.

— Oh ! c'est trop bon marché ; je ne veux point, mon enfant, prendre votre ouvrage pour rien.

— Pour rien ! répéta vivement ma-

dame Grupton; je vous garantis que votre conscience n'aura pas de reproche à se faire en payant ce prix: c'est excessivement cher, et vous serez magnifique en payant une guinée et demie.

—Je m'y connais mieux que vous, madame Grupton; je ne vais jamais vous troubler dans vos marchés, je vous prie de me laisser faire les miens. En disant ces mots, sir Grégoire tira sa bourse, en sortit cinq guinées qu'il enveloppa dans un morceau de papier, et les présenta à Rose. Elle reçut le papier, l'ouvrit, en tira deux guinées, et remit les trois autres à sir Grégoire, en lui disant: Je vous remercie de votre bonté, Monsieur; ne soyez pas mortifié si je n'accepte pas le surplus, ce serait surprendre votre charité; le prix ordinaire de mes ouvrages me suffit.

Sir Grégoire essaya d'insister pour l'engager à garder les trois guinées,

mais elle les lui présenta avec tant de dignité, qu'il n'osa les refuser, et il les remit dans sa bourse.

Mistriss Évelyn, qui avait partagé les éloges de lord Raimond sur le bon goût des ouvrages, fit aussi quelques emplètes, et toute la compagnie reprit le chemin de Druid-Groven.

On avait à peine fait une centaine de pas, que lord Raimond s'apperçut qu'il avait oublié ses gants dans la chaumière : il retourna pour les chercher. Il trouva Rose assise dans une attitude rêveuse, sur le banc tourné vers la porte; à son approche, elle se leva brusquement.

Quel est mon étonnement! miss Summers, (lui dit-il) il me tourmente tellement, que j'ai pris un prétexte pour revenir un instant auprès de vous.

— Mylord, ce moment n'est point propre à vous donner l'éclaircissement que vous me demandez.

— Quel événement cruel a donc pu vous priver de tous les avantages de la fortune ? Comment vous vois-je changée en fille de jardinier vivant du travail de ses mains ?

— J'ai essuyé de grands revers ; mais, lorsque l'on a renoncé volontairement aux faveurs de la fortune, on n'a pas le droit de l'accuser d'être capricieuse.

— Vous m'étonnez de plus en plus. Et quel motif a donc pu vous déterminer à renoncer à ses faveurs ?

— Des motifs que je ne puis vous expliquer à présent. Je vous supplie, Mylord, de vouloir bien retourner auprès de votre compagnie.

— J'ai souvent entendu dire que vos parens étaient morts, et, maintenant, vous reconnaissez un vieux jardinier pour votre père ?

— La nature ne lui a pas donné ce droit sur moi ; mais je l'aime et je le considère comme s'il était mon

père. Dans un autre temps, je pourrai peut-être vous expliquer ce mystère; mais, dans ce moment, je vous prie de vous éloigner, et de vous souvenir que je réclame votre discrétion.

—Vous pouvez y compter. Quand vous reverrai-je? Voulez-vous que ce soit demain?

—Non, non. Dans cet instant leur conversation fut interrompue par Richard, appelant à haute voix lord Raimond, qui se pressa de quitter Rose, mais avec un regret inexprimable.

—C'est une chose bien commode et bien imaginée, qu'un mouchoir ou une paire de gants pour venir revoir une jolie fille! Je parie qu'à présent vous voilà de mon avis, et que vous direz, comme moi, qu'elle est la plus jolie fille de la paroisse.

Je vois, M. Richard, lui dit miss

Latherdale, que vous n'êtes pas difficile en beauté.

— Convenez aussi, miss, que si vous étiez, comme elle, la fille d'un pauvre jardinier, vous auriez plus de peine qu'elle n'en aura pour trouver un mari.

— Ma sœur et moi nous n'en chercherions sûrement pas, si tous les hommes vous ressemblaient.

— Ah! voilà du dépit; vous regrettez de ne pouvoir m'écraser; mais vous, mon cousin, parlez: dites-nous franchement ce que vous pensez de la petite Rosi.

— J'ai fait une si légère attention à cette fille, que je ne puis être votre arbitre.

— Cela est bizarre, dit Richard, car je ferais serment que vous la regardiez de tous vos yeux.

— Son visage est assez joli; mais les beautés rustiques ne sont pas de mon goût. Lorsqu'une femme à la

mode joint de l'esprit à l'élégance de ses manières, je la préfère aux beautés les plus régulières, qui n'ont aucune expression dans leurs traits.

Ici M. Lewis jeta un coup-d'œil de soupçon sur lord Raimond, et ce regard semblait dire qu'il le considérait comme un hypocrite ou comme un fou.

— Je vous entends, mon cousin, votre politesse pour ces dames, et la crainte de les faire mourir de jalousie, vous empêchent de donner des éloges à Rosi.

— Moi jalouse ! s'écria d'un air méprisant la fille aînée de madame Grupton.

— Pour moi, dit Lucy Évelyn, j'avoue que je la trouve très-belle; je lui trouve même le ton et la tournure d'une personne très-distinguée.

— Je pense tout à faitcomme vous, dit miss Éléonor; je ne puis croire qu'elle soit la fille d'un simple jar-

dinier. Je suis persuadée que c'est une jeune dame d'une grande naissance, qui aura fui sa famille pour éviter quelque mariage effrayant. Je voudrais pouvoir me lier avec elle et gagner sa confiance. Ce vieux paysan n'est peut-être qu'un amant travesti. Je soupçonne un déguisement, et je suis persuadée qu'elle pourrait nous raconter une aventure merveilleuse.

Je crois, lui répondit mistriss Évelyn, que la supériorité de la naissance ne suffit point pour donner de l'élégance dans les manières : l'esprit, le bon goût et la politesse, peuvent se rencontrer dans tous les états ; mais je suis portée à croire qu'elle a été élevée avec beaucoup de soins sous la protection d'une famille riche et distinguée.

Ne pourrait-on pas aussi, dit madame Grupton, la soupçonner d'avoir été forcée de fuir cette maison

pour cacher les suites d'une faiblesse?

Je ne puis partager ce soupçon, répondit sur-le-champ mistriss Évelyn; car, depuis qu'elle habite ce voisinage, nous n'avons entendu parler que de sa bienfaisance pour les malheureux. Il est plus naturel de supposer qu'elle aura été victime de quelque caprice trop léger, qui lui aura fait connaître l'instabilité des attachemens humains.

Lord Raimond, pendant cette conversation, restait incertain sur l'opinion qu'il devait avoir. Il avait fait la connaissance de Rose dans la maison de mistriss Fitz-Osborne, dame aussi distinguée par son esprit et sa dignité que par une immense fortune. Il l'avait vue accorder, à cette même Rose, la tendresse et les soins qu'elle aurait pu donner à sa fille. Rose, jeune et faible, avait-elle perdu la protection de sa noble bienfaitrice? Mais elle-même avait, disait-

elle, renoncé aux avantages de la fortune. N'avait-elle pas formé quelque attachement peu convenable? Peut-être qu'abandonnée par son séducteur, elle avait voulu se soustraire au mépris du monde en venant s'ensevelir dans une retraite. Cette dernière conjecture lui parut à la fois la plus probable et la plus propice à ses projets sur elle, en lui laissant l'espérance qu'elle n'aurait plus à lui opposer la sévérité de ses principes, et cette vertu sincère qui l'avait autrefois contraint à ne lui parler qu'avec décence et respect. Il pensa que, si telle était sa position, il lui serait facile de lui rappeler le temps où il paraissait lui plaire : il ne s'effraya nullement de l'ascendant que pouvait avoir pris le vieux jardinier qu'elle appelait son père. Il conçut l'espoir que ses services d'argent et ses soins empressés seraient reçus avec reconnaissance et plaisir; et,

une liaison de cette espèce lui paraissait d'autant plus agréable, qu'elle ne contrariait en rien les vues de son ambition et de son mariage projeté avec lady Éléonor Lesley, parce que Rose serait toujours forcée de se cacher sous les voiles du mystère.

CHAPITRE X.

Amours d'un vieux gentilhomme.

Le lendemain matin lord Raimond sortit de bonne heure pour aller se promener du côté de la chaumière. Il dirigea ses pas vers la partie de la montagne d'où il l'avait apperçue pour la première fois. Il vit Austin travaillant dans le jardin, mais Rose ne parut point. Sa résolution d'agir avec beaucoup de circonspection l'empêcha de la demander. Il revint à Druid-Groven après quelques moments d'une vaine attente; et la com-

pagnie était déjà rassemblée dans la salle du déjeûner.

Mon cousin, dit Richard en le voyant entrer, plaignez avec moi l'honnête sir Grégoire; la petite fille du jardinier lui a tellement occupé la tête pendant cette nuit, qu'il n'a pas fermé les yeux.

Eh, mon Dieu! M. Richard, dit madame Grupton, comment pouvez-vous dire une pareille absurdité?

Croyez-vous donc, Madame, lui dit lord Raimond, que ce soit une grande absurdité que d'être amoureux?

— Non pas, Mylord, pour un homme de votre âge et de votre tournure; mais puis-je en soupçonner mon beau-père, qui, j'en suis sûre, pense beaucoup plus à sa dernière heure qu'au mariage?

Sir Grégoire, mortifié de cette dure réflexion de sa belle-fille, lui té-

moigna son impatience par ses regards.

Il est bien connu, dit lord Raimond, que la sagesse, l'âge et l'expérience, ne suffisent pas toujours pour nous défendre contre l'amour, et souvent on a vu la vieillesse s'humilier devant lui.

Je parlerai sûrement très-mal de l'amour, lui répondit sir Grégoire, mais j'ai toujours entendu dire que le mariage était une honorable et sainte institution; et, lorsqu'il n'y a pas d'empêchemens légitimes, je ne vois pas une seule bonne raison qui puisse empêcher un homme d'un certain âge de prendre une femme s'il en a la fantaisie, et, sur-tout, lorsqu'il est assez riche pour fournir à son entretien. Il n'est pas même nécessaire de calculer le nombre des années, car on voit souvent des hommes de trente-cinq ans plus faibles et plus dégénérés que d'autres

hommes qui ont le double de leur âge.

Vous pourriez ajouter à cela, s'écria Richard, que vous êtes l'homme du monde qui avez le plus de droit à prendre une seconde femme, car vous avez eu tous les désagrémens de l'état sans en avoir jamais goûté les consolations et les plaisirs : combien ne serait-il pas heureux et flatteur pour vous de voir une charmante créature comme Rosi, vous caresser, marcher à vos côtés, et vous soutenir avec son joli bras, tandis que vos enfans, formant un nombreux groupe, vous suivraient en folâtrant!

Oui! sûrement, dit sir Grégoire en souriant à cette idée; vous venez, M. Richard, de tracer un charmant tableau.

Heureusement pour madame Gruptou, les domestiques, en apportant le déjeûner, vinrent interrompre

cette conversation qui lui déplaisait étrangement.

Pendant le cours de la journée, lord Raimond, tourmenté par sa curiosité et par l'impression profonde qu'avaient produite sur lui les anciens souvenirs et la nouvelle rencontre de Rose, ne songea qu'aux moyens de la voir et de lui parler sans témoin; car il voulait soigneusement éviter les soupçons.

Le soir, il alla se promener seul; et, quoiqu'il n'espérât pas trouver un moment propice pour se procurer l'éclaircissement qu'il désirait si vivement, ses pas le dirigèrent naturellement du côté de la chaumière. Il se promena long-temps en allant et revenant continuellement. Tandis que ses regards ne fixaient que l'habitation de la belle Rose, pendant qu'il rêvait à cette charmante personne, sa surprise fut extrême en voyant sir Grégoire qui, d'un pas

très-précipité, traversait une prairie voisine de la chaumière; il alla à sa rencontre, en se cachant par le moyen d'une haie, et son approche imprévue déconcerta tellement le baronnet, que lord Raimond ne put s'empêcher de le remarquer.

La soirée est si belle, dit sir Grégoire en ôtant son chapeau et en s'essuyant le visage avec son mouchoir, que j'ai voulu me promener quoiqu'il fît encore un peu chaud.

— Puisque la chaleur vous incommode, pourquoi donc marchiez-vous aussi vîte?

— Vous avez raison; mais c'était pour échapper à cette incommode vipère de Richard Évelyn, qui n'a pas cessé de me tourmenter pendant tout le cours de la journée; il m'a fallu rêver long-temps pour lui donner le change: j'en suis cependant heureusement venu à bout. J'en suis d'autant plus charmé, que j'ai une

affaire à traiter avec le jardinier de la chaumière.

— Parlez avec plus de franchise. N'est-ce pas la jeune fille, bien plutôt que le vieillard, que vous desirez voir?

— Comme je veux être sauvé, c'est au vieillard que je veux parler. N'avez-vous pas observé hier soir, en traversant le jardin, qu'il est rempli de très-beaux arbrisseaux et de fort belles fleurs? L'été prochain (si je vis et si je me porte bien) je projette d'acheter une maison bien commode avec un joli jardin, et je veux m'assurer des plantes et des fleurs pour l'orner.

— Quoi! vous voulez des arbres et des fleurs pour un jardin que vous n'avez pas encore acheté?

— Je ne les ferai transporter qu'au moment où tout sera prêt pour les recevoir.

— J'admire votre prévoyance et

votre économie. Vous acheterez des arbres et des fleurs à trois cents milles de distance, tandis que les jardiniers de Londres pourront vous en fournir de toutes les espèces, dans le moment où vous en aurez besoin.

— Votre observation est juste; mais, cependant....

— Parlez-moi plus franchement, sir Grégoire; avouez que l'aimable fille du vieux jardinier vous charme, et qu'elle est, elle seule, la fleur avec laquelle vous desirez parer le jardin d'Eden que s'est créé votre imagination.

— Certainement, Mylord, vous vous moquez de moi.

— Pourquoi donc, sir Grégoire? Je suis étonné de l'embarras que vous paraissez éprouver : elle est belle, elle paraît aimable; sa position me semble peu avantageuse : vous avez de la naissance, de la fortune. Vous n'avez, sans doute, d'autres

vues que celles d'un bon établissement pour elle. Je suis persuadé qu'elle se trouvera très-heureuse et très-flattée d'avoir pu fixer votre attention.

Pour peu que le lecteur se souvienne du caractère, des principes et des goûts de lord Raimond, il ne sera nullement surpris de le voir encourager le projet du vieux gentilhomme. Un pareil rival ne pouvait l'effrayer; il calculait très-bien que, si la belle Rose consentait à s'engager sous les lois du mariage, dans la seule vue de s'assurer de la fortune, elle pourrait aussi se laisser entraîner, et céder aux tendres soins d'un homme qu'elle avait paru aimer.

— D'après tout ce que vous venez de me dire, Mylord, je trouve qu'il n'est ni déraisonnable, ni malhonnête pour moi, de songer encore à me marier avec cette jeune

personne. Mais je dois prévoir qu'elle regardera mon âge avancé comme un obstacle insurmontable.

— Non, sir Grégoire, ne le craignez point; la reconnaissance et sa malheureuse position lui parleront en votre faveur : d'un autre côté, le public ne pourra que vous applaudir lorsqu'il connaîtra sa beauté, son esprit et son excellente éducation. Vous pourrez même, si vous le voulez, la faire descendre de quelque famille noble ou royale; car beaucoup de Gallois, qui vivent aujourd'hui dans l'obscurité, tirent leur origine des anciens rois ou des anciens héros du pays.

— Je n'en serai point tenté; je me trouve assez de noblesse pour elle et pour moi. Je vous avoue même que, depuis que je suis baronnet, je ne me trouve pas plus heureux que lorsque j'étais tout uniment M. Grupton. Lorsque les pauvres et

les rois descendent dans la tombe, ils sont également la proie des vers.

— Lorsque l'on est aussi bon philosophe que vous, sir Grégoire, on s'élève au-dessus des propos du public : vous n'imiterez point les hommes sans caractère, sans intelligence et sans esprit, qui ne font jamais rien sans se demander : Que penser-a-t-on de moi? De pareils êtres ne méritent aucun bonheur. Votre âge, M. Grupton, au lieu de vous décourager, doit vous rappeler que vous avez besoin de soins touchans qui puissent vous plaire. Lorsque vous serez isolé du reste de l'univers, lorsque vous souffrirez des suites de la vieillesse, sans que personne les adoucisse, serez-vous bien consolé dans votre solitude, en vous disant à vous-même : J'aurais pu me lier avec une jeune personne charmante que je me serais attachée par les nœuds de la

reconnaissance; mais la crainte d'essuyer la censure de mes voisins, que je ne connais pas, m'a fait renoncer au bonheur dont je pouvais jouir.

— Vos raisonnemens, Mylord, sont les meilleurs que j'aie encore entendus sur ce chapitre, et je n'en écouterai pas d'autres. Ne sentez-vous pas combien est douce l'odeur que répandent les fleurs de ce jardin? N'est-ce point la jolie fille que nous appercevons sous un arbre? Eh! non, c'est le vieillard. Mais sa tête est si blanche que je l'ai prise pour un chapeau de paille. De grace, Mylord, ne parlez à personne de mes projets: ayons l'air de ne venir ici que pour demander au vieux jardinier les arbres et les fleurs dont je desire faire l'emplette: il ne faut rien faire légèrement. Commençons par connaître à qui nous avons affaire.

Lord Raimond et sir Grégoire, étant entrés dans la maison, furent

reçus avec la plus grande politesse par les deux villageois.

Je me suis souvenu, dit sir Grégoire au vieux jardinier, qu'en parcourant hier votre jardin, j'ai vu de très-belles fleurs et de jolis arbrisseaux : je desire m'en procurer, et, si vous n'en avez pas disposé autrement, je me propose de régler un marché avec vous.

Le vieil Austin, charmé d'une aussi bonne occasion, le conduisit sur-le-champ dans le jardin, en lui faisant remarquer en détail la beauté de ses fleurs et de ses arbres. Sir Grégoire regardait quelquefois les arbustes; mais Rose fixait bien plus souvent ses yeux. Austin ne se lassait pas de lui faire admirer la variété et la beauté de ses plantations ; il avait toujours quelque nouvel arbre à lui montrer ; et, le baronnet, ébloui par Rosine, par les fleurs, par tout ce que lui disait Austin, assura

qu'il éprouvait l'embarras du choix, mais promit de revenir plusieurs fois pour marquer ses plantes. Cette promesse redoubla le zèle du jardinier; et, pendant qu'il entraînait presque malgré lui le baronnet vers une extrémité du jardin, lord Raimond profita de ce moment pour faire quelques questions.

— Vous seule, miss Summers, vous occupez ma pensée depuis notre rencontre inespérée; je vous vois même au milieu de mes songes, et je ne puis vous exprimer l'étonnement et la peine que j'éprouve en songeant combien l'état dans lequel je vous retrouve est différent de celui dans lequel je vous ai laissée.

— Pourquoi, Mylord, vous livrer à des regrets que je ne partage nullement? Il n'y a que les esprits médiocres qui puissent croire que l'éclat extérieur est nécessaire au bonheur. On peut être heureux dans un

désert ; et la solitude de cette campagne a de grands charmes pour moi.

— Vous avez trop d'esprit, mon aimable philosophe, pour ne pas convenir avec moi que le bonheur solitaire est une chimère ; il n'est réel que lorsqu'il est partagé.

— Ne me croyez point seule, lui répondit miss Summers ; je suis la reine de ces lieux ; douze arpents de terrain forment l'étendue de mon domaine. Mes domestiques, mes poules, mes moutons, mes chèvres, sont les sujets de mon empire. Austin est mon premier ministre : nous veillons l'un et l'autre à préserver notre peuple de tous les dangers. Il nous aime, il nous entoure ; jamais il ne trompe, et cet exemple pourrait servir de leçon aux cours les plus brillantes.

— Oui, belle Rosi, vous avez droit de parler de votre empire ;

(dit lord Raimond en s'emparant de sa main, et la baisant avec feu) vous méritez de régner. Je le sentais lorsque je vous ai vue dans les palais des rois, et je le sens encore plus vivement en me retrouvant avec vous dans une chaumière.

Le ton et les manières du lord étaient trop animés, pour échapper aux observations de miss Summers : elle en parut mécontente.

— Quelle que soit votre habitude, Mylord, de vous servir des expressions de la plus insignifiante galanterie, un instant de réflexion vous convaincra combien vous avez tort de les employer ici. Réservez-les pour les moments où vous espérerez qu'elles pourront plaire, et sachez mieux respecter cette humble demeure : on n'y connait que la sincérité, et le langage de la flatterie y est odieux.

— Moi, vous flatter ! belle Rose, que ne lisez-vous dans mon cœur ?

—Ne faites point ce vœu, Mylord; l'analyse du cœur d'un homme galant par habitude fait rarement honneur à celui qui le possède.

Le lord, frappé de la justesse et de la sévérité de cette repartie, garda un moment le silence, et sir Grégoire, suivi du vieil Austin, vint le rejoindre.

Cette entrevue et cette conversation avaient suffi pour détruire, dans l'esprit de lord Raimond, les soupçons injurieux qu'avait fait naître le changement de situation de miss Summers. La dignité de ses manières, sa candeur, son assurance, la promptitude et l'énergie de ses réponses, ne portaient nullement l'empreinte de cet abaissement dans lequel tombe un cœur dégénéré. C'est en vain que l'on veut se soustraire à la puissance des remords, leurs nuages décourageans se font appercevoir jusque sur le front de la beauté.

Lorsque le sentiment humiliant et fatal de sa dépravation intérieure la poursuit, ses regards, humblement baissés, décèlent son tourment, et le font durer aussi long-temps qu'elle reconnaît encore l'intervalle immense qui se trouve entre le vice et la vertu. Mais tout avait servi à convaincre lord Raimond que miss Summers était irréprochable, et qu'elle conservait la sérénité de l'innocence et la dignité de l'honneur sans tache. Cependant, au lieu de borner ses résolutions à la traiter avec tout le respect dont elle était digne, son cœur corrompu ne fit qu'attacher plus de prix à cette difficile et brillante conquête, et l'admiration qu'il ne pouvait lui refuser ne servit, en donnant plus d'énergie à ses desirs, qu'à lui faire sentir la nécessité d'employer les moyens les plus adroits et les plus capables de la séduire.

Avant de s'éloigner, il chercha encore l'occasion de lui parler sans être entendu.

— Comment est-il possible que mistriss Fitz-Osborne ait eu le cruel caprice de vous abandonner? Peut-être n'existe-t-elle plus?

— Oh ciel, m'abandonner! vous la connaissez bien peu, Mylord, puisque vous osez la soupçonner capable d'écouter un méprisable caprice; il faudrait le langage des anges pour peindre l'élévation et la bonté de son caractère.

— Comment donc peut-elle souffrir que vous viviez dans une situation si peu compatible avec votre naissance et votre éducation? Situation qui vous expose nécessairement à des embarras et à de grands dangers...

— Elle l'ignore...

— Vous m'étonnez de plus en plus, car je crois, oui, je suis sûr que vous n'avez jamais rien fait qui pût vous

enlever son estime et son amitié.

— Je ne les ai point perdues, Mylord; je sens même que je n'ai jamais été plus digne de sa protection que dans l'instant où j'y ai renoncé volontairement; les motifs qui m'ont déterminée vous paraîtront peut-être exagérés, mais moi je les trouve très-justes.

— Votre propre approbation était la seule qui pût vous déterminer.

— Je le pense, Mylord.

Sir Grégoire, ayant prolongé sa visite aussi long-temps qu'il le pouvait avec décence, proposa à lord Raimond de revenir à Druid-Groven. Pendant leur retour, ils gardèrent long-temps le silence. Le même objet occupait leurs pensées, mais d'une manière bien différente; sir Grégoire méditait une honorable union, tandis que le lord employait toutes les ressources de son esprit à dresser le plan d'une coupable séduction.

CHAPITRE XI.

Seconde visite à la chaumière.

Lord Raimond, voulant à tout prix causer particulièrement avec miss Summers, retourna le lendemain matin du côté de la chaumière. Le désespoir de ne pas voir ses soins couronnés par le succès les lui avait fait abandonner dans le temps où la première vue et les qualités brillantes de cette charmante personne avaient produit une si vive impression sur lui; mais la situation nouvelle dans laquelle il la retrouvait venait de lui rendre l'espérance.

Quelle aimable amie ! se disait-il à lui-même, quel bonheur suprême que celui de posséder la tendresse de son cœur, sans rivaux et sans avoir d'autres chaînes que celles de l'amour! Je te salue, sort propice qui la jette dans mes bras lorsque je la

croyais perdue pour jamais. Lord Raimond, en tenant ce langage, rayonnait de plaisir, et se gardait bien de réfléchir que l'édifice de son bonheur ne pouvait s'élever que sur les débris de l'innocence et sur la destruction de toutes les vertus et de toutes les qualités qui rendaient celle qu'il aimait, estimable et chère à tous les cœurs honnêtes.

Tandis qu'il poursuivait sa course vers la demeure de la malheureuse et confiante Rose, il apperçut Austin conduisant son âne chargé de légumes, et sortant de la basse-cour, après avoir fermé la porte après lui. Il approcha du jardin et marcha doucement le long du mur; semblable à l'esprit infernal lorsqu'il forma le dessein d'entrer dans le paradis terrestre, étudiant dans son cœur endurci comment il pourrait introduire le remords et le désespoir dans la douce retraite du calme et de

l'innocence. Il entendit la voix de la gaieté; et, s'approchant de l'endroit d'où elle sortait, il apperçut Rose assise sur l'herbe, et le jeune pasteur Lewis assis non loin d'elle. Quelques brins de paille les séparaient : le pasteur choisissait les meilleurs et les présentait à Rose, qui les employait à former un panier.

Lord Raimond contempla cet innocent couple avec une sensation semblable à celle qu'avait éprouvée son modèle, en regardant nos premiers pères dans le jardin d'Eden. Il écouta leur conversation, il entendit :

— Non, Rose, non, vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être la fille de ce vieillard que vous nommez votre père; votre extérieur, vos manières, le respect involontaire avec lequel il vous parle, voilà les preuves que vous êtes supérieure à lui.

— Je vois, mon ami, que vous

avez quelque penchant à me croire une princesse déguisée.

— Hélas ! c'est une étrange chose que le cœur humain ! souvent il nous porte à croire ce que nous craignons le plus.

— Pourquoi donc mon élévation, si elle était réelle, exciterait-elle vos regrets ?

— Ah ! je ne sens que trop (dit le pasteur avec une émotion extrême) combien vous êtes supérieure à moi.

Ah, ah ! dit lord Raimond en lui-même, il faut que je presse mes mesures, ou bientôt ce dangereux pasteur l'emportera sur moi.

— Je ne puis vous dissimuler (dit Rose après un court silence) qu'Austin n'est pas mon père. Ma naissance est supérieure à mon état présent ; je vous avouerai même que, quoique je jouisse sous ce toit de paille d'un contentement plus vrai que je n'en éprouvais dans le temps où j'habi-

tais une demeure magnifique, je pense encore avec plaisir au moment qui me rendra mon rang, et me replacera dans la société, que des raisons fortes et particulières m'ont forcée de quitter pendant quelque temps. Je vous avoue que je ne suis pas assez philosophe pour ne pas donner quelques regrets à mon ancienne position.

— C'en est assez, dit M. Lewis en se levant : votre candeur égale vos autres vertus. Puissiez-vous être parfaitement heureuse par l'accomplissement de vos desirs ! Si mes prières pouvaient être exaucées..... mais écoutez..... j'entends la cloche de l'église je cours à mes devoirs. Adieu.

Rose le regarda partir en soupirant. Il descendit avec vîtesse vers la porte qui s'ouvrait du côté de la rivière, tandis que lord Raimond entra par la porte de la basse-cour.

En l'appercevant, les joues de miss

Summers se couvrirent d'un vif incarnat. — Ce que vous faites n'est pas bien, Mylord; que voulez-vous que l'on pense d'une fille de mon état apparent, en voyant qu'elle reçoit les visites d'un homme de votre rang?

— Ma chère Rose, ne craignez rien; personne ne saura que je suis venu ici. Votre conduite ne mérite aucun reproche. Que vous importe d'ailleurs les soupçons qui pourraient naître dans l'esprit de cette foule de rustres qui vous environnent? Un revers de fortune n'a pu vous jeter que pour un intervalle très-court dans le malheureux état où vous êtes; et, si des clameurs venaient à s'élever ici contre votre conduite, jamais elles ne pourraient vous atteindre dans la sphère distinguée que vous êtes faite pour embellir, et dans laquelle j'espère bientôt vous voir replacée.

— L'abandon de cette chaumière

obscure dépend de beaucoup de circonstances à venir.

— Tout dépend de votre seule volonté. Mais ne perdons pas le peu de momens précieux que je puis passer seul avec vous : développez-moi le mystère qui vous couvre ; vous m'avez promis une explication, je viens vous la demander.

Rose éprouva quelques mouvemens d'irrésolution ; mais, ne pouvant résister aux vives instances de lord Raimond, elle lui fit, d'une manière précipitée, le récit des événemens qui lui avaient fait choisir une chaumière pour retraite. Ce récit ayant besoin, pour intéresser, de quelques détails antérieurs à ce moment, nous desirons que le lecteur aime déjà assez miss Summers pour trouver quelque plaisir à connaître les commencemens de son histoire.

CHAPITRE XII.

Un récit.

Le général Shelvin, veuf depuis plusieurs années, venait de quitter l'armée après avoir long-temps servi son pays avec honneur ; il voulait à la fois se reposer et veiller lui-même à l'éducation de Mathilde, sa fille unique. Le général la retira de chez une vieille tante qui, jusqu'à ce moment, l'avait prise auprès d'elle.

La beauté de Mathilde, sa vivacité, la justesse de son esprit et la bonté de son cœur, l'avaient rendue chère à ses amis, et bientôt elle était devenue l'idole de son père. Le caractère de Mathilde la rendait capable de toutes les vertus ; mais l'ennemi, dit notre auteur, y avait semé de l'ivraie. Pendant son enfance, ja-

mais l'autorité de ses parens n'avait contrarié la vivacité de ses sentimens, de sorte qu'en avançant dans la vie, toute espèce de contrainte lui paraissait insupportable. Toujours admirée, toujours caressée, la bonne opinion d'elle même avait si profondément germé dans son esprit, que souvent elle se croyait le droit d'avoir de l'obstination et des caprices.

Le général Shelvin possédait beaucoup de vertus, et son caractère était vraiment estimable. Brave, aimant et confiant, son bras était toujours prêt à défendre l'opprimé, et sa bourse toujours ouverte pour l'indigence. Il était bienfaisant et libéral, mais ambitieux. Aspirant toujours à la première place, il ne prisait les richesses que comme un moyen puissant de parvenir aux honneurs. Les siennes étaient immenses ; la mort imprévue d'un parent éloigné venait d'ajouter dix

mille guinées de rente à sa fortune paternelle, qui était déjà très-considérable. D'après ses penchans et sa position, on se doute bien que son occupation principale fut d'assurer à sa fille unique un établissement à la fois glorieux et riche.

Une foule d'amans entoura bientôt Mathilde, alors âgée de dix-neuf ans; mais elle avait déjà si bien contracté l'habitude d'être flattée, qu'elle écoutait ses adorateurs avec le sang froid le plus mortifiant pour eux. Les louanges les plus exagérées ne lui paraissaient être que le tribut que l'on devait à son mérite supérieur; et les plus vives assurances de tendresse excitaient son rire lorsqu'elle était gaie, ou la faisaient bâiller lorsqu'elle était sérieuse.

Près de Mathilde vivait une jeune amie d'un caractère excellent et très-aimable: elle était sa cousine; et ses parens ne lui ayant laissé pour héri-

tage qu'une fortune médiocre, le général et sa fille avaient obtenu qu'elle viendrait demeurer avec eux. La générosité de l'ame et la sensibilité peuvent quelquefois suppléer aux défauts de l'éducation. Mathilde, hautaine et capricieuse pour tout ce qui l'environnait, était toujours circonspecte et pleine d'égards pour sa cousine. Sans avoir jamais rien lu sur ce sujet, elle sentait que les lois de l'hospitalité devaient être sacrées et les obligations de l'amitié inviolables.

Peu de temps après l'arrivée de Mathilde dans la maison paternelle, elle fut distinguée par lord Seward. Quoiqu'il eût déjà dépassé le printemps de la vie, son rang, sa fortune et son existence étaient tels, qu'ils lui assuraient l'approbation du général; mais sa présence et ses manières n'avaient rien d'assez brillant pour le rendre recommandable

à l'âge et à la tournure d'esprit de Mathilde. Il crut devoir commencer par sonder les dispositions de cette jeune personne; mais, dès les premiers mots, elle lui dit, avec sa franchise ordinaire, qu'elle n'approuvait point ses démarches, et qu'elle ne les approuverait jamais. Le lord, heureusement pour lui, n'était pas homme à se décourager facilement. Assuré d'obtenir l'aveu du général, et fondant beaucoup d'espoir sur le caractère capricieux de Mathilde, qu'il avait très-bien remarqué dès les premiers jours, il attendit tout de sa persévérance, dans la persuasion qu'elle suffirait pour lasser et vaincre sa résistance.

Mathilde, adorée de son père, ne put refuser les visites de l'homme qu'il lui présentait comme son ami. Elle le traita même avec plus de distinction que tout autre; mais elle ne perdit jamais avec lui cette

aisance familière qui, pour des yeux pénétrans, est une preuve plus infaillible d'indifférence, que les négligences les plus décidées et les plus froides. Lord Seward persévéra dans son plan; il croyait même avoir déjà fait quelques progrès, parce qu'elle ne lui témoignait aucune impatience ni dégoût, lorsqu'il fut obligé de s'éloigner d'elle, et d'aller à Florence pour rendre des soins à l'un de ses oncles dont il attendait une grande fortune, et qui était dangereusement malade. Avant de partir, il obtint du général qu'il ne favoriserait aucun autre prétendant à la main de Mathilde, et il fut fortement attristé, en appercevant la grande satisfaction que faisait éprouver son départ.

CHAPITRE XIII.

Continuation du récit. Nouveau Personnage.

Dans les premières années de sa vie, le général Shelvin avait eu un ami, son compagnon d'armes, qui lui avait rendu des services importans, et lui avait donné tous les soins de la plus tendre amitié. Nous avons déjà dit que le général possédait les plus nobles dispositions, et il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il était reconnaissant ; car un cœur sans reconnaissance est incapable de tout sentiment généreux.

Son ami se nommait le capitaine Summers ; il s'était trouvé engagé malgré lui dans un grand procès avec son frère aîné, parce que ce dernier lui avait disputé ses droits à sa fortune paternelle, en tirant

avantage de quelques expressions et dispositions peu claires insérées dans le testament du père. Un long et dispendieux procès avait été la suite de ce testament. Tous les détours de la chicane avaient été employés par le frère aîné pour défendre les intentions du testateur ; et le capitaine Summers, soutenu par les témoignages les plus respectables et des preuves irrésistibles, se croyait prêt à triompher de la cupidité et de la mauvaise foi, lorsqu'une fièvre violente le mit en trois jours dans le tombeau.

Il était veuf depuis quelques années, et ne laissait qu'un fils âgé de huit ans. A son dernier soupir il le légua à la protection de son ami ; et le général Shelvin, fidèle à sa promesse, prit l'enfant sous sa garde, et résolut de ne rien épargner pour le réintégrer dans les droits de son père. Si sa persévérance eût égalé

son zèle, il aurait probablement réussi; mais l'adversaire avait gagné un point principal par la mort du capitaine. Le général Shelvin, plus habitué aux rapides opérations d'une campagne militaire qu'aux lenteurs d'un procès, se trouva bientôt fatigué par les délais, et, après avoir vainement dépensé de grandes sommes pour accélérer les décisions de la justice, il avait abandonné la poursuite de ce procès, après avoir cependant recueilli avec soin tous les titres qui pouvaient être utiles au jeune Summers, et il s'était cru suffisamment autorisé à se débarrasser de ce pénible fardeau, en se promettant de lui assurer un sort heureux.

Les progrès de l'enfant récompensèrent les efforts de son noble bienfaiteur; il possédait tous les avantages personnels qui font naître l'admiration, et toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui comman-

dent l'estime. Le jeune Summers, malgré les désavantages de sa situation dépendante, devança bientôt ses émules. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, le général réclama, comme une récompense de ses longs services, une honorable commission qui fut accordée au jeune homme. Son régiment avait été pendant six années en Amérique ; et, au moment du départ de lord Seward pour Florence, le général Shelvin avait reçu la nouvelle que Summers revenait en Angleterre.

Quoique Mathilde ne conservât qu'un léger souvenir du personnel de Summers, elle se réjouit du retour d'un homme que son père estimait à de si justes titres. Il avait onze ans de plus qu'elle : depuis longtemps elle le regardait comme un homme fait, et, lors de son retour en Angleterre, elle fut fort étonnée de lui trouver encore une belle fi-

gure et les brillans dehors du jeune âge. Charmée de ses manières, elle le reçut comme un frère aîné : le ton de la cérémonie disparut bientôt entre eux; ils vivaient ensemble avec l'affectueuse familiarité de deux amis qui se retrouvent après une longue absence.

Le général, constant dans sa bienfaisance et dans sa générosité pour Summers, insista pour qu'il habitât sa maison pendant son séjour en Angleterre. Dès le commencement de l'été il partit pour une belle terre qu'il possédait en Sussex. Summers et Émilie (la cousine et l'amie de Mathilde) furent de la partie; il entrait dans les projets du général de ne point séparer ces deux derniers; il les aimait également l'un et l'autre; il pensait que leurs vertus mutuelles assureraient leur bonheur; et, pour faciliter son desir de les marier ensemble, il se promettait

de joindre à la fortune d'Émilie une somme assez considérable pour faire valoir les réclamations de Summers, et lui faire restituer les biens auxquels il avait un droit si légitime.

Le général, pour mieux suivre son plan, saisit toutes les occasions de laisser Summers causer librement avec Émilie et avec Mathilde; mais cette conduite produisit des conséquences très-différentes de celles dont il s'était flatté. Summers, à son retour en Angleterre, avait pris pour Mathilde tous les sentimens qu'il aurait eus pour une sœur. Il admirait ses bonnes qualités, et s'affligeait de ses défauts. Ses caprices et sa vanité le choquaient souvent. Trop franc pour s'abaisser à la dissimulation, il ne se donnait pas la peine de cacher ses sentimens. Cette franchise, à laquelle Mathilde avait été si peu accoutumée, l'étonnait et lui déplai-

sait; mais elle fixait aussi son attention.

— Ce Summers est un étrange homme, disait-elle à sa cousine; je ne puis m'expliquer à moi-même mes sentimens pour lui.

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Il y a dans ses manières des choses qui me sont tout à fait étrangères. Lorsque nos sentimens diffèrent, (ce qui arrive souvent) il contrarie mes opinions et soutient les siennes avec aussi peu de ménagement que s'il parlait à un homme comme lui.

— Il me semble cependant que, lorsqu'il parle, il a toujours le ton de la plus grande politesse.

— Vous pouvez le trouver ainsi pour vous, ma cousine; mais, pour ma part, je n'ai jamais rencontré un homme qui osât me parler avec un ton aussi décidé; et, ce qui m'irrite

le plus, c'est que, malgré l'indifférence évidente qu'il me témoigne, toute sa conduite m'exprime si bien le respect involontaire qu'il a pour moi, que lorsque je vois des hommes supérieurs à lui par le rang et la fortune, il les éclipse : je ne les aperçois plus ; voilà ce que je ne puis définir.

— Et ce qui serait indéfinissable, si le respect que nous sentons pour les autres était toujours en proportion de leur rang et de leur fortune ; mais vous, Malthilde, ce n'est point seulement à de pareils titres que vous accordez de la considération.

— Je conviens avec vous, Émilie, que Summers a tous les autres titres qui commandent le respect ; je vous avoue même que, malgré mon goût pour la flatterie, un seul mot aimable de lui me flatterait plus que tous les éloges de mille adorateurs : je voudrais enfin, Émilie, qu'il fût

pour moi ce qu'il me paraît être pour vous.

— Mais je vous assure, ma cousine, qu'il me dispute aussi mes opinions, lorsqu'elles diffèrent des siennes. Loin d'être fâchée de cette contradiction, je la regarde comme une marque d'estime ; car un homme d'esprit ne dispute jamais contre une absurdité palpable, et, lorsqu'il prend la peine de discuter ses opinions, ce n'est jamais avec les personnes qu'il méprise. Je suis contente toutes les fois qu'il me traite comme son égale et son amie : mais vous, Mathilde, la vérité ne vous offense-t-elle pas quelquefois ? Summers vous estime trop pour flatter votre vanité. Croyez que son langage sévère ne l'empêche pas de vous accorder, au fond de son cœur, mieux encore que le plus zélé de vos adorateurs, la véritable admiration que méritent vos bonnes qualités. Vous voyez, ma chère Ma-

thilde, qu'il y a dans le monde deux personnes qui osent vous dire la vérité.

— Et qui sont aussi les plus dignes de la dire, s'écria Mathilde en la serrant tendrement dans ses bras. Dites-moi, ma chère Émilie, pensez-vous que Summers m'estime?

La porte s'ouvrit comme elles parlaient encore, et Summers parut. En les voyant sérieusement causer ensemble, il voulut se retirer.

— Entrez, entrez, lui dit Mathilde avec une innocente familiarité, nous parlions de vous.

— Et que disiez-vous de moi?

— Que je ne puis approuver votre manière de me traiter. Mathilde avait essayé de sourire en disant ces mots; mais sa physionomie, pleine de franchise, annonçait qu'elle était fortement affectée.

— Vous n'approuvez point ma manière de vous traiter? répéta-t-il.

Aurais-je donc été assez indiscret, ou assez ingrat, pour donner une juste cause de désapprobation à la fille de mon ami?

— Eh bien, le voilà encore! Cette réflexion me déplaît mortellement. Ne puis-je donc avoir qu'un droit héréditaire à votre estime et à votre amitié? Bientôt Émilie aussi me tourmentera avec les bontés de mon père pour elle.

— Jamais je n'ai douté que Mathilde ne possédât des qualités capables de la faire aimer pour elle-même.

— C'est par générosité que vous me croyez des vertus; mais jusqu'à présent, elles paraissent avoir échappé à votre pénétration.

— Elles n'y ont point échappé; je vous assure, j'en ai découvert plusieurs.

— Mais avouez que vous les trouvez plus que balancées par les défauts.

— J'espère, je crois qu'elles ne le sont pas.

— Vous espérez, vous croyez, répéta Mathilde avec le ton le plus chagrin.

— Écoutez, ma chère Mathilde, dit Summers en s'approchant d'elle, et prenant ses mains dans les siennes, j'espère que le moment approche où la connaissance du monde et votre raison vous apprendront à préférer le langage d'un cœur honnête et sincère, à ces coupables effusions avec lesquelles trop d'hommes se croient autorisés à tromper votre sexe en se déshonorant eux-mêmes. Je suis loin de prétendre vous faire croire que la beauté ne m'inspira jamais qu'une froide indifférence : lorsque son charme vient s'allier avec des sentimens honnêtes, son pouvoir, et je dirai presque sa magie, me paraissent irrésistibles. Personne ne peut admirer plus que moi tous les traits qui

vous embellissent; et si la beauté suffisait pour captiver le cœur, le triomphe de Mathilde serait assuré; mais, pour obtenir les sentimens d'un cœur vraiment sensible et digne d'être aimé, les attraits ne sont que des fleurs passagères qui se flétrissent promptement, et qui ne servent qu'à faire mieux sentir combien elles ont besoin d'être accompagnées et soutenues par des vertus aimables et douces qui puissent inspirer l'estime et gagner l'amitié.

— Ah! Summers, (s'écria Mathilde en fondant en larmes et se tournant vers lui) combien vous savez me persuader! J'attache plus de prix aux reproches que vous croyez devoir me faire, qu'aux éloges de tous les autres hommes. Émilie et vous, je vous en conjure, soyez mes guides. Quels que puissent être mes défauts, mon cœur n'est point dépravé, et je sens dans ce moment

qu'il n'est ni insensible ni ingrat.

Tel était le commencement d'une passion que chaque instant accroissait dans l'ame innocente de Mathilde. C'était à la raison, à la générosité, aux motifs nobles de Summers, qu'elle cédait sans résistance. Un mot de lui, un sourire, un regard d'approbation portaient plus de satisfaction dans son ame que l'admiration universelle : elle oubliait son ancienne vanité, pour ne plus éprouver que le besoin d'obtenir l'estime de Summers. Son esprit éclairé par de nouveaux rayons, et son ame embrasée par le desir d'acquérir de nouvelles vertus, lui firent sentir la nécessité d'adoucir son caractère : elle étudia soigneusement ses défauts, et bientôt l'exemple, les sentimens et les conseils de ses deux sincères amis, rendirent Mathilde aussi parfaite qu'elle était belle.

La modestie de Summers l'empê-

cha, plus long-temps que tout autre, d'appercevoir l'impression profonde qu'il faisait sur le cœur de Mathilde; mais elle avait une ame si franche et si vive, qu'elle le contraignit à s'avouer la préférence qu'elle lui accordait sur le reste des hommes. Summers, pénétré de reconnaissance et palpitant de sensibilité, connut trop bien l'étendue de son bonheur, pour conserver la force d'éteindre les sentimens qui se développaient en lui; mais Summers, vraiment vertueux, eut assez de courage pour les réprimer : d'un coup-d'œil il apperçut les obstacles qui s'opposaient à son union avec Mathilde, son rang inférieur, l'ambition du général Shelvin, les obligations qu'il lui avait; et, plein de cet héroïsme que sait inspirer le véritable honneur, il jura que le secret de sa passion ne sortirait jamais de son cœur. Hélas ! forcé pour la première fois de sa vie de dissimuler, ses

efforts ne suffirent point pour déguiser ses sentimens ; sa voix, ses regards, son embarras, sa mélancolie le trahissaient, et, sans jamais avoir avoué une seule de ses pensées, un millier de protestations passionnées n'auraient pas mieux assuré Mathilde qu'elle était tendrement aimée.

CHAPITRE XIV.

Continuation du récit. Projet de séparation.

Cette passion mutuelle ne put échapper à la pénétration d'Émilie ; mais elle ne vit qu'avec la plus grande satisfaction les changemens heureux qu'elle produisait sur le caractère de Mathilde. Elle se persuada facilement que le général, ayant une tendresse extrême pour sa fille, il consentirait sans peine à sacrifier les

vues de son ambition pour ne songer qu'à la rendre heureuse.

Le général Shelvin prit la résolution de passer une partie de l'automne à la campagne. Il s'apperçut que son projet d'unir Émilie et Summers ne se réaliserait jamais; mais sa pénétration n'alla pas plus loin: il ne pouvait entrer dans son imagination que Mathilde, après avoir rejeté plusieurs jeunes amans nobles et riches, pût avoir de l'attachement pour un homme sans fortune et sans un rang capable de lui donner de l'éclat. Nous sommes disposés à juger le caractère des autres d'après le nôtre, et l'ambitieux général était persuadé que sa fille ne pouvait avoir sur ce point d'autres opinions que les siennes.

Une affaire qui lui survint le força de s'absenter pour quelque temps, et il confia Mathilde et Émilie aux soins de Summers. La saison com-

mençant à devenir mauvaise, ils restèrent presque seuls dans leur campagne. Cette épreuve était trop forte pour l'honnête mais sensible Summers; il en sentit si vivement le danger que, pour ne point y succomber, il prit la résolution de s'éloigner. Un soir, après le souper, il dit aux deux dames, avec beaucoup d'émotion, que le lendemain matin il s'éloignerait d'elles.

— Demain matin! s'écria Mathilde avec l'accent de la plus douloureuse surprise.

Émilie, qui commençait à lire dans son cœur, lui dit avec une sorte de dignité : Summers, le général nous a laissées sous votre garde : un soldat doit-il abandonner son poste?

— Oui, Émilie, lorsqu'il est appelé par des devoirs d'une nature plus importante.

— Summers, vous savez que le

devoir a ses bornes; et, lorsqu'on se laisse entraîner par un zèle aveugle, c'est obéir à l'enthousiasme beaucoup plus qu'à la raison.

— J'avoue comme vous, Émilie, que le devoir a ses bornes; mais jamais il n'est permis d'oublier les lois de la reconnaissance et de l'honneur.

— Summers, (s'écria Mathilde en lui tendant des bras supplians) ne nous abandonnez pas. Mon ami et mon guide, (continua-t-elle avec un sourire enchanteur) ne laissez point votre ouvrage imparfait; Mathilde a besoin encore de vos leçons et de votre exemple. Chacune des vertus que vous vous êtes efforcé de cultiver en elle se flétrira dès que vous serez parti; sa faiblesse ne peut se passer du secours de votre approbation. Toutes ces vertus nouvelles, je ne les dois qu'à votre présence; et je sens que je ne puis vi-

vre sans vous. En achevant ces mots, elle fondit en larmes, et laissa tomber sa tête sur le sein d'Émilie.

Summers, affecté d'une manière inexprimable, pressait sa main contre ses lèvres; mais, inflexible pour sa tendresse, et fidèle à son devoir, il se leva brusquement et se retira. Le lendemain, à leur réveil, elles apprirent qu'il était parti pour Londres, long-temps avant le jour. Mathilde en fut accablée; mais Émilie, qui n'apperçut dans ce départ si prompt et si peu prévu que les efforts de Summers pour vaincre sa passion, s'efforça de consoler Mathilde, en l'assurant qu'elle était aimée, et qu'il ne faudrait que du temps pour laisser à Summers la possibilité de concilier les principes rigides de l'honneur avec les sentimens de son cœur. Peu de jours après ce départ, Mathilde reçut la lettre suivante de son père:

« Je vous prie, ma chère Mathil-
« de, de revenir avec Émilie me re-
« joindre à Londres le plus tôt possi-
« ble. J'y suis depuis trois jours, et
« mes affaires ne me permettront pas
« de vous aller chercher.

« Lord Seward est de retour de
« Florence; hier au soir j'ai causé
« pendant long-temps avec lui. Son
« amour pour vous est plus vif que
« jamais. Toutes les belles de l'Italie,
« m'a-t-il dit, n'ont pu bannir un
« instant de son cœur le souvenir
« aimé de Mathilde. Une tendresse
« si constante mérite du retour; en
« vérité, ma chère fille, vos délais
« ont été trop longs, et j'ai eu trop
« d'indulgence pour vos caprices. Un
« père ne doit pas forcer, en tyran,
« les inclinations de ses enfans; mais
« il a le droit de les guider, et vous
« ne pouvez faire un meilleur choix
« que celui de lord Seward; sa for-
« tune, déjà si considérable, a été

« doublée par la mort de son oncle.
« Considérez le rang où vous serez
« élevée par cette alliance : l'honneur
« en rejaillira sur votre famille. Je
« ne crois pas avoir besoin d'insis-
« ter ; mon enfant bien-aimé ne
« voudra pas capricieusement reje-
« ter une union qui est le plus cher
« objet des vœux de son père.

« L'arrivée très-imprévue de Sum-
« mers m'a fort étonné ; sans me
« consulter, et sans que je puisse
« deviner son motif, il a changé sa
« commission contre celle d'un of-
« ficier dont le régiment part pour
« le Bengale. Cette démarche con-
« trarie les projets que j'avais for-
« més pour son établissement futur,
« et lui fait renoncer aux moyens
« de travailler à recouvrer sa for-
« tune paternelle. Je ne puis vous
« exprimer combien cette conduite
« de sa part me cause de peine et
« de regrets. Je suis persuadé que,

« si je voulais exercer tout mon pou-
« voir sur lui, il me sacrifierait ses
« projets chimériques ; mais je suis
« loin de croire que les services que
« j'ai pu lui rendre me donnent le
« droit de le tyranniser. J'avais le
« doux espoir que notre Émilie sau-
« rait enchaîner ce vagabond par
« des chaînes qui lui plairaient; mais
« je me suis trompé. Consolez-moi,
« mon aimable Mathilde, en arri-
« vant sur-le-champ pour remplir
« le plus ardent de mes souhaits. »

Mathilde fut attérée par le contenu de cette lettre, et, dès que ses larmes le lui permirent, elle répondit la lettre suivante :

CHAPITRE XV.

Mathilde à son Père.

« Vous l'ordonnez, mon père, nous
« partirons demain matin, Émilie et
« moi. Mais pourquoi nous rappeler

« si promptement? Votre lettre, en « m'apprenant vos intentions sur « lord Seward, me force de vous « répondre avec franchise, que ja- « mais je ne favoriserai sa poursuite. « Quels que puissent avoir été mes « défauts, (que je connais et que je « regrette aujourd'hui) jamais, du « moins, je ne fus coupable de faus- « seté. Si ma vanité m'a souvent ins- « piré le desir d'être admirée, je n'ai « point payé ce plaisir aux dépens « de l'honneur et de l'ingénuité ; « vous m'avez toujours vue repous- « ser franchement les sentimens que « je ne voulais point partager. Vous « savez, mon père, que je n'aime « point lord Seward, et lui-même « ne peut l'ignorer; ma bouche le « lui a répété mille fois. S'il est blessé « par la constance de mes refus, il « n'aura pas le droit de m'en faire « un reproche.

« Par respect et par tendresse pour

« vous, mon père, je l'ai reçu jus-
« qu'à ce moment avec décence et
« politesse ; mais, à l'avenir, je ne
« croirai plus devoir aucun ména-
« gement à l'homme peu délicat que
« l'aveu de mon indifférence, je di-
« rai même de mon dégoût, n'em-
« pêcherait point de me persécuter
« insolemment par une passion que
« j'abhorre. Vous m'assurez que Ma-
« thilde ne peut mieux placer ses
« inclinations et former un meilleur
« choix ! L'ambition peut-elle vous
« aveugler à ce point ? Oh ! mon
« père, laissez parler votre raison ;
« elle appercevra bientôt quelque
« autre objet plus digne de me plaire.
« Dans cet instant, où j'ose vous re-
« fuser, je sens palpiter mon cœur
« d'une reconnaissance filiale, en
« songeant à votre amour paternel,
« en me rappelant vos bontés ; je sais
« que rien au monde ne vous est
« plus cher que le bonheur de votre

« enfant; mais les vœux de l'ambi-
« tion sont-ils donc les seuls que
« vous permettiez à son cœur de for-
« mer? Et ne voulez-vous donc d'au-
« tre félicité pour elle que celle de la
« grandeur et de la fortune? Ces ri-
« chesses et ce rang qui vous sédui-
« sent, craignez de me les faire ache-
« ter trop chèrement, et songez
« que les efforts de ma tendresse ne
« suffiraient point pour essuyer les
« larmes que vous auriez à donner
« à mon malheur.

« Vous blâmez, dites-vous, les
« pères qui se servent de leur pou-
« voir pour forcer les inclinations
« de leurs enfans! Mais la fille res-
« pectueuse, reconnaissante et sen-
« sible, qui ne peut résister aux ten-
« dres supplications de son père, et
« se laisse enchaîner par des nœuds
« qu'elle déteste, n'est-elle pas autant
« la victime du malheur que celle qui
« s'y voit contrainte par la force?.....

« Mais je remercie la main divine « qui a placé Mathilde sous la pro- « tection d'un père qui ne sera ja- « mais injuste envers elle, d'un père « qui joint à sa tendresse l'indul- « gence d'un ami, et qui, voulant « conserver ses droits à sa recon- « naissante affection, n'exigera ja- « mais d'elle qu'une obéissance tou- « jours d'accord avec son cœur et « sa raison. »

CHAPITRE XVI.

Réflexions du père sur la lettre précédente.

Le général était avec Summers dans l'instant où il reçut cette lettre. Elle était écrite d'un style si nouveau pour Mathilde, qu'il en fut extrêmement étonné; il ne concevait pas comment quelques mois avaient suffi pour produire d'aussi grands chan-

gemens dans ses sentimens et dans sa manière de les exprimer.

—Etonnante et provoquante fille! (s'écria-t-il en fronçant les sourcils avec humeur) je ne sais plus, en vérité, quelle conduite je dois tenir avec elle. Jusqu'à ce moment elle ne cherchait à me combattre que par des railleries pleines de gaieté; mais, dans cette extraordinaire lettre, elle a recours à des armes plus sérieuses. Je crains bien, Summers, que vous n'ayez contribué à mettre toute cette déraison dans sa tête.

Summers rougit à cette accusation ; mais le général n'apperçut point son émotion.

— Sans mon imprudente confiance, poursuivit-il, j'aurais dû prévoir que ces longs cours de morale que vous aimiez à lire ensemble, ne lui donneraient que des idées romanesques. Oui, c'est là qu'elle a puisé ces raisonnemens dont elle emploie

la formidable troupe pour l'opposer à mes desseins. Je voudrais, de tout mon cœur, que la mode fût passée de faire apprendre à lire aux femmes. C'est dans les ouvrages de leurs auteurs favoris qu'elles prennent leurs maximes et des règles de conduite, et c'est en abandonnant leur confiance à ces infaillibles oracles, qu'elles se croient le droit de ne plus écouter qu'avec impatience ou mépris les conseils de leurs pères ou de leurs tuteurs. Le monde en irait beaucoup mieux, si nous pouvions persuader aux femmes qu'elles sont hors d'état de penser par elles-mêmes.

— Voilà ce que vous n'obtiendrez jamais, répondit Summers. Les femmes peuvent nous égaler en raison; le droit de s'éclairer leur appartient autant qu'à nous, et certes elles feront bien de ne jamais l'oublier.

— Mais lisez cette inconcevable lettre. Quel style! quelle fierté! Elle

sort à peine de l'enfance, et déjà elle prend le ton et la gravité d'un moraliste. Voyez-la tracer les limites des devoirs, et s'appuyer sur la religion et la raison, pour défendre son opiniâtreté.

Summers lut la lettre; mais quelle vive émotion cette lecture ne lui fit-elle pas éprouver? Son cœur lui fit comprendre facilement les détails à demi-voilés qui avaient échappé à la sagacité du général. Il s'était tourné du côté de la fenêtre pour lire la lettre. Ses yeux restèrent long-temps fixés sur elle.

— Qu'elle ne croie pas me faire abandonner si facilement mes projets, poursuivit le général. Si je puis parvenir à la marier avec le lord Seward, elle sera bientôt réconciliée avec son sort; mais cette affaire me paraît en plus mauvais train que jamais. Elle ne le voyait d'abord qu'avec indifférence, et c'est de la haine

et du mépris qu'elle éprouve aujourd'hui pour lui. Me voilà cruellement embarrassé ! Maudits auteurs ! pourquoi sait-elle lire ?

Summers, en arrivant à Londres, avait pris un logement éloigné de la maison du général ; il y retourna dès qu'il put se retirer poliment. Il savait que Mathilde devait arriver dans deux jours, et plus il se trouvait dans une situation désespérée, plus sa tendresse pour elle et son ménagement pour lui-même lui prescrivaient de ne plus la voir. Il pressa les préparatifs de son voyage assez vivement pour être en état de quitter Londres avant son arrivée, et il prit la ferme résolution de ne point lui écrire. Il jugea bien que la profonde sensibilité de Mathilde, et sa délicatesse naturelle, lui feraient deviner les motifs de son départ. Il ne craignait point qu'elle le crût insensible ou ingrat, et il ne voulait point

déchirer son cœur par de nouvelles douleurs.

La diligence de Mathilde et d'Émilie fut si grande, qu'elles arrivèrent à Londres la veille du jour marqué pour le départ de Summers. Le général alla le voir pour lui apprendre leur arrivée. Summers supplia son ami de l'excuser auprès des dames, s'il n'allait pas les voir : il assura qu'il était malade, et ses regards souffrans persuadèrent le général, qui s'alarma vivement, et voulut envoyer sur-le-champ son médecin ; mais Summers le refusa positivement.

Le général revint à sa maison, où Mathilde et Émilie l'attendaient avec impatience, et dans l'espoir qu'il serait accompagné par Summers. En arrivant, il se jeta sur une chaise avec un air chagrin et troublé.

— Il veut partir demain, (dit-il aux deux dames) et son départ ne

peut me paraître nécessaire; je suis même persuadé que son vaisseau ne mettra point à la voile avant la fin du mois. Jamais je ne l'ai vu si méchant, si obstiné; et, ce qui me fâche le plus, il est malade, très-malade.

— Nous ne le verrons donc plus? dit Mathilde d'une voix tremblante.

— Non, à moins que vous n'alliez le voir, car il a porté son caprice jusqu'à prendre un logement hors de chez moi. Allez le voir, je le desire; peut-être lui persuaderez-vous de différer son départ jusqu'au rétablissement de sa santé.

— Mais cette visite vous paraît-elle convenable? dit Mathilde, en flottant entre la joie et la crainte.

— Voilà bien votre sexe! s'écria le général; un point vous arrête, et vous franchissez des montagnes. Allez avec Émilie; la voiture est à la porte. Il souffre; ne le laissez point partir.

Émilie sortit; Mathilde la suivit. — Oh! mon amie, dit Mathilde en pressant Émilie dans ses bras, dois-je y aller? faut-il me présenter à l'homme qui me fuit?

— Ses motifs vous sont trop connus, pour que votre amour-propre puisse souffrir : vous savez combien il est galant homme; ne lui laissez pas le temps de partir; venez, venez.

— Je crains que cette démarche ne soit inutile; mais peut-être aussi va-t-elle décider de mon sort.

— Ne perdons pas un moment : venez; peut-être pouvons-nous ouvrir les yeux de votre père. Dans son aveuglement sur votre bonheur, il ne pense qu'à lord Seward....

— Partons, ma chère Émilie.... Ah! Summers!....

CHAPITRE XVII.

Entrevue dangereuse.

Mathilde sentit ses agitations redoubler, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de Summers. Émilie fut obligée de la soutenir quand elles entrèrent dans le salon. Cette visite inespérée le jeta dans un trouble aussi grand que celui de Mathilde. Ce même homme, que la présence de la mort n'avait point été capable d'effrayer, devint immobile et tremblant à la vue d'une jeune fille.

— Vous méritez peu notre visite, dit Émilie ; vous vouliez partir sans nous voir. Moins vous vous êtes montré digne de notre condescendance, plus vous devez en sentir le prix.

— Ah ! je le sens, dit Summers du ton le plus ému. Ils prirent des

siéges ; un long silence suivit. Mathilde leva ses yeux sur Summers, dont les regards étaient baissés vers la terre. Son visage était pâle et abattu : elle ne put retenir ses larmes ; et Summers, la regardant en ce moment, se leva brusquement de son siége sans dire un mot, et le reprit ensuite avec la même promptitude.

— Sortons, Émilie, sortons, dit Mathilde avec un ton qui peignait le déchirement de son ame, je ne puis rester plus long-temps.

— Quoi ! déjà vous éloigner, miss Selvyn !

— Je suis restée assez long-temps, Summers, pour être un objet méprisable à vos yeux et haïssable aux miens.

— Vous, méprisable ! Mathilde Selvyn méprisable à mes yeux !.... Et je n'ose parler....

— Si vous persistez à garder le silence, lui dit Émilie, nous avons eu

tort de vous revoir. Parlez, ou nous ne devons plus que vous fuir.

— Affreuse alternative! il faut offenser Mathilde ou manquer à l'honneur. Laissez-moi déchirer mon cœur et me taire....

— Détrompez-vous, Summers; l'honneur ne défend point un sentiment innocent et pur, et vous ne seriez qu'un ingrat, si votre tendresse ne payait pas de retour la tendresse que Mathilde a pour vous.

— Arrêtez, Émilie, s'écria Mathilde, vous allez trop loin.

— Mathilde, il n'est plus temps de rien dissimuler; Summers a lu dans votre cœur, et vous devez lire dans le sien. C'est à lui présentement à vous rendre compte de ses projets.

— Des projets! Le lieutenant Summers, sans rang et sans fortune, ne voit-il pas l'intervalle immense qui le sépare de la fille du général Selvyn? Pourrait-il oublier que Ma-

thilde unit à l'éclat de la naissance et des richesses, des charmes et des qualités qui ne lui laissent point d'égales ?

— Oh ! mon ami, s'écria Mathilde, oubliez-vous donc ce que vous valez vous-même ? Je vois le méprisable point où j'ai quelque avantage sur vous; mais j'apperçois aussi celui qui vous rend supérieur à moi. Sachez enfin que ce n'est qu'à vos vertus et à l'élévation de votre ame, que vous devez la tendresse de Mathilde ; et, loin de partager votre humilité qu'elle condamne, elle ose être fière de ses sentimens pour vous.

— Trop généreuse Mathilde! n'ajoutez point à la violence de mes combats.

— Répondez-moi, Summers : si nos rangs et nos fortunes étaient égales, Mathilde serait-elle l'objet de votre choix ?

A cette question, Summers, éper-

du de tendresse, ne put s'empêcher de fléchir un genou et de lever sur Mathilde un regard où se peignait tout le désordre et tout le feu de son cœur.

— Eh bien! s'écria-t-elle, puisque vous m'aimez, pourquoi me traitez-vous avec cette réserve glaciale? Je sais que notre union sera désapprouvée par mon père; mais vous, mon guide et mon ami, vous qui m'avez appris à me servir de ma raison et à rougir de mes torts, répondez-moi: Le devoir filial change-t-il ses adorateurs en esclaves? Le malheureux que la force accable et qui gémit dans les fers, n'a-t-il pas le droit d'essayer s'il pourra les briser? Répondez-moi enfin: Sommes-nous coupables lorsque nous faisons un effort pour détourner le fer qui vient nous percer le cœur?

— Mathilde, il ne m'appartient point de décider d'aussi grandes

questions ; ce n'est point à moi de marquer où doit s'arrêter le respect filial ; mais souvenez-vous aussi qu'en nous révoltant contre une autorité sacrée, que notre raison prétend vainement avoir le droit de juger, nous ne faisons souvent que plier sous une tyrannie mille fois plus déplorable, celle de nos passions. C'est la violence et les faux raisonnemens de ces passions, qui nous font appeler du nom de despote les parens dont la sagesse saurait les contenir. Vous ne m'aimez, Mathilde, que parce que vous m'en croyez digne; car la vertu ne voudrait jamais s'allier avec le vice : mais toute femme honnête juge avec la même prévention l'homme qu'elle aime.

— Eh quoi, vous essayez de me faire naître des doutes sur vos vertus ?

— Non, Mathilde, je ne veux point que vous soupçonniez injus-

tement la pureté de mon cœur; mais je serais le plus bas et le plus intéressé des hommes, je n'aurais plus aucun droit à votre estime, à votre tendresse, si j'osais vous épouser contre les vœux de votre père.

— Expliquez-vous davantage; je ne puis vous exprimer ma surprise.

— Écoutez-moi, Mathilde, et soyez mon juge. Je fus laissé orphelin sous les soins de votre père. Il eut la générosité d'épouser mes intérêts et de protéger mon enfance; il a consacré son temps et son argent pour s'efforcer de me rétablir dans les droits de ma famille; et parce que d'adroits subterfuges ont trompé les efforts de sa bienfaisance, a-t-il perdu ses droits à ma reconnaissance? Pendant de longues années, sa délicate prévoyance m'a empêché de m'appercevoir de mon indigence, et ses soins ont été jusqu'à me cacher ma dépendance. Si mon esprit est

éclairé par quelque lumière, c'est encore un de ses bienfaits; si je chéris la probité, si je respecte mes devoirs, je le dois à son exemple: enfin tout ce que je suis, c'est à lui seul que je le dois.

Vous touchiez encore à l'enfance lorsque je m'éloignai de l'Angleterre. A mon retour, je vous ai retrouvée comblée des biens de la fortune, mais entourée d'admirateurs et de flatteurs. Je m'apperçus bientôt que l'ami dont le jugement avait si sagement dirigé mon éducation, s'était laissé aveugler par la tendresse paternelle; je vous plaignis d'être exposée aux suites funestes d'une erreur dont vous n'étiez pas coupable; vos torts me parurent nombreux, mais l'excellence de vos vertus se fit encore plus remarquer, et je sentis que, pour les faire briller de tout leur éclat, il suffisait de vous faire appercevoir combien elles

étaient préférables à vos défauts. Ma reconnaissance pour votre père me fit tenter mes premiers efforts, et mon attachement pour vous me les fit continuer. Imprudent que j'étais! je n'ai point su prévoir assez les suites dangereuses que pouvait avoir un intérêt si grand. Ce n'est qu'après avoir entrevu le précipice où nous allions tomber l'un et l'autre, que mes yeux se sont ouverts. La violence de mes sentimens, violence que je vous ai vu partager, m'a fait reculer et frissonner d'horreur. Effrayé de mon état, je pris l'inébranlable résolution de vous fuir pour jamais. Je feignis que j'étais malade. Hélas! mon ame ne l'était que trop; j'eus cependant la force de vous quitter. Eh bien, Mathilde, me croyez-vous encore le droit de profiter de votre généreuse tendresse? Me persuaderais-je à moi-même que je dois être le destructeur de la paix

de mon bienfaiteur, et le séducteur de son enfant?

Les lois humaines condamnent à l'emprisonnement, à l'infamie, à la mort, le coupable, lors même qu'il ne vole que pour satisfaire aux besoins les plus impérieux de la nature, et ces lois sévères souvent ne peuvent atteindre le séducteur adroit qui vient d'assassiner l'honneur et le repos de ses amis; mais l'honnête homme qui chérit ses devoirs; n'a pas besoin de la surveillance des lois; il trouve leurs décrets écrits dans son cœur : c'est de là qu'il tire son éloquence pour les défendre, et la force pour les remplir. Si j'avais volé l'argent de votre père; de quel mépris ne croiriez-vous pas devoir m'accabler? Eh bien! je serais mille fois plus coupable encore, si je le privais de son trésor le plus cher, de l'enfant de son amour, de la consolation de sa vieillesse.

La voix de Summers, en parlant de la sorte, s'élevait fortement; entraîné par sa véhémence, il se leva de son siége, et se promena quelque temps dans la chambre.

Mathilde, consternée, n'osait plus lui répondre, et, après un moment de silence, elle dit d'une voix plaintive et suppliante : Mon père peut donc être insensible au bonheur de sa fille?

— Nous n'avons pas le droit de le juger, Mathilde; et son aveuglement ne pourrait justifier ni votre rebellion, ni mon ingratitude. Oh! mon bienfaiteur et mon ami! c'est vous seul qui m'avez donné la force de supporter la vie; si mon cœur est pur, si j'eus des sentimens généreux, c'est à vous que je les dois; et j'oserais vous trahir! Non, je ne serai point coupable! et vous-même, Mathilde, vous sentiriez combien je serais indigne du trésor qui

m'est offert, si j'étais assez lâche pour l'accepter.

— Vous me refusez donc ! (dit Mathilde en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains) Émilie, pourquoi m'avez-vous conduite ici ? Retournons auprès de mon père.

Oh ! Mathilde, s'écria Summers en se rapprochant d'elle et lui prenant la main, lisez dans mon cœur mon estime, ma tendresse et mon admiration pour vous. Si votre fortune avait été humble comme la mienne, nous aurions pu connaître le bonheur. Obéissons à l'honneur qui nous sépare. Vous êtes un ange; et, pour que vous puissiez être heureuse, celui qui vous possédera doit avoir un cœur aussi pur que le vôtre, et non pas une ame déshonorée par la plus noire ingratitude. A présent, mon aimable amie, soumettons-nous avec dignité à notre

inévitable sort, recevez mon dernier adieu; retournez à votre père, à vos devoirs, et tâchez de m'oublier.

— Vous oublier! ah! jamais, jamais. Ami trop noble et trop généreux! vous venez de m'apprendre à rougir de mes torts, si c'en est un d'aimer l'homme qui en est le plus digne. Je retourne à mes devoirs; et, puisque vous ne voulez plus me voir,..... Summers, recevez les vœux de mon éternelle amitié. Puisse une tendresse égale à la mienne assurer votre bonheur!

Elle se leva, gagna la porte d'un pas chancelant. Émilie la suivit, Summers mit ses mains sur son visage, et les laissa partir sans proférer une parole. Elles revinrent à la maison, et le lendemain elles apprirent que Summers était parti de grand matin.

CHAPITRE XVIII.

Regrets tardifs. Nouveaux délais.

Un esprit instruit par l'expérience sait quelquefois plier doucement sous les coups qu'il ne peut éviter, et boire avec résignation la liqueur amère qu'il plaît au ciel de verser dans la coupe de la vie. Un caractère de cette trempe voit le monde tel qu'il est, c'est-à-dire un mélange de biens et de maux ; il sait combien sont sujettes à varier les couleurs de l'espérance, et presque toujours il parvient à se défendre du découragement ; mais Mathilde n'avait point encore appris à combattre contre le malheur. Accoutumée depuis son enfance à voir tout céder à ses desirs, et n'ayant jamais eu besoin d'exprimer deux fois les mêmes souhaits, elle n'eut point la force de supporter

un événement qui lui paraissait détruire, au même instant, son bonheur présent et son bonheur futur; son cœur, agité par le désespoir, et son esprit, plongé dans le plus profond abattement, ne faisaient aucun effort pour rappeler à son secours la réflexion et la raison. Son ame exaltée lui laissait croire que sa passion ne s'éteindrait jamais; et le seul usage qu'elle faisait de ses forces était pour vouer une constance éternelle au souvenir de celui qu'elle aimait. L'enthousiasme de sa passion la portait même souvent jusqu'à regretter que sa religion ne lui laissât pas le pouvoir de s'ensevelir dans un cloître; elle imaginait que sa profonde solitude flatterait la mélancolie à laquelle elle voulait abandonner son ame. Émilie l'écoutait en silence, sachant que le langage de la raison ne serait point écouté au milieu de cette horrible tempête.

Bientôt cette maladie de l'ame étendit ses effets sur le corps ; Mathilde tomba malade, et le mal prit une apparence tellement alarmante, que son père en fut effrayé. Le médecin fut appelé, mais ses réponses obscures ne purent qu'ajouter aux terreurs du général.

— Je suis hors de moi, dit-il à Émilie, dès que le médecin fut éloigné ; ses réponses ambiguës ne font que redoubler mes craintes ; croyez-vous, Émilie, qu'elle soit très-malade?

— Hélas ! je ne le crois que trop ; répondit-elle en fondant en larmes.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il en se tordant les mains, que vais-je devenir ? Fut-il jamais un père plus malheureux ? Ma fille unique ! et quelle fille ! Je veux sur-le-champ que l'on fasse une consultation. Pour toute réponse Émilie secoua tristement la tête.

— Eh, quoi! penseriez-vous qu'il est trop tard? Croyez-vous que la maladie dépasse déjà le pouvoir de la médecine?

— Je ne le crains que trop.

— Fille barbare! fille inhumaine! vous m'annoncez donc sa mort!

— Peut-être y a-t-il encore quelque moyen.

— Un moyen! parlez, parlez, dites-le moi; je vous bénirai comme un ange. Ma fortune, ma réputation, ma vie, tout, tout, je sacrifierai tout pour la sauver.

Émilie, jugeant que le moment était favorable, le saisit pour faire connaître au général tous les sentimens de Mathilde; sa tendresse pour Summers, et les conséquences funestes qui résultaient de cette passion désespérée. Douée de l'éloquence de son sexe, elle n'oublia pas un seul des détails qui pouvaient montrer, dans son plus beau jour, l'élévation

du caractère de Summers. Le général l'écoutait avec un mélange de tendresse, d'étonnement et d'admiration.

— Généreux Summers ! noble jeune homme ! combien ta victoire a dû te coûter !

— Vous bornerez-vous, Monsieur, à lui payer le tribut d'admiration que vous devez à sa vertu ? Balanceriez-vous encore dans votre décision ?

— Non, non, Émilie, je veux rappeler Summers ; sa généreuse action la mérite : il n'est encore qu'à Plimouth. J'avais des soupçons sur la précipitation de son départ. Courez auprès de Mathilde.... Mais non, ne lui dites rien de ce qui vient de se passer entre nous ; je veux avoir le plaisir de le lui apprendre moi-même. Envoyez-moi plume, encre et papier ; je vais écrire dans l'instant à Summers. Bon jeune homme ! com-

bien ta surprise et ta joie seront grandes à la réception de ma lettre!

Émilie lui obéit avec un cœur palpitant de bonheur. Il écrivit à Summers une invitation pressante de revenir; il lui prodiguait des éloges sur la générosité de sa conduite; il reconnaissait qu'un aussi grand mérite que le sien valait mieux que tous les avantages du rang et de la fortune. Ses yeux, disait-il, s'ouvraient enfin sur la folie de son ambition; il sentait qu'il ne pouvait mieux assurer le bonheur de sa fille, qu'en l'unissant à un homme d'honneur d'une intégrité si distinguée.

La lettre étant achevée, il sonna un domestique pour l'envoyer à la poste; mais, en tirant sa montre pour la cacheter, il s'apperçut qu'il restait encore une demi-heure jusqu'au départ du courrier. Il jeta la lettre sur la table, et, se promenant à grands pas, il repassa dans son

esprit les circonstances qu'il venait d'apprendre, ainsi que les suites que pourrait avoir sa dernière détermination.

Les secondes pensées sont les meilleures, dit-on; ce fut la prudence mondaine qui inventa cette maxime. En dépit d'une foule d'expériences et de tout ce que l'on a pu dire sur les avantages de la délibération, nos actions porteraient plus fortement l'empreinte de la générosité, si nous suivions toujours les premières impressions de notre cœur; car, presque toujours, il nous entraîne vers la bienfaisance. Lorsque nous entendons peindre avec chaleur les malheurs et les besoins de l'indigence, notre bourse s'ouvre rapidement; nous ne demandons qu'à la répandre; mais lorsqu'il faut remettre au lendemain le soulagement de la souffrance, combien de calculs intéressés viennent s'unir à nos sentimens,

et les refroidir ! trop souvent alors nous ne donnons plus que d'une main avare.

A mesure que le général s'abandonnait à ses réflexions, il admirait moins la générosité de Summers et le désintéressement de sa conduite.

— Il est vrai (se disait-il à lui-même en se promenant dans sa chambre) que Summers s'est conduit avec beaucoup de délicatesse et d'intégrité ; mais il devait tout à mes bontés. Son père a été mon bienfaiteur, je l'avoue ; mais combien il est rare, dans ce monde, de voir les enfans reconnaître les services rendus à leur père ; et moi j'ai payé ceux du sien avec usure. Après les soins que j'ai pris de son enfance, ma continuelle attention à veiller sur son éducation, et la générosité avec laquelle je l'ai établi dans le monde, il eût été un monstre d'in-

gratitude s'il eût payé les obligations qu'il m'avait, en abusant de la faiblesse d'une fille simple, pour me dérober mon seul enfant. Son mérite consiste donc à n'avoir pas été un malhonnête homme.

Le retour d'Emilie l'interrompit dans ses réflexions. En voyant la lettre sur la table, elle demanda s'il voulait qu'elle l'envoyât à la poste.

— Nous avons encore du temps, dit-il, en regardant à sa montre; comment est Mathilde en ce moment?

— Je la crois moins mal.

— Vous ne lui avez rien dit de notre conversation?

— Vous m'avez recommandé le contraire.

— Vous avez bien fait. Il fit une pause, et reprit: Je crois, Émilie, qu'en nous livrant trop à nos craintes, nous avons cru le danger de votre cousine plus grand qu'il n'é-

tait; j'avoue que je suis moins alarmé de sa maladie, depuis que j'en connais la cause. Je sais que les maladies de l'esprit peuvent affecter la meilleure constitution, mais elles n'agissent ordinairement que lentement. Dans le cas où nous sommes il ne faut point de précipitation. Je suis très-sensible au mérite de Summers; mais, à moins d'une nécessité absolue, vous ne devez pas être surprise si j'ai de l'éloignement à le choisir pour mon gendre.

— Quelle est donc votre détermination?

— Elle n'est point encore prise. Il faudra se conduire d'après les événemens. Un homme sage, avant de prendre une résolution importante, doit tout examiner sous ses différens jours; et, dans cette occasion, il n'est point extraordinaire que je veuille beaucoup réfléchir avant de me décider.

— Vous avez bien raison.

— Les écrivains qui s'érigent en philosophes et précepteurs du genre humain, peuvent affecter le mépris des opinions les plus générales. Du haut de leur obscur grenier, ils dédaignent arrogamment les honneurs et les richesses que la fortune leur a refusés; mais l'homme du monde se rit de leurs vaines clameurs. Si je desire placer ma fille dans un rang convenable à sa naissance, à sa fortune, et préférer un homme de qualité riche à un homme dénué de ces mêmes avantages, est-ce une ambition blâmable?

— Les honneurs et les richesses, lui répondit Émilie, ne me paraissent être desirables qu'autant qu'elles peuvent assurer notre bonheur; mais dans le cas contraire....

— J'apperçois votre opposition, Émilie; mais, quoique j'aime votre caractère et que je vous connaisse de

l'intelligence pour conduire vos affaires, vous seriez dans une grande erreur, si vous vous croyiez assez de droits pour me tracer les règles de ma conduite.

—Vous ne rappellerez donc point Summers ? dit Émilie de l'air le plus attristé.

— Je vous prie d'être moins prompte dans vos interprétations ; je vous l'ai déjà dit, je me déterminerai d'après les événemens : je dois du respect à l'opinion générale, et je n'aurai pas le ridicule de me décider légèrement. Ce serait, en vérité, une belle excuse à donner, que de dire : J'ai suivi les conseils d'Émilie. Croyez-moi ; si vous aviez mon âge, vous verriez cette affaire d'une manière très-différente.

—La préférence que vous donnez à lord Seward sur Summers ne peut me paraître extraordinaire. Plusieurs considérations doivent vous faire

pencher en sa faveur ; mais comment ces considérations ont-elles de la puissance sur un père, lorsque la vie de sa fille bien aimée est compromise ?

Si vous vous croyez, Émilie, le droit de décider les lois de la morale, j'imagine que vous n'avez pas la même prétention en médecine ; et qui vous a dit que la vie de ma fille est compromise ? Ce n'est pas le médecin que j'ai consulté devant vous. J'ai donné ma parole à lord Seward ; je ne puis y manquer que dans le cas d'une absolue nécessité.

—Si l'accomplissement de cette parole dépend du consentement de Mathilde, je ne m'avance pas trop, en vous assurant qu'elle ne la remplira jamais.

—Fort bien, Émilie, érigez-vous en prophète. Je n'ai jamais promis à lord Seward de forcer les inclinations de ma fille ; je lui ai seulement pro-

mis de le favoriser auprès d'elle. Croyez, Émilie, que jamais on ne m'accusera d'avoir été un père inexorable.

— Mathilde serait moins à plaindre aujourd'hui, si une sage fermeté de votre part lui avait donné l'habitude de ne pas vous voir céder sans cesse au moindre de ses desirs. Quel horrible contraste pour elle! La première résistance qu'elle éprouvera de vous va la condamner au malheur pour le reste de sa vie. Après cette réponse, Émilie sortit de l'appartement dans une situation d'esprit bien différente de celle dans laquelle elle y était entrée.

CHAPITRE XIX.

Continuation du récit. Changement de situation.

Combien nos destinées sont étranges ! Un délai d'un instant pour envoyer une lettre à la poste, détruisit à jamais le bonheur dont Mathilde et Summers étaient si dignes. Ce fatal retard, en donnant au général le temps d'écouter les raisonnemens que lui inspirait son ambition, condamna Summers à s'exiler, et Mathilde à des regrets déchirans que l'amour ne devait plus consoler.

La force et la jeunesse de Mathilde ne laissèrent point à sa maladie la possibilité de faire des progrès. La tendre et prudente Émilie garda le silence sur les irrésolutions dont elle avait été le témoin. Ses soins les plus touchans, et ses larmes, qu'elle unis-

sait à celles de son amie, rendirent à Mathilde le courage de se soumettre aux maux qu'elle ne pouvait plus éviter; mais l'espérance du bonheur s'évanouit à jamais pour elle. Summers était le seul qu'elle devait aimer, et lui seul pouvait remplir tous ses vœux.

Lord Seward, quelque temps après le départ de Summers, essaya de nouvelles tentatives auprès de Mathilde; mais elle lui témoigna si vivement son aversion pour lui, qu'il sentit la nécessité de cesser ses poursuites. Plusieurs prétendans lui succédèrent, et, pendant l'espace de cinq années, le souvenir de Summers eut la puissance de les faire rejeter. Cependant les lents et silencieux effets du temps, et l'absence de tout espoir, calmèrent assez les regrets de Mathilde, pour lui laisser appercevoir l'affliction qu'elle causait à son père. Sa tendresse pour lui l'empêcha de ré-

sister éternellement; et, ne trouvant aucune objection raisonnable à faire contre l'honorable M. Fitz-Osborne, frère cadet du comte de Rochester, elle consentit à lui donner sa main.

Le comte n'avait point d'enfant, et sa mauvaise santé laissait craindre pour ses jours. L'espoir de voir Mathilde parvenir au rang de comtesse, avait extrêmement flatté le général Selvyn; mais, peu de temps après le mariage, il avait appris le parfait rétablissement du comte.

La gaieté, l'air de franchise et les manières remplies de générosité que Mathilde croyait avoir reconnus dans M. Fitz-Osborne, l'avaient engagée à le distinguer de ses rivaux. Cet homme, plein de pénétration, avait promptement apperçu les motifs des avantages qu'il avait obtenus; et, pour en profiter, il avait habilement affecté le mépris des richesses; il avait applaudi avec enthousiasme aux sen-

timens généreux que Mathilde professait; il avait adopté ses goûts, ses manières, et, par ce moyen, s'était acquis un véritable ascendant sur son esprit.... Certaine qu'aucun homme ne remplacerait jamais Summers dans son cœur, ce n'était point à sa tendresse pour M. Fitz-Osborne qu'elle avait cédé, mais à l'idée du bonheur qu'elle procurerait à son père, et à l'espoir qu'elle s'assurait un puissant protecteur, qui serait en même-temps un ami tendre et raisonnable.

Un masque hypocrite est trop fatigant à porter, pour ne pas le jeter aussitôt qu'il n'est plus nécessaire, et la conduite des époux ressemble rarement à celle qu'ils avaient juré de tenir lorsqu'ils étaient amans. Bientôt Mathilde reconnut, avec horreur et surprise, que mille passions intéressées dominaient un cœur qu'elle croyait semblable au sien.

L'alliance entre la bassesse et l'élévation de l'ame, ne peut long-temps subsister. Le cœur de Mathilde, asile sacré de toutes les affections honorables, n'éprouva que du mépris pour l'homme vil et trompeur qui ne cherchait plus même à lui cacher sa difformité naturelle. La froideur qu'elle lui témoigna le conduisit promptement à n'avoir que de l'éloignement et une sorte de haine pour cette femme céleste dont les vertus inflexibles le forçaient sans cesse à rougir. C'est alors que Mathilde aurait eu besoin de cette ignorance stupide que lui avait desirée son père lorsqu'elle lui avait montré de la résistance; peut-être elle aurait pu céder, avec une aveugle crédulité, au joug qui lui était imposé, peut-être elle aurait fini par adopter les vues et les préjugés de son mari; mais Mathilde ne pouvait laisser dégrader son ame.

M. Fitz-Osborne possédait des

terres en Irlande. C'était dans ce royaume qu'il faisait sa résidence ordinaire, et c'était là qu'il avait conduit Mathilde peu de temps après son mariage. Un fils qu'elle avait eu dès la première année, avait occupé toute sa tendresse et tous ses soins; elle avait voulu le nourrir elle-même, et le bonheur de caresser et de protéger son enfance, l'empêchait de trop penser aux biens qui lui manquaient. Le caractère franc et généreux du général Selvyn n'avait pu s'accommoder long-temps avec celui de M. Fitz-Osborne. Il rendait rarement des visites à sa fille, dont la présence lui faisait toujours éprouver des remords pénibles et trop tardifs, de sorte qu'elle était presque également séparée de son pays et de ses amis.

Quatre ans après le mariage de madame Fitz-Osborne, Summers revint en Angleterre. Son absence avait duré neuf années; sa santé

s'était extrêmement affaiblie, et, quoiqu'il eût acquis de nouveaux grades militaires, sa fortune était restée très-médiocre ; il avait cependant trouvé de fréquentes occasions dans les Indes pour amasser des richesses; mais elles n'avaient plus aucun prix pour lui; il n'avait plus à les offrir à celle qu'il aimait : elles ne pouvaient plus lui rendre le seul bien qui aurait pu combler ses vœux. Son cœur généreux les regrettait cependant encore, lorsqu'il rencontrait des infortunés. L'or était l'idole que la plupart de ses compatriotes étaient venus adorer dans les Indes ; l'accroissement rapide de leur fortune semblait être l'unique but de leurs travaux et de leur voyage. Les moyens les plus violens leur paraissaient être les meilleurs, lorsqu'ils étaient les plus prompts et les plus sûrs. Summers, indigné de cet esprit de concussion et de rapine, était l'ange consolateur

que l'on voyait courir de famille en famille, pour consoler les victimes de l'avarice. A son retour en Angleterre, il avait emporté les vœux, les regrets et les bénédictions des malheureux qu'il avait laissés derrière lui; mais sa fortune était restée aussi médiocre qu'elle était avant son départ pour les grandes Indes.

Le général Selvyn reçut Summers comme s'il avait été son fils, et regretta, plus que jamais, de n'avoir point assuré le bonheur de Mathilde, en l'unissant à cet excellent homme. L'aimable Émilie ne s'était point mariée pendant son absence ; elle avait consacré sa tendresse et ses soins à consoler le général, et c'était elle qui faisait les honneurs de sa maison. Summers, rempli d'estime et pénétré de respect pour elle, trouva du bonheur à répandre encore devant elle des larmes qu'elle partageait. Leurs cœurs étaient dignes de s'entendre;

la plus douce confiance les rendit bientôt inséparables, et le général, témoin de leur tendresse, les pressa de la rendre encore plus forte et plus sacrée : l'un et l'autre cédèrent, sans résistance, à ses vœux et à ceux de Mathilde, qui, dans ses lettres, se joignait continuellement à son père, pour leur demander de s'unir. Depuis de longues années, la tendre et généreuse Émilie payait au noble caractère de Summers le tribut d'admiration qu'il méritait; mais jamais elle ne s'était demandé à elle-même si elle l'aimait; elle aurait cru trahir Mathilde en se faisant une semblable question; mais, à l'instant d'épouser Summers, elle sentit que lui seul était capable de la rendre heureuse; et bientôt Summers s'étonna lui-même d'avoir pu rester si longtemps insensible à tant de perfections. Ils avaient écrit à Mathilde. Avant de décider ce mariage, ils

avaient voulu être autorisés par un ordre exprès de sa main, mais sans avoir osé lui demander de venir les serrer dans ses bras : elle avait eu le courage de signer cet ordre, non sans verser encore des larmes de regret. Cet effort, le dernier dont elle s'était sentie capable, lui avait paru si douloureux, qu'elle avait pris en même temps la résolution de ne plus venir dans les lieux habités par Summers.

CHAPITRE XX.

Courage sublime et d'un bon exemple.

Depuis un an Émilie était mère, et son époux, pressé par le desir d'assurer un sort plus riche à sa famille, et par les sollicitations du général, renouvela ses anciennes poursuites pour rentrer dans les biens de son père. Les avocats l'assurèrent sans

cesse de la bonté de sa cause, et cependant trois années de réclamations ne suffirent pas pour obtenir un arrêt définitif. La fable de Tantale semblait se réaliser pour lui. A chaque séance, la coupe de la prospérité s'approchait de ses lèvres, et fuyait dès qu'il croyait la saisir. Pendant ces réclamations, il avait eu le malheur de perdre son bienfaiteur. Cette perte, si douloureuse dans le moment où sa fortune et sa patience étaient épuisées, acheva d'altérer sa santé, et une profonde blessure qu'il avait reçue dans les Indes, s'étant rouverte, une fièvre violente vint l'envenimer, et le mettre en peu de jours au tombeau. Ce fatal événement compléta la ruine de sa famille.

En apprenant cette affreuse nouvelle, madame Fitz-Osborne, qui n'avait plus les mêmes motifs pour éviter le séjour de l'Angleterre, pré-

cipita son retour à Londres pour venir se jeter dans les bras de son amie, et pleurer avec elle. Tremblante d'émotion et redoublant ses larmes, elle osait à peine s'approcher d'une scène d'affliction qu'elle sentait être au-dessus de ses forces. Elle frémissait en se représentant la demeure désolée et déserte de l'ami que son cœur et son imagination avaient toujours regardé comme le plus aimable et le plus noble des hommes. Sa surprise fut extrême en trouvant à la physionomie de celui qui lui ouvrit la porte, une apparence de calme qui lui parut ressembler à de l'indifférence. Elle compta que, depuis quinze jours seulement, Summers était dans la tombe. Tous les vestiges et les apprêts lugubres de la mort avaient disparu, et ses regards apperçurent l'extrême propreté de la maison. Cet aspect affligea son cœur; mais son

étonnement fut au comble, lorsqu'on la fit entrer dans le salon qu'occupait mistriss Summers; tranquillement assise, elle faisait une robe pour sa fille âgée de trois ans : cet enfant jouait à ses pieds. Émilie, à la vue de Mathilde, avait jeté un cri de joie, et s'était élancée vers elle pour la serrer dans ses bras; mais Mathilde, accablée par les plus affreuses sensations, venait de se laisser tomber sur un siége; et, qui l'aurait vue, l'aurait prise pour la veuve désolée, et Émilie pour l'amie consolatrice.

Mathilde garda quelques momens le silence; Émilie n'essaya pas de l'interrompre. — Je ne puis m'expliquer votre courage, dit enfin Mathilde d'une voix presque sévère; car je connais trop votre cœur pour le croire insensible. Que n'ai-je appris comme vous à combattre les douloureuses émotions de mon ame!

— Mathilde, c'en est fait, (répondit Émilie d'un ton auguste et solennel) l'affreuse dette est payée; la victime est dans la tombe : elle est pure et sans tache. Le ciel l'a voulu, adorons ses décrets. Mon calme vous étonne? Mathilde croirait-elle donc qu'il y a des larmes pour une semblable douleur? Non, Mathilde, je ne pleure point, mais ne me croyez pas une force qui est loin de moi; depuis que je suis liée à Summers, les troubles, les chagrins, les espérances trompées, les souffrances de celui que nous avons aimé, ont rendu mon ame la proie de la douleur; mon corps n'a pu la soutenir. La crainte d'affliger et d'effrayer Summers me rendait habile à lui cacher mes maux; j'allais même jusqu'à redouter la mort quand il devait rester seul sur la terre; mais je sens que bientôt elle va me rejoindre à lui. Mathilde, voilà mon courage,

cessez de me plaindre et de vous étonner.

— Eh, quoi! vous voulez mourir? Cruelle amie!... Mathilde alors, élevant pour la première fois ses regards sur le visage d'Émilie, jeta un cri de terreur en s'appercevant de l'affreuse altération de ses traits.

— Ma chère Mathilde, ne combattez ni mes vœux, ni mon espoir; son ame ne m'a point quittée. Elle m'a regardée dans son vol : il me semble encore entendre vibrer à mes oreilles ces mots si consolans: *Bientôt nous serons réunis pour jamais.* C'est du haut des cieux que Summers m'appelle. Laissez-moi quitter cette terre d'épreuve et d'angoisse; laissez mon ame immortelle oublier les intérêts d'un moment.

Tandis qu'Émilie semblait déjà s'élancer vers le ciel, sa jeune enfant se saisit de sa main. Ce mouvement la fit tressaillir; elle abaissa sur elle

des yeux caressans. Hélas! oui; cet intérêt me reste encore. Mais, voilà mon amie, je lègue ma fille à son cœur.

A ces accens de l'amitié, Mathilde s'empare de l'enfant. Fille de Surmers et de mon Émilie, dépôt cher et sacré, je te reçois; viens te reposer sur mon cœur à côté de mon fils. Dieu puissant que je prends pour témoin et que j'implore! je jure que l'honneur, les vertus et le bonheur de ce fils ne me seront pas plus chers que les siens.

Cette assurance rendit à l'ame d'Émilie un calme assez puissant pour se communiquer à celle de Mathilde; et, depuis ce moment, les larmes qu'elles purent encore verser ensemble avaient une sorte de charme et de douceur.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels les secours de l'art ne purent guérir le coup mortel dont

Émilie avait été frappée. L'ardente et courageuse Mathilde ne voulut point la quitter un instant. Les sentimens religieux de son amie, son inaltérable sérénité, sa sublime résignation, lui apprirent à souffrir, et la rendirent plus digne et plus capable que jamais d'être la protectrice de la fille de Summers et d'Émilie.

Bientôt la mort vint dévorer sa victime. Mathilde, fortifiée par l'exemple et le souvenir de son amie, eut le courage de l'accompagner jusque dans le dernier asile. Ses larmes ne tombèrent par torrens que lorsqu'elle fut de retour chez elle; les cris de Rose, qui redemandait sa mère, lui rappelèrent ses sermens : elle la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et la porta dans sa voiture qu'elle avait fait préparer, pour la reconduire en Irlande aussitôt après la cérémonie des funérailles.

M. Fitz-Osborne, en voyant ar-

river chez lui cet enfant adoptif, ne témoigna nul empressement pour le recevoir; il n'osa point cependant marquer une opposition décidée, et la jeune Rose fut admise dans sa famille.

CHAPITRE XXI.

Éducation.

Nous espérons que nos lecteurs ne refuseront point d'accorder de l'intérêt à la fille de la vertueuse Émilie et à l'élève favorite de l'aimable Mathilde. C'est d'après cette persuasion que nous allons donner quelques détails sur les premiers momens de sa vie, et faire connaître les événemens qui l'avaient décidée à venir demeurer dans les environs de Druid-Groven, et l'avaient, contre son attente, rapprochée de lord Raimond. Ces événemens prouveront à

la fois combien il est difficile de tout prévoir, et combien, cependant, sont dangereuses les suites de l'imprévoyance, même avec les meilleures intentions possibles. Tout lecteur, prudent et sage, conclura de cette histoire que les résolutions et les démarches de l'imprudente et confiante jeunesse ont besoin d'être dirigées par d'excellens conseils.

Les manières caressantes, les graces enfantines, et l'intelligence peu commune de la jeune Rose, auraient suffi pour lui assurer l'intérêt et la protection de madame Fitz-Osborne, quand elle n'y aurait pas eu d'autres droits plus recommandables. Ses traits rappelaient ceux de Summers; la justesse de ses réponses et la vivacité qui brillait dans ses yeux, laissaient croire à Mathilde qu'elle aurait tout l'esprit de son père. Entraînée par sa tendresse, elle appercevait déjà dans le jeune

cœur de sa pupille l'aurore de toutes les vertus. Rose, avec beaucoup de douceur d'ame, éprouvait quelquefois des mouvemens d'impatience; ce n'était point de l'obstination, mais il fallait toujours être juste avec elle. Quelques légers défauts se laissaient à peine et rarement apercevoir. Mathilde, qui leur trouvait de la ressemblance avec les siens, s'avouait qu'il fallait les réprimer, mais ses remontrances avaient tant de charme et de douceur, qu'elles semblaient être des caresses bien plus que des reproches.

La tendresse et les soins de madame Fitz-Osborne se partageaient également entre sa fille adoptive et son fils Hector, qui avait cinq ans de plus que Rose. Recevant les mêmes leçons, les mêmes encouragemens, les mêmes principes, les mêmes caresses, leur esprit et leurs manières se ressemblaient autant

que la différence de leur sexe et de leur âge pouvait le permettre. Hector inspirait à Rose son ardeur pour acquérir des connaissances, et son goût pour l'activité, tandis que Rose l'enchantait par la douceur de sa voix, et hâtait sa perfection dans la musique et dans les talens agréables.

Mathilde voyait, avec un bonheur extrême, le penchant naturel qui les attirait déjà l'un vers l'autre; et, sans songer aux obstacles que l'ambitieux orgueil de M. Fitz-Osborne opposerait un jour à ses projets, elle avait pris, dans le secret de son cœur, la résolution de les unir ensemble aussitôt que leur âge pourrait le permettre. Le général Shelvin, avant sa mort, avait été si mécontent des procédés et des sentimens de son gendre, que, pour diminuer la dépendance de sa fille, et forcer son époux à des égards pour

elle, il l'avait rendue la maîtresse absolue du reste de sa fortune, qui était immense et bien supérieure à la dot qu'elle avait reçue. Cet avantage la rassurait contre les oppositions de M. Fitz-Osborne, et lui persuadait qu'elle aurait toujours la plus grande influence pour déterminer l'établissement de son fils.

Quelque charme qu'ait à nos yeux le caractère de Mathilde, nous ne prétendons pas l'offrir à l'admiration comme le modèle de toutes les perfections ; le soleil a ses taches ; la peinture ses ombres, et l'espèce humaine ses faiblesses. Nos lecteurs se souviendront que l'homme est un mélange de bien et de mal, et la bonté du cœur de Mathilde lui fera facilement pardonner ses légers défauts. Nous n'aurons pas la même indulgence pour le caractère de M. Fitz-Osborne; mais nous éviterons d'être injuste, et nous pein-

drons ses actions avec toute la vérité de l'historien le plus fidèle.

Le nom de tendresse conviendrait mal aux sentimens qu'il avait pour son fils; une sorte d'instinct pour sa postérité lui fit sentir la nécessité de perfectionner son éducation, et, se sentant incapable de l'instruire lui-même, il prit la résolution de l'envoyer passer cinq années dans le collége d'Étou. Cette longue séparation ne coûta des larmes qu'à madame Fitz-Osborne. Pour se dédommager de l'absence de son fils, elle donna tous ses soins à cultiver l'esprit de l'aimable Rose, et à perfectionner les graces naturelles et les brillantes qualités que chaque jour développait en elle.

Le temps, qui marche d'un pas égal, soit qu'on l'accuse de lenteur ou d'avoir une course trop rapide, amena enfin le terme de cette longue absence; Hector revint à la maison

paternelle, et M. Fitz-Osborne, lui-même, trouva que les progrès que son fils avait faits surpassaient son attente. Il unissait à l'instruction que peuvent donner de bonnes études, l'élégance des manières et la politesse la plus noble ; sa raison était supérieure à son âge, son cœur était droit et brûlait de bienfaisance. Son père était ravi de voir sa tournure distinguée, tandis que sa mère ne cessait d'admirer la bonté de son cœur et l'élévation de son ame. Au moment de son retour, Rose avait quatorze ans ; sa taille était grande, et son air, simple et timide, sans être trop embarrassé, ne faisait qu'ajouter à sa grace naturelle. Elle le reçut avec une joie enfantine, et le traita avec toute la tendresse, innocente et sans conséquence, d'une sœur. Hector la regarda avec des yeux plus attentifs ; jamais il n'avait rien vu de plus beau, et des pré-

venances aussi douces excitèrent bientôt sa plus vive reconnaissance. Madame Fitz-Osborne, enchantée de cette tendresse réciproque, s'applaudissait de ses projets, en prévoyant que le temps la changerait en l'attachement le plus solide. Jamais elle ne laissait échapper une occasion de faire briller, dans tout leur jour, les talens et les bonnes qualités de sa Rose; et son fils comparait aux anges celle qu'il voyait posséder à la fois tous les moyens de plaire et la plus parfaite innocence.

M. Fitz-Osborne se proposait de faire voyager son fils; mais, le trouvant encore trop jeune, il résolut de le garder auprès de lui un ou deux ans. Pendant cet intervalle, qui fut presque entièrement passé à la campagne, Hector ne trouvait agréable que les amusemens que Rose partageait avec lui; et, lorsqu'elle était absente, il éprouvait une inquiétude

vague qu'il savait mal définir, et qu'il savait encore moins dissimuler.

CHAPITRE XXII.

Projet de voyage. Départ.

Cet empressement d'Hector pour se trouver sans cesse avec Rose, empressement qu'il cachait avec si peu de précaution, ne pouvait échapper à la pénétration de M. Fitz-Osborne : il l'apperçut avec dépit; et, pour en empêcher les suites, il résolut de précipiter le départ de son fils.

— Je calcule, lui dit-il un jour, en présence de madame Fitz-Osborne et de Rose, qu'il y a une année que vous êtes ici.

— Onze mois, seulement, Monsieur.

— Eh bien! soit; la différence n'est pas grande, et je n'aime pas à dis-

puter pour une bagatelle; je trouve seulement que vous y êtes depuis trop long-temps.

Depuis trop long-temps! répondit vivement Hector; et les mêmes mots furent répétés par Rose avec encore plus de vivacité.

— Oui, trop long-temps. Vous y bornez vos occupations à causer avec des femmes, à jouer avec des enfans: ce n'est point ainsi que vous devez employer votre temps; et, si la société des dames sert à polir l'éducation, les pays que vous allez parcourir vous feront rencontrer des institutrices plus habiles que celles que vous allez bientôt quitter.

Cette réflexion, faite avec un air rempli de malignité, surprit tellement Hector, qu'il regarda son père pendant quelques momens, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement. S'abandonnant ensuite à sa vivacité naturelle, il saisit la main de sa mère

celle de Rose; et, après les avoir baisées avec beaucoup de tendresse et de feu, il dit à son père : Je n'ai pas la présomption de croire que mon éducation est entièrement perfectionnée; je suis persuadé comme vous que les voyages me donneront plus d'expérience et d'instruction; mais, si les miens devaient se borner à chercher de bons exemples, vous avouerez sûrement avec moi qu'aucun pays ne pourra me présenter des modèles plus parfaits, puisque ma mère possède toutes les vertus, et Rose toutes les qualités aimables.

Cette réponse ne plut nullement à M. Fitz-Osborne; et plus que jamais il se confirma dans la résolution de le faire partir le plus tôt possible. Dès le jour même, il régla tous les arrangemens nécessaires pour ce voyage : il en rendit compte pour la forme à madame Fitz-Osborne, et

choisit, pour lui en parler, le moment où Rose était auprès d'elle.

Cette séparation, qu'elle était loin de prévoir, lui fit répandre des larmes; mais la première distraction qui survint suffit pour les essuyer. Les premières années de la jeunesse ressemblent aux premiers jours du printemps. Les nuages qui les obscurcissent sont bientôt percés par les rayons du soleil. Ce doux contraste embellit la nature, et la fleur, que recouvrent quelques gouttes transparentes de la pluie, n'en paraît souvent que plus fraîche et plus belle.

Madame Fitz-Osborne, voyant qu'elle devait se soumettre à l'éloignement de son fils, profita des derniers momens pour lui prodiguer ses caresses, et lui répéter ses excellens conseils. Elle lui donna son portrait, qui était extrêmement ressemblant. Hector, après l'avoir reçu et baisé avec transport, parut hésiter, et de-

sirer encore quelque chose. Le même peintre avait fait le portrait de Rose; madame Fitz-Osborne le portait à son cou; Hector le regarda sans parler, et son front se couvrit de rougeur : Je crois, lui dit-elle, que mon portrait ne vous suffit pas : en disant ces mots, elle détacha la chaîne à laquelle était suspendu le portrait de Rose, et, avec une grace inexprimable, elle présenta l'un et l'autre à son fils. Hector, au comble du bonheur, le posa près de son cœur, en assurant que rien ne pourrait plus l'en séparer. Madame Fitz-Osborne vit avec le plus grand plaisir ce mouvement, qui lui prouvait si bien la tendresse des sentimens qu'il accordait à Rose.

Le jour du départ d'Hector, le hasard voulut que Rose se trouvât seule avec lui pendant quelques minutes : elle en profita pour jeter ses bras autour de lui, et répandre des

larmes en sa présence. Ne pouvant résister à cette effusion si naturelle, il lui rendit ses caresses avec ardeur. Séchez vos larmes, lui dit-il, nous nous retrouverons encore ; mais, avant mon départ, promettez-moi de ne jamais m'oublier.

— Moi, vous oublier ! me croyez-vous donc ingrate et d'un mauvais naturel ? et, lors même que je voudrais vous oublier, je sens que je ne le pourrais pas.

Hélas ! les circonstances peuvent changer ; mon absence sera longue ; peut-être qu'avant mon retour un autre homme..... Ah ! Rose, si j'allais vous trouver mariée à mon retour !

— Eh bien ! quand je le serais ? (chose qui n'est point probable assurément) je suis certaine que mon mari ne me défendrait pas de vous aimer, vous ! que j'ai toujours chéri, vous ! le compagnon de mon enfance

et le fils de ma plus chère amie : non, non, ne craignez rien ; je vous aimerais encore quand mon mari serait assez déraisonnable et assez injuste pour me le défendre.

—Ah! Rose, vous ne pouvez m'entendre ; fasse le ciel que le temps ne change rien à votre cœur!

La compagnie, qui rentra dans le salon, les força de terminer ainsi leurs vœux et leurs adieux.

Pendant les deux premiers jours qui suivirent le départ du jeune Fitz-Osborne, Rose ne cessa point de pleurer et de parler de lui. Le troisième jour quelques sourires vinrent se mêler à ses larmes, et, le quatrième jour, elle avait repris ses occupations ordinaires et presque toute sa gaieté.

CHAPITRE XXIII.

Voyage à Londres. Retour en Irlande. Grande surprise.

Deux années après le départ du jeune Fitz-Osborne, son père eut des affaires qui demandaient sa présence à Londres. Madame Fitz-Osborne, voulant revoir quelques amis de son enfance, fut aussi du voyage, et conduisit Rose avec elle. Ce fut pendant cette course que lord Raimond fit sa connaissance, et devint épris de sa beauté et de la simplicité de ses graces.

Deux années avaient produit de grands changemens en elle; ses sentimens s'étaient développés, et si le jeune Fitz-Osborne, après ses deux années de voyage avait pu se rencontrer avec elle, il lui aurait retrouvé les mêmes vertus, plus de charmes,

avec moins d'ignorance des mouvemens qui peuvent agiter le cœur. mais ce n'était point à lui qu'il était réservé de produire en elle les premières impressions vives.

Lord Raimond, sans être régulièrement beau, avait les traits qui annoncent le mieux la sensibilité. La nature l'avait doué de l'un de ses plus séduisans charmes; c'était une voix dont le son allait jusqu'au cœur. Il était impossible aussi de ne point remarquer son extrême politesse, l'élégance de ses manières, et le ton parfait qu'il avait acquis en vivant au milieu de la meilleure compagnie. L'éclat de sa naissance et de son rang faisait encore ressortir ces avantages : il n'est donc point surprenant que sa première vue ait produit en peu de temps, sur Rose, âgée de dix-sept ans, une impression autrement forte que celle qu'avait pu lui faire éprouver, deux an-

nées auparavant, un jeune homme qu'elle avait été habituée à voir depuis son enfance, qui n'avait pu fixer son attention par le charme puissant de la nouveauté, et dont l'existence ne flattait pas autant la vanité. Si Fitz-Osborne et lord Raimond se fussent rencontrés et reconnus pour rivaux, lord Raimond, habile dans les ruses de l'amour, aurait eu promptement l'avantage sur un jeune homme rempli d'ingénuité, sans expérience, et peignant toutes les sensations de son ame avec l'imprudente rudesse de la sincérité. Que l'on juge donc si, pendant l'absence de ce même jeune homme, son souvenir était une arme suffisante pour défendre Rose contre l'artificieuse adresse d'un homme aussi brillant que lord Raimond.

Fidèle aux lois de la mode, qui ordonnent que les premiers hommages s'adressent aux dames mariées,

et que l'on observe la plus grande réserve avec celles qui ne le sont pas, lord Raimond ne montra de l'empressement que pour madame Fitz-Osborne, et parut s'appercevoir à peine de la présence de miss Summers. Il agit avec la même circonspection pendant les premières visites; mais, à la longue, la souplesse de son esprit et l'adresse avec laquelle il savait donner à la conversation la tournure qui lui plaisait, lui fournirent les moyens de faire entendre à miss Summers que son indifférence pour elle n'était qu'apparente, et qu'elle seule était la cause des nombreuses visites qu'il rendait à madame Fitz-Osborne. Il sut si bien masquer ses projets, que les soupçons de cette dame ne commencèrent à naître qu'un jour où le hasard lui fit remarquer la rougeur timide et mal-adroite de son élève. Sa sagacité naturelle l'éclaira promp-

tement, et lui fit sentir la nécessité de déjouer au plus tôt cette intrigue. Le desir d'unir Rose à son fils n'était pas le seul motif qui la portait à éloigner lord Raimond ; elle jugeait trop bien son caractère pour ne pas appercevoir que sa vanité ne voulait que triompher de l'ingénuité de sa pupille, et que, pour amuser quelques heures de ses loisirs, il employait à troubler la paix de son cœur, tous les moyens d'une coquetterie déshonorante pour un homme honnête et délicat. Mathilde, toujours prompte à prendre ses résolutions, dit à M. Fitz-Osborne que des affaires domestiques exigeaient sa présence en Irlande, et ses mesures furent prises de manière qu'elle partit de Londres sans en donner aucune connaissance à lord Raimond, et dans le moment où une partie de campagne le tenait éloigné pour quelques jours.

M. Fitz-Osborne, que l'absence de sa femme ne contrariait jamais, applaudit aux soins qu'elle donnait à ses affaires, et ne s'opposa nullement à son desir. Rose fut beaucoup plus vivement affligée par ce brusque départ; c'était la peine la plus grande qu'elle eût éprouvée depuis qu'elle était au monde. S'éloigner d'un homme qui l'aimait sans avoir eu la consolation de le voir avant de partir, sans avoir entendu sa bouche interpréter le langage de ses yeux, sans qu'il ait pu rompre un silence dont elle lui avait su tant de gré, parce qu'elle ne l'avait attribué qu'à la respectueuse délicatesse de sa passion. Elle versa des torrens de larmes, et madame Fitz-Osborne, paraissant n'attribuer sa douleur qu'au regret de quitter si brusquement les plaisirs de la capitale, s'efforçait de la consoler.

Les caresses de madame Fitz-Os-

borne produisaient peu d'effet; mais Rose sentit ranimer son courage en se persuadant que lord Raimond accourrait sur ses traces aussitôt qu'il serait informé de son départ. Cette idée remplissait si entièrement son imagination, que, pendant la route, ses yeux se portaient continuellement en arrière. Chaque homme à cheval qu'elle appercevait dans le lointain, chaque voiture qui suivait la même route, chaque étranger arrivant dans les auberges, causaient la plus vive émotion dans son cœur.

On arriva cependant au port sans avoir été atteint par lord Raimond, et sans avoir été rencontré par aucun émissaire de sa part. Avant de monter dans le paquebot, Rose jeta derrière elle un long et triste regard, sans vouloir entièrement renoncer à l'espérance. Il est sans doute retenu par une affaire indispensable ou peut-être par une maladie que lui

aura causé mon brusque départ. Cette dernière idée faisait couler ses larmes, et, pour les arrêter, elle espéra le voir bientôt arriver en Irlande.

Cette illusion dura long-temps encore; mille fois, après son arrivée à Dublin, elle imaginait le rencontrer dans les rues, quelquefois elle croyait reconnaître sa manière de frapper à la porte, et les espérances trompées étaient sur-le-champ remplacées par d'autres aussi vaines. Madame Fitz-Osborne, sans avoir jamais l'air de pénétrer la cause de son tourment, cherchait des moyens pour la distraire; enfin, un mois après leur retour à Dublin, M. Fitz-Osborne écrivit à sa femme une lettre dont elle jugea convenable de montrer à Rose le passage suivant :

« Lord Raimond desire que je vous « présente ses respects ainsi qu'à miss « Summers. J'ai fait tous mes efforts « pour lui persuader de m'accompa-

« gner en Irlande; mais il m'a refusé « malgré l'instance de mes prières. « On dit que, dans ce moment, il « rend des soins à lady Caroline Har- « ley; mais, dans peu de temps, cette « galanterie ressemblera probable- « ment à toutes celles qu'il aime à « prodiguer à votre sexe : le comte « d'Essex, père de lady Caroline, « est surchargé d'enfans et de dettes : « lord Raimond a trop d'esprit et « d'usage du monde pour faire un « pareil mariage. Il pense comme « moi sur cet article : la fortune que « l'on acquiert en se mariant est « souvent le seul bien réel que l'on « obtienne. »

Rose écoutait en silence et d'un air consterné. Madame Fitz-Osborne lui laissa faire ses réflexions sur ce qu'elle venait d'entendre. Cet instant détruisit totalement l'illusion qui avait si vivement flatté son imagination. Si lord Raimond avait eu le

moindre attachement pour elle, aurait-il rejeté cette pressante invitation? Il pouvait venir habiter sous le même toit que l'objet de sa tendresse; il aurait pu la voir, lui parler à toutes les heures du jour, et il ne restait à Londres que pour s'amuser de lady Caroline! Mille fois elle résolut de ne plus penser à lui, et mille fois elle rompit cette résolution.

Peu de jours après la réception de cette lettre, madame Fitz-Osborne se trouvant seule avec Rose, lui dit : Je ne suis pas fâchée que lord Raimond ait refusé d'accompagner M. Fitz-Osborne en Irlande.

Le visage de Rose rougit.

— Il est très-aimable; mais je suis persuadée que plus vous examinerez attentivement son caractère, moins vous serez portée à l'estimer.

— J'en suis fermement persuadée,

dit Rose d'un ton chagrin et le visage tout en feu.

— Je ne crois pas me tromper en le plaçant dans la nombreuse classe de ceux qui cachent une grande dureté dans le cœur, sous les manières les plus douces.

Rose soupira.

— Lady Caroline, belle comme elle est, et vraiment digne d'être aimée, ne fera qu'une impression passagère sur les sentimens de lord Raimond, dont la vanité fera cependant beaucoup d'efforts pour l'attacher fortement.

— Pourquoi donc chercherait-il à l'attacher, s'il ne l'aime point?

— Pour avoir la gloire de faire sa conquête. Cette victoire lui fera le même plaisir que vous éprouviez, il y a quelques années, lorsque vous tendiez des filets pour prendre des oiseaux ou des papillons, que vous relâchiez après les avoir pris. Croyez,

Rose, qu'il y a beaucoup de tels hommes.

— C'est le nom de monstre qu'il faudrait leur donner.

— Hélas ! ils poussent encore plus loin leur basse et monstrueuse ingratitude ; souvent ils flétrissent la réputation de celles qu'ils ont pu séduire, et, sans se borner à l'indifférence, ils en font l'objet de leur mépris et de leur dérision auprès de leurs camarades de débauche et d'infamie. Combien sont faibles les femmes légères et dénuées de principes, qui sacrifient leur repos et leur considération à de pareils hommes !

Si Rose avait osé dire ce qu'elle pensait, elle aurait prié son amie de lui apprendre à quel signe, à quelle pierre de touche on pouvait distinguer la vraie tendresse de la dissimulation ; mais son cœur était trop plein, elle baissa la tête, inonda son ouvrage de ses larmes, et

saisit un léger prétexte pour se retirer dans son appartement.

Les réflexions de madame Fitz-Osborne venaient de guérir presqu'entièrement la blessure qui déchirait son cœur, et peu de mois suffirent pour lui rendre son indifférence et sa gaieté.

CHAPITRE XXIV.

Explication embarrassante.

Peu de temps après cette conversation, M. Fitz-Osborne revint de Londres, et causant un jour sur différens sujets avec madame Fitz-Osborne, il lui dit :

— Je ne vous cache pas qu'en voyant lord Raimond renouveler ses visites dans votre maison, j'ai bientôt découvert, malgré ses efforts pour se cacher et son adresse à dissimuler, qu'il regardait avec plaisir

votre favorite ; c'est même cette remarque qui m'avait porté à le presser vivement de m'accompagner en Irlande.

— J'avais fait la même observation, lui dit madame Fitz-Osborne ; mais j'étais loin de vouloir l'encourager, lors même que je l'aurais cru capable d'un attachement solide ; mes projets sur Rose regardent un homme d'un caractère très-différent de celui de sa seigneurie.

— Apprenez-moi, je vous supplie, dit M. Fitz-Osborne avec beaucoup d'ironie, quel est l'heureux mortel auquel vous destinez ce riche trésor?

— Je vais vous parler avec franchise ; mon vœu le plus sincère et le plus réel est de l'unir avec mon fils Hector.

— Quoi ! Madame, vous prétendez l'unir à mon fils? à Hector Fitz-Osborne ? Je ne puis croire

que vous me parliez sérieusement.

— Jamais, Monsieur, je n'ai parlé plus sérieusement.

— Par le ciel! cette absurdité surpasse toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à ce jour! Hector Fitz-Osborne, le rejeton, le soutien d'une illustre famille, l'héritier d'une grande fortune, lui destiner pour épouse une fille sans biens, sans naissance! une fille que je n'ai soufferte dans ma maison que par charité!

— Vous me surprenez, Monsieur; dans l'instant même vous venez de me dire que vous aviez employé tous vos efforts pour arranger une union entre cette fille sans bien, sans naissance; cette fille que vous n'avez soufferte dans votre maison que par charité, et lord Raimond, fils aîné du comte de Surrey, jeune homme aussi distingué par ses brillantes qualités que par son illustre naissance. Si vous savez vous rendre

justice, vous conviendrez que l'alliance, que vous croyez convenable pour le fils du comte de Surrey, peut aussi vous convenir.

— Vous avez mal compris mes intentions, Madame, et je puis vous les expliquer : si lord Raimond, entraîné par son caprice, avait bien voulu, en épousant cette fille, me débarrasser du soin et de la dépense de son entretien, je n'aurais pas eu le sot scrupule de l'en détourner; mais le jeune homme a trop d'esprit pour commettre une aussi lourde bévue, et, trouvant que ma protection la met à l'abri d'un attachement malhonnête, il a regardé son voyage en Irlande comme absolument inutile.

— Une pareille explication fait horreur; et j'avoue, Monsieur, que je n'ai pas le courage de la discuter.

— Prétendez-vous me faire con-

venir que lord Raimond aurait bien fait d'épouser cette fille?

— Si vous pensez autrement, Monsieur, vos honteux efforts pour l'attirer dans votre maison comme dans un piége, et la bassesse de vos motifs, ne peuvent servir qu'à vous déshonorer. C'est trop oublier le respect que vous devez aux lois sacrées de l'hospitalité; enfin, c'est assimiler votre maison à celles que la police surveille, et dont la fréquentation a bientôt détruit l'honneur et la fortune de ceux qui ne savent pas les fuir avec horreur.

La cause élevée par M. Fitz-Osborne était si mauvaise à soutenir, qu'il sentit la nécessité de détourner la conversation; il se rabattit à dire qu'il croyait trop de bon sens à son fils, pour craindre de le voir jamais consentir à prendre pour épouse une orpheline abandonnée.

— Je n'ai pas l'intention, Mon-

sieur, de forcer son inclination ; mais lorsqu'il sera de retour, s'il paraissait lui-même desirer cette union, je n'apperçois point d'objection raisonnable à lui faire. La naissance de miss Summers n'est pas inférieure à celle de votre fils, et probablement sa fortune ne le sera pas davantage, car une constante et juste réclamation de ses droits parviendra tôt ou tard à lui faire rendre la fortune de ses pères.

— Du moins, Madame, l'expérience ne se fera point à mes dépens.

— Non, Monsieur, je réclame cet avantage, et je desire réserver pour moi seule le bonheur de lui être utile.

— Ainsi donc, Madame, votre intention est de dissiper de la manière la plus absurde la fortune dont la ridicule tendresse de votre père vous a laissé l'entière disposition? Il ne vous suffit pas qu'il ait déjà en-

glouti tant d'argent pour cette chimérique poursuite ? Souvenez-vous du moins que lorsque la folie paraît menacer d'être incurable, il y a des maisons où l'on essaie de guérir cette maladie.

— Souvenez-vous aussi, Monsieur, que s'il existe des époux barbares, leurs victimes peuvent quelquefois leur échapper lorsqu'elles ont des amis, des parens et une fortune indépendante. Laissez-moi oublier ces menaces qui ne peuvent vous honorer, pour vous rappeler que si les parens ont le droit de conseiller à leurs enfans tout ce qui peut assurer leur bonheur, ils n'ont pas celui de le détruire, en forçant inhumainement leurs inclinations. La douleur s'exprime généralement avec énergie. Madame Fitz-Osborne, entraînée par la force de ses sentimens, avait reconnu que des larmes ne pouvaient pas lui suffire, et la nature

humaine lui avait fait répandre quelques gouttes d'amertume sur les fers qui la liaient avec un homme dont les principes de délicatesse contrastaient si fort avec les siens, et dont l'égoïsme et l'avarice ne pouvaient jamais s'accorder avec la bienfaisante sensibilité de son ame.

Jamais M. Fitz-Osborne n'avait vu avec plaisir la résidence de Rose dans sa maison ; il l'avait tout au plus tolérée, et cette dernière explication venait de la rendre l'objet décidé de sa haine et de ses persécutions. Cependant, comme il ne voulait jamais rien faire, pas même le mal, sans en tirer quelque profit, il calcula qu'une aversion franche et manifeste lui serait moins avantageuse qu'une adroite dissimulation. Prévoyant que madame Fitz-Osborne protégerait sa favorite en raison de l'animosité qu'il laisserait apercevoir, il résolut de cacher ses pro-

jets, et d'attendre des occasions favorables pour saper plus sûrement les fondemens d'une faveur qui lui déplaisait mortellement. Il espéra que quelques erreurs de conduite pourraient donner lieu à des soupçons injurieux qu'il se promettait bien d'envenimer. Ce plan lui parut d'autant meilleur à suivre, qu'il craignait de trop s'exposer au ressentiment de sa femme. La fortune indépendante et considérable dont elle jouissait était, à ses yeux, le motif le plus puissant pour l'engager à dissimuler ses pensées et ses projets.

La mauvaise volonté, quels que soient les déguisemens, se trahit toujours elle-même. Quoique Rose n'eût aucun motif évident et particulier pour se plaindre de la conduite de M. Fitz-Osborne, elle avait souvent senti qu'elle n'en était point aimée; ses sensations étaient trop franches et trop vives, pour ne lui avoir pas

souvent témoigné qu'elle éprouvait pour lui le même éloignement. La vivacité de son âge, les prévenances et les tendres caresses de son amie, l'avaient empêchée jusqu'alors de faire de sérieuses et tristes réflexions sur sa position. A présent âgée de dix-neuf ans, et fière par nature, elle commençait à sentir le poids de la dépendance, et sa destinée future faisait naître des inquiétudes que l'aversion de M. Fitz-Osborne lui rendait très-pénibles; une idée plus déchirante encore ajoutait à son tourment. La santé de son amie paraissait chancelante, et la crainte de la perdre attristait si profondément ses pensées, qu'oubliant tout autre intérêt, elle était incapable de se rappeler que sa noble bienfaitrice ne manquerait pas sûrement de prendre toutes les précautions possibles pour lui assurer un sort indépendant et heureux.

M. Fitz-Osborne, très-peu difficile dans le choix de ses sociétés, recevait dans sa maison tous ces hommes à la mode et débauchés, auxquels leur rang sert de passe-port et suffit pour les faire admettre dans la meilleure compagnie. Madame Fitz-Osborne, ne pouvant éviter d'être polie pour tout le monde, ne quittait jamais Rose ; et, pour faire diversion aux conversations embarrassantes ou trop libres, elle l'engageait à déployer ses talens. Souvent M. Fitz-Osborne, à la grande surprise de Rose, se plaisait à les faire valoir. Madame Fitz-Osborne ne lui croyait point d'autre motif que celui d'appeler l'attention générale sur sa pupille, dans l'espérance qu'elle pourrait plaire, et qu'elle-même pourrait partager une passion qu'elle aurait inspirée. Elle apercevait qu'il voulait déjouer de cette manière les projets futurs de mariage qu'elle formait pour son fils ; mais,

malgré son peu d'estime pour M. Fitz-Osborne, son ame, remplie de droiture, ne pouvait le soupçonner d'avoir l'horrible intention de placer cette innocente et charmante personne dans des positions capables de donner prise à la calomnie. Au reste, ses efforts pour la flétrir auraient toujours été vains; elle était trop bien défendue par la pureté de son cœur, et les sociétés favorites de M. Fitz-Osborne ne pouvaient jamais que lui inspirer du dégoût et de l'ennui.

Dans le même temps, un ami à la mode de M. Fitz-Osborne vint à mourir, et le nomma tuteur de sa fille unique, à laquelle il laissait pour héritage un titre de comtesse et une immense fortune. Cet événement lui parut mériter son attention toute entière, et bientôt ses calculs intéressés lui firent concevoir le projet et l'espérance de faire épouser à son fils cette jeune héritière dont lui seul al-

lait diriger désormais la fortune et la conduite.

CHAPITRE XXV.

Nouveau Personnage.

Lady Flora, la nouvelle pupille de M. Fitz-Osborne, avait à peine dix-sept ans : elle était jolie ; mais, ayant perdu sa mère pendant son enfance, et son père ayant été sans cesse occupé de ses plaisirs, qu'il nommait ses affaires, personne n'avait surveillé l'éducation de cette jeune personne. Sans amis pour former ses inclinations, elle n'était entourée que par une troupe servile dont le principal intérêt était de lui plaire, et dont l'occupation continuelle était de flatter son amour propre. Cette misérable position avait donné à son caractère un mélange de vanité et de caprice qui l'avait rendue incapable de

réflexion et d'aucun effort de raison ou de vertu.

M. Fitz-Osborne, impatient de travailler à réaliser le projet d'établissement qu'il avait adopté pour son fils, avait écrit à lady Flora, immédiatement après la mort de son père, pour la presser de venir passer quelque temps à Bellevue, sa maison de campagne, éloignée de vingt milles de Dublin, et dont sa lettre contenait une description charmante.

Lady Flora avait accepté cette invitation, et venait d'arriver auprès de madame Fitz-Osborne et de Rose, qui la reçurent avec toute la bienveillance et la politesse qui leur étaient naturelles. Leurs premiers efforts réussirent pour rendre agréable à la jeune dame le séjour de leur campagne. Elle parut enchantée de sa situation, et déclara que jamais elle ne s'était trouvée plus heureuse. Madame Fitz-Osborne, disait-elle,

était la plus charmante des femmes, et Rose méritait la plus tendre amitié de tous ceux qui la voyaient; mais que peuvent la reconnaissance et l'amitié sur un cœur dont tous les mouvemens obéissent à l'aveugle pouvoir du caprice? La nouveauté perd bientôt son charme; et comment le remplacer pour un esprit qui n'a pas de ressource en lui-même, et qui ne sait ni s'occuper, ni penser pendant la lente et successive marche du temps? Les heures s'écoulaient rapidement pour madame Fitz-Osborne et pour Rose, ces dames avaient toujours quelque chose d'utile ou d'agréable à faire; mais, pour la malheureuse lady Flora, les heures étaient éternelles. Elle détestait la lecture; la musique la faisait bâiller; elle n'avait jamais pu se captiver jusqu'au point d'apprendre le dessin, et toute espèce d'ouvrage ne lui paraissait convenir

qu'à la fille d'un marchand; elle prétendait que, possédant jeunesse, beauté, rang et fortune, elle ne devait point se rendre esclave, et que son unique affaire était de vivre de manière à être heureuse.

— Et pourquoi donc ne l'êtes-vous pas? lui disait Rose avec beaucoup d'ingénuité, pourquoi vous plaignez-vous de la longueur du temps et de l'ennui qui vous obsède?

— Comment voulez-vous que je m'amuse, lorsque tout le monde se réunit pour m'ennuyer? Si je viens à trouver le temps long, madame Fitz-Osborne me présente quelque livre qui m'endort dès la seconde page. Par exemple, hier au soir, nous étions cinq ou six, nous aurions pu jouer aux cartes; mais elle a préféré nous lire quelques traits choisis de la vie d'un certain roi dont je n'avais jamais entendu parler.

— Je suis surprise, lui dit Rose;

que vous n'ayiez jamais entendu parler d'Henri IV; c'est un des plus illustres rois qui aient occupé le trône. Vous paraissiez cependant vous amuser et partager l'admiration générale ?

— Il fallait bien imiter les autres; mais j'aurais mieux aimé jouer aux cartes.

— Si vous l'aviez dit, madame Fitz-Osborne est si polie, que sûrement elle ne vous aurait point refusée.

— Je regrette, en vérité, d'être si jeune. Dans quelques années, lorsque je serai maîtresse de ma fortune, je saurai bien trouver les moyens d'être heureuse; j'aurai la plus belle maison de Londres, l'équipage le plus élégant; j'irai dans les villes les plus célèbres pour en rapporter les modes, et j'aurai la satisfaction d'être citée comme le modèle du bon goût. J'aurai cependant l'adresse de mor-

tifier mes rivales en changeant de modes chaque jour. Je serai continuellement aux spectacles, au concert, au bal, et je défierai alors l'ennui de pouvoir m'atteindre.

— Je desire, de tout mon cœur, que de pareils moyens puissent vous rendre heureuse; mais j'avoue qu'une vie aussi dissipée ne serait nullement de mon goût.

— Je le crois bien ; vous ne quittez jamais vos livres, et, sans doute, vous desirez être une femme savante comme madame Fitz-Osborne.

— Lui ressembler serait le comble de mes desirs ! Elle n'est point une femme savante : elle a des qualités bien.....

— Ah ! faites-moi grace de l'énumération de ses bonnes qualités ; je la crois parfaite, et, comme beaucoup d'autres, elle prouve que la perfection peut être ennuyeuse. Je ne tiens plus au genre de vie que je

mène ici; je veux parler à M. Fitz-Osborne de mon retour à la ville; convenez qu'il serait bien dur pour moi de tomber dans une fièvre de chagrin qui me conduirait promptement à la mort, tandis que tout me destine à être la femme du monde la plus heureuse. En disant ces derniers mots, lady Flora s'attendrit tellement sur son sort, qu'elle fondit en larmes. Le bon cœur de Rosine lui fit chercher les moyens de ranimer son courage. — Je ferai de nouveaux efforts, lui dit-elle, pour vous rendre ce séjour plus agréable.

— N'allez-vous pas aussi faire votre apologie? Croyez que je ne blâme pas les gens parce qu'ils ont le malheur d'être fatigans et désagréables.

A ce compliment si nouveau pour Rose, elle se leva de son siége, salua poliment, et se retira dans sa chambre.

— Eh bien! elle n'a pas même la politesse d'attendre ma réponse, dit lady Flora à sa femme de chambre qui entrait dans ce moment.

Lorsque sa seigneurie avait essayé de peindre tous les bonheurs qui pouvaient la séduire, elle avait oublié de nommer celui qu'elle préférait à tous les autres, le bonheur d'être flattée sans cesse, et personne au monde ne connaissait mieux les faibles et les défauts de lady Flora, que l'adroite et servile personne qui venait d'arriver après le départ de Rose.

— Je suis vraiment étonnée, dit miss Flaherty, de la patience de votre seigneurie; mais il y a si peu de gens qui connaissent les distances.

— Eh bien! je les croyais cependant de bonnes gens en arrivant ici.

— Cette opinion ne sert qu'à prouver la bonté naturelle de votre seigneurie; car, dès le premier jour,

j'ai trouvé qu'ils manquaient à la reconnaissance en ne montrant point assez combien ils étaient flattés de l'honneur que vous vouliez bien leur accorder en venant habiter leur maison.

— Effectivement, ils me traitent comme si j'étais leur égale. Il faut cependant excepter M. Fitz-Osborne; ce gentilhomme m'a toujours montré le plus profond respect.

L'observation de lady Flora était fort juste; dès le premier, jour la pénétration de M. Fitz-Osborne lui avait fait appercevoir la pente naturelle de sa seigneurie vers tout ce qui pouvait la flatter, et le besoin d'acquérir de l'ascendant sur son esprit lui avait fait prendre la résolution de se comporter avec elle de manière à tirer le plus grand parti de ses travers.

— Avez-vous remarqué le ton familier que Rose prend avec moi?

Je vois qu'elle me regarde comme un enfant. Ce vilain deuil en est la cause; elle ne m'a jamais vu dans ma parure, et parce que je suis mise simplement, elle croit que nous sommes au même niveau.

— Elle ne peut pas le croire cependant, à moins qu'elle ne soit entièrement folle.

— Je suis forcée d'avouer que ses talens sont supérieurs aux miens; elle chante et s'accompagne admirablement bien. Je trouve seulement qu'elle n'a pas assez d'exécution.

— Rappelez-vous, Madame, qu'il y a très-peu de temps que vous exercez la musique; mais votre goût sait suppléer à tout, et le brillant gosier du rossignol ne fait pas entendre des accens plus doux que les vôtres. Depuis que j'ai eu le bonheur d'entendre chanter votre seigneurie, mon oreille ne peut plus supporter la voix de cette demoiselle, qui ne doit pas

avoir reçu une bien belle éducation; car, si j'en crois les domestiques de la maison, on ne sait d'où elle vient.

— Que dites-vous là, ma chère amie? De grace, apprenez-moi son histoire. Que vous ont dit les domestiques?

— J'évite, Madame, autant que je le puis, de discourir avec des créatures de cette classe; mais quelquefois on entend malgré soi ce qu'ils disent, et, d'après leurs rapports, je la crois une fille de ministre à laquelle on a donné, par charité, une éducation supérieure à son état. On dit qu'elle a été ramassée, je ne sais où, par madame Fitz-Osborne, et qu'elle l'a ramenée d'Angleterre avec elle; mais M. Fitz-Osborne ne l'aime point, et ce n'est que par égard pour sa femme qu'il traite cette fille avec politesse.

— Convenez, ma chère, qu'il est

bien dur pour moi de voir une créature de cette espèce plus admirée que moi.

— Vous êtes, en vérité, beaucoup trop modeste, Madame; soyez certaine qu'on ne l'admirera jamais lorsque vous serez présente.

— Je la trouve cependant très-belle.

— Oui, belle; mais avez-vous remarqué combien elle est gauche? Lorsqu'elle se promène à côté de votre seigneurie, on la prendrait tout au plus pour une villageoise que l'on a parée pour la noce, et que vous conduisez à votre suite. Vous souvenez-vous que l'autre jour; lorsque vous étiez à cheval, on arrêta les domestiques pour leur demander quelle était cette belle dame?

— On parlait peut-être de Rose; car j'avoue que je serais très-satisfaite si l'on trouvait que je l'égale en beauté. J'ai beau me regarder dans la

glace, je me trouve moins belle, et j'ai souvent apperçu que les regards se fixent sur elle beaucoup plus que sur moi.

— N'en soyez point surprise, Madame; le respect que l'on vous doit, rend timide. Un prince, ou un duc, oserait à peine vous fixer; mais, si vous me le permettez, je vous avertirai désormais toutes les fois que votre vue fera naître l'admiration.

—Vous me ferez plaisir, ma chère; voici l'heure de descendre au salon; je crois qu'il y a du monde.

— J'ai toujours oublié de demander à votre seigneurie ce qu'il faudra faire de sa robe de satin rose; elle ne l'a point portée; mais, pendant la durée du deuil, la couleur s'est un peu fanée; je crains qu'elle ne puisse plus se soutenir à côté de votre fraîcheur naturelle.

— Prenez-la, ma chère, je vous la donne.

— Madame m'étonne toujours par sa magnificence et sa générosité.

C'est ainsi que cette artificieuse créature savait tirer profit des faibles et de la sottise de sa maîtresse.

Lady Flora ayant persisté dans son desir de quitter la campagne pour retourner à la ville, elle n'eut besoin que d'en dire un mot à M. Fitz-Osborne. Son fils était absent; il n'était pas temps de travailler à son projet favori; il ne s'occupa qu'à plaire à sa pupille, en montrant la plus extrême complaisance pour ses goûts. Il la mit en pension chez une dame veuve dont il était parent. Cette dame, très-simple et très-raisonnable, ne put se soumettre pendant long-temps aux caprices de sa seigneurie; il fallut chercher une autre maison. M. Fitz-Osborne finit par en trouver une où la naissance et la grande fortune de lady Flora la faisaient respecter comme une divinité.

M. Fitz-Osborne lui rendait de fréquentes visites, et les éloges qu'il prodiguait sans cesse lui firent acquérir un si grand ascendant, qu'il finit par être placé dans l'estime de sa seigneurie, seulement un degré au-dessous de miss Flaherty, la femme de chambre.

Hector Fitz-Osborne était absent depuis cinq années. Son père n'osait encore le rappeler, parce qu'il redoutait la constance avec laquelle il savait que madame Fitz-Osborne exécutait ses projets ; et il craignait encore plus l'effet que ne manquerait pas de produire la présence de Rose; car, malgré sa prévention contre cette charmante personne, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien elle était supérieure à l'insignifiante et ridicule lady Flora.

Pendant qu'il employait les efforts de son esprit à chercher des moyens pour éloigner Rose, le hasard vint le

servir presqu'au-delà de ses espérances.

CHAPITRE XXVI.

Un homme de loi.

PARMI les personnes qui fréquentaient le plus la maison de M. Fitz-Osborne, M. Nettleby se faisait extrêmement remarquer; il avait été élevé dans l'étude des lois, et, depuis plus de vingt ans, il les pratiquait avec la réputation d'être un homme très-habile et très-intelligent. Il était le conseil et l'avocat de M. Fitz-Osborne, et les services qu'il lui avait rendus dans des affaires difficiles lui avaient fait obtenir une grande intimité dans sa maison. La bizarrerie de son caractère, sa gaieté naturelle, et même la facilité avec laquelle on pouvait le mettre en colère ou l'appaiser, le rendaient un convive fort agréable.

Le conseiller Nettleby, quoiqu'il eût acquis une fortune déjà fort considérable, ne s'était point marié, par une raison qui lui avait paru du plus grand poids. Il avait craint de n'être pas toujours assez le maître des inclinations de sa moitié, pour l'empêcher d'aimer le luxe et la mode. Son goût pour l'économie était si prévoyant et si décidé, qu'il avait pris la résolution d'éviter tout ce qui menacerait de le troubler. C'était par une suite de ce même goût que sa manière de vivre était aussi simple que bien réglée, et les actes de bienfaisance lui étaient inconnus. Deux maximes principales, que rien au monde ne pouvait lui faire oublier, dirigeaient toute sa conduite. La première était : *Charité bien ordonnée commence par soi-même ;* et la seconde : *La conservation de soi-même est la première loi de la nature.*

D'après ces principes, l'avenir lui

paraissait trop incertain pour se confier à ses vicissitudes; il regardait comme coupable d'une imprudence impardonnable, tout homme qui se séparait de son argent, au lieu de le garder pour le besoin; il n'écoutait jamais ceux qui n'avaient que des infortunes à lui raconter. Sa principale étude était celle de placer ses fonds avec sûreté; et lorsque, dans ses fréquentes disputes, on lui observait que la charité était une vertu nécessaire à tout bon chrétien, il n'en convenait qu'en ajoutant : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

—Convenez cependant, conseiller, lui disait quelquefois madame Fitz-Osborne, que si la charité commence par elle-même et s'arrête là, cette aimable vertu cesse d'exister. Il est vraiment inhumain de vouloir qu'elle ne dépasse jamais le seuil de la porte.

—Il y a temps pour tout, Madame,

temps pour garder et temps pour donner; je sais ce que je dois au salut de mon ame et à mes descendans ; je sais que, sans la charité, la société ne pourrait pas subsister ; mais elle n'exclut pas la prudence et le bon ordre dans ses affaires. Je ne laisserai pas le droit de flétrir ma mémoire et de m'accuser de dureté. Ma ferme intention est de laisser, après mon décès, une somme raisonnable pour la faire distribuer en œuvres de charité. Je réglerai avec la même attention les legs que je destine à mes amis et héritiers. L'argent d'un homme mort ne vaut-il pas celui d'un homme vivant? J'ai même le droit de penser que si mes bienfaits inspirent une véritable reconnaissance, ceux qui recevront mes legs trouveront de la douceur à penser que leur bienfaiteur n'a jamais été dans le cas de souffrir des privations pour eux, et qu'il a paisiblement et complète-

ment joui de sa fortune, aussi longtemps qu'il a plu à la Providence de le laisser sur la terre. Voilà mon idée sur ce point, et je la crois bien plus consolante pour mes héritiers, que celle de leur laisser croire que je me suis privé pour eux du fruit de mes travaux.

Cette manière de raisonner sur la bienfaisance, sans ressembler en rien à celle de madame Fitz-Osborne, n'empêchait point cette dame de rendre justice à l'habileté que l'avocat Nettleby avait toujours déployée dans les affaires : elle avait soigneusement conservé les papiers relatifs au long procès dont l'indécision empêchait miss Summers de jouir de l'héritage de ses pères. Pleine de confiance dans les lumières du vieil avocat, elle lui confia ces papiers : elle voulut même qu'il les emportât chez lui, afin de lui laisser la possibilité de les examiner à loisir.

Peu de temps après cette démarche, madame Fitz-Osborne tomba dans une maladie de langueur qui la retenait habituellement dans son appartement. Miss Summers ne voulut céder à personne le soin d'être sa garde et sa compagne. Il n'existait pour elle aucun intérêt plus cher que le rétablissement de sa protectrice : elle ne l'avait point quittée depuis deux mois, lorsque M. Nettleby revint à Bellevue. C'était ainsi que se nommait la maison de campagne de M. Fitz-Osborne.

M. Nettleby avait l'habitude d'y venir tous les ans passer un mois de l'été. Madame Fitz-Osborne s'empressa de lui demander son opinion sur les droits de miss Summers ; mais l'avocat, desirant se faire valoir, lui répondit que cette importante affaire exigeait un long et sérieux examen ; qu'il avait encore besoin de l'étudier, et qu'il en dirait son avis aussitôt

qu'il la connaîtrait assez pour ne point hasarder une décision.

M. Fitz-Osborne attachait trop peu d'intérêt à voir Rose rentrer dans ses droits, pour avoir jamais fait une seule question à ce sujet; mais, ayant découvert que l'avocat était chargé de l'examen des papiers, il sentit la nécessité de causer avec lui, pour l'empêcher de donner aucun encouragement à madame Fitz-Osborne; et, pour en parler plus librement, il attendit le moment où il se trouva seul avec lui.

— Conseiller, lui dit-il, je me suis proposé, depuis long-temps, de vous demander votre secours pour m'aider à détruire dans l'esprit de madame Fitz-Osborne l'absurde idée de poursuivre un procès qui a déjà coûté des sommes énormes, et qui a fini par ruiner l'héritier de cette vaine réclamation. Je vous prie même, si par hasard vous avez apperçu quelqu'es-

pérance d'un succès éloigné, de ne point en parler : réunissons-nous pour faire renoncer au ridicule projet de dépenser de nouvelles sommes pour obtenir une décision de la justice sur cette éternelle et dispendieuse affaire.

—Vous vous trompez étrangement, s'écria l'avocat, si vous regardez cette réclamation comme incertaine, et seulement comme un faible espoir d'un succès éloigné. Depuis que j'étudie les lois, et que je me mêle des affaires, jamais je n'en ai rencontré une seule qui promette une issue plus prompte et plus heureuse. Vous ne me paraissez pas connaître le mérite de ce cas ; je vais vous l'expliquer. Vous saurez que Williams Summers de Summerthall, en Yorkshire, avait deux fils, Robert et Henri....

—Et que m'importent ses deux fils? dit vivement M. Fitz-Osborne. Que m'importe que le procès soit gagné ou

perdu ? quel avantage m'en reviendra-t-il ? et pourquoi voulez-vous que je hasarde un sacrifice pour une affaire qui ne doit me rapporter aucun profit ?

— Le cas est différent. Cependant je suis persuadé fortement qu'avec très-peu de peine et d'argent, il serait facile de réintégrer l'enfant dans la pleine possession des terres, manoirs et héritages dont la fraude l'a injustement dépouillée. Cette affaire est d'une telle évidence, qu'il ne faut que la poursuivre pour la gagner. Mais, écoutez, puisque vous ne voulez point dépenser d'argent, prenons une autre forme, et demandons que la fille soit admise à poursuivre en sa qualité de pauvre, et comme étant sans aucune ressource ; mais alors....

— Ce n'est point, mon ami, sur cet objet que je vous consulte ; la demande que je renouvelle en ce mo-

ment, et que je vous fais au nom de notre ancienne amitié, c'est de décourager entièrement madame Fitz-Osborne, lorsqu'elle vous reparlera de cette affaire. On craint d'avoir pour soi-même le meilleur procès possible. Voulez-vous que nous entreprenions à nos risques et dépens celui d'une fille mendiante, dont l'entretien et la nourriture sont à notre charge? Je croirais mériter un brevet de frénésie, si je me prêtais à ce caprice de madame Fitz-Osborne.

—Vous voulez donc que cette enfant soit privée de son légitime patrimoine? Dans ce cas, il fallait du moins lui donner une éducation convenable à son peu de fortune; et, si vous m'aviez consulté, je vous aurais dit de la placer en apprentissage chez une couturière ou chez une marchande de modes : vous négligez trop de prendre mes avis. Je ne puis d'ail-

leurs vous cacher qu'il me paraît bien dur que le légitime propriétaire soit privé, faute de quelques nouvelles démarches et dépenses, de ses possessions qui seront très-grandes. Je sais beaucoup de mes confrères qui, s'ils connaissaient aussi bien que moi cette affaire, feraient les avances de la poursuite, pourvu qu'on leur assurât une raisonnable récompense sur le bien même qu'ils feraient recouvrer : mais la fille est mineure ; il faudrait attendre trop long-temps, et j'ai pour maxime qu'un homme de mon âge ne doit jamais travailler au hasard, ni courir le risque d'une longue attente.

—Cette maxime, dit M. Fitz-Osborne, est la plus sage que je connaisse : ne trouvez donc point étrange que je l'adopte pour moi-même. Rose n'a pas encore dix-neuf ans ; dans deux ou trois années, il sera temps de revenir sur cette affaire. Laissons

les choses comme elles sont, et laissez-moi conserver ma fortune pour l'employer plus utilement.

— Nous voilà du même avis; je reconnais à cette résolution votre sagesse ordinaire, lorsqu'il s'agit d'argent. Pour vous tranquilliser encore plus, je veux vous faire part d'un plan auquel je rêve attentivement depuis mon examen de cette affaire; il pourrait tout concilier et devenir agréable pour toutes les parties intéressées.

— Et quel est-il, demanda M. Fitz-Osborne?

— J'épouserai la plaintive.

— Que dites-vous? Quoi! vous épouseriez Rose?

— Et oui, je l'épouserai; pourquoi donc tant de surprise? Ne voyez-vous pas souvent des hommes plus âgés que moi se déterminer au mariage?

Le sérieux avec lequel M. Nettleby parla pour la seconde fois de

son projet, rendit à M. Fitz-Osborne toute sa présence d'esprit, et lui donna l'espérance que ce moyen pourrait servir à le débarrasser de Rose.

— Je vous ai témoigné de la surprise, dit M. Fitz-Osborne, parce que je vous croyais absolument déterminé à ne point vous marier; mais je pense, comme vous, que l'état du mariage est aussi raisonnable qu'il est respectable.

— Dites plus que cela. L'esprit de patriotisme et le bien de la société doivent conduire un bon esprit à se marier aussitôt qu'il a réglé ses affaires, et assuré sa fortune de manière à n'avoir plus d'inquiétude pour le reste de ses jours; c'est alors qu'il doit oublier que la vie de célibataire est plus agréable et plus commode, pour se souvenir que *la conservation de soi-même est la première loi de la nature.* Je dois donc com-

biner aujourd'hui, qu'étant âgé de soixante-sept ans, je commence mon déclin; dans quelques années j'aurai besoin de consolation et de secours, et je trouverai plus de ressource dans ma famille et dans une épouse qui m'aura des obligations, que dans la troupe avide de mes héritiers, que ma mort ne ferait peut-être que réjouir. Ce plan s'accommode en même temps à merveille avec l'économie et le bon ordre que je veux toujours voir régner dans ma maison. Je pourrai, grace à ma femme, me passer d'une surveillante, puisque son premier devoir sera de s'occuper sans cesse des détails du ménage, et d'empêcher mes domestiques de me voler. Je ne veux pas vous cacher d'ailleurs que je suis très-mécontent de mes deux neveux. Ces jours derniers j'ai voulu causer avec Henri Hume, qui vient de quitter le temple où il a demeuré

pendant trois années, pour apprendre les lois, et son ignorance est telle, que je ne voudrais pas lui confier la plus médiocre de mes affaires.

— Je croyais que ce jeune homme vous donnait les plus belles espérances de pouvoir un jour vous remplacer.

— Ce qui m'irrite le plus, c'est que son extravagance l'emporte encore sur son ineptie. Je l'ai rencontré l'autre jour traîné dans un phaéton qui avait plus de dix pieds de hauteur; deux insolens laquais, habillés comme des seigneurs, le suivaient à cheval, et la voiture de mon coquin de neveu m'a éclaboussé de la tête aux pieds; heureusement je n'avais pas alors ma belle robe du palais. Avec quoi voulez-vous qu'il paie une pareille dépense? Son père n'avait pas trois cents louis de rente. Je suis sûr qu'il battrait le pavé de

Londres pendant une semaine avant de pouvoir trouver une guinée. Voilà cependant les nouveaux piliers qui s'élèvent pour soutenir les lois! Convenez, mon ami, que nos enfans et nos neveux ne nous vaudront jamais.

CHAPITRE XXVII.

Éloge de Rose par M. Fitz-Osborne.

Nos lecteurs ont déjà pu s'apercevoir que le bon M. Nettleby se plaisait beaucoup à parler, et que sur-tout il employait sa verbeuse éloquence à prouver sa supériorité d'intelligence, de savoir et de raison sur le reste des hommes. Sa conversation n'amusait pas toujours M. Fitz-Osborne; mais l'ennui ne l'empêchait pas de se souvenir que l'avocat lui avait été souvent utile,

et pouvait l'être encore. Il se soumettait donc à l'écouter, et il calculait en même temps que sa complaisante politesse servait de supplément à la médiocrité des honoraires qu'il payait à ce vieillard intéressé. On était venu les interrompre qu'ils n'avaient pas encore épuisé le fond de leur conversation, M. Nettleby fut le premier à la reprendre.

— De mon temps, lui dit-il, un honnête avocat fréquentait les églises ; il y disait les prières, et il n'avait pas d'autre intention que celle de remplir ses devoirs religieux : aujourd'hui nos avocats modernes ont bien d'autres motifs ; ce n'est plus la chaire de vérité qu'ils viennent chercher ; mais ces tribunes oratoires où quelques prédicateurs célèbres s'efforcent de faire briller leur éloquence beaucoup plus que leur zèle, ils les suivent, ils les écoutent avec attention, non pas pour se cor-

riger de leurs défauts, mais dans l'espérance de saisir quelques phrases brillantes qu'ils pourront employer dans leurs plaidoyers; le même esprit les conduit de l'église au théâtre. L'art d'éblouir leur paraît être le seul qui soit digne de les occuper, et ils s'embarrassent fort peu de la justice de leur cause.

— Vos observations sont très-justes, dit M. Fitz-Osborne, en profitant du moment où son vieil ami s'était arrêté pour respirer; mais, pour revenir à notre sujet....

— Écoutez-moi, je vous prie. Je me suis un peu écarté de mon sujet; mais je ne l'ai point perdu de vue. N'est-il pas affligeant pour moi de penser que la fortune, que j'ai pu amasser par de longues et fatigantes années d'une industrie laborieuse, deviendra la proie de la débauche et de l'étourderie de mes deux neveux? Seront-ils jamais ca-

pables de l'augmenter et même de la conserver? Lorsqu'ils en seront en possession, au lieu de payer le tribut de respect et de reconnaissance qu'ils devront à ma mémoire, ils ne songeront qu'à se réjouir sur ma tombe. Cette horrible pensée m'irrite tellement contre eux, que je cherche dans mon esprit les moyens les plus sûrs pour déjouer leurs avides desirs de ma mort. Il me semble qu'en me mariant avec cette jeune fille, je leur ferai mieux sentir leur dépendance et le besoin qu'ils ont de mon secours.

Ces réflexions amères et ces dispositions chagrines firent concevoir une nouvelle espérance à M. Fitz-Osborne; il pensa qu'en excitant le ressentiment du vieillard contre ses deux neveux, il pourrait peut-être le conduire jusqu'au point de l'engager à les frustrer de son héritage pour en favoriser un ami, et il se

croyait en première ligne dans le cœur de M. Nettleby.

— Il me semble, lui dit-il, que dès ce moment vous pourriez vous tranquilliser sur l'abus que vos neveux ne manqueront pas de faire de votre héritage, en l'assurant à quelque ami plus digne de votre confiance. Puisque vous avez des motifs réels pour être mécontent de leur conduite, de leur ingratitude et de leur prodigalité, prenez des précautions pour que le fruit de vos utiles travaux ne soit point dispersé d'une manière extravagante.

— Le conseil que vous me donnez est fort sage, je le crois même très-désintéressé; mais convenez qu'un étranger n'a nul droit à recueillir ce fruit de mes peines; et puisque la mort nous arrache nécessairement aux biens que nous avons pu amasser, un honnête homme aime encore mieux en laisser la possession

à ses héritiers naturels, que de les voir passer dans des mains qui n'y ont aucun titre. Observez en même temps que si je propose à cette jeune fille de l'épouser, sa situation précaire et dépendante lui fera recevoir ma démarche avec reconnaissance. Je suis sûr d'avoir bientôt recouvré sa fortune qu'on lui retient de la manière la plus illégale; mais son inexpérience et son état présent lui laisseront croire que je suis assez généreux pour l'épouser sans dot; je la trouverai docile, affable, soumise à mes volontés, et différente enfin de ces opiniâtres créatures qui savent, pour ainsi dire, dès leur berceau, la fortune qu'elles doivent avoir, et se croient, en conséquence, le droit de n'être jamais contrariées. A présent, mon digne ami, vous connaissez mes vues sur cette fille, et vous êtes, plus que personne, en état de juger son caractère, puisque

vous vivez depuis si long-temps dans sa société : dites-moi, je vous supplie, avec candeur, lui connaissez-vous quelques défauts secrets et des dispositions incompatibles avec la vie douce et tranquille que je me propose de mener avec elle?

M. Fitz-Osborne hésita pendant quelques momens; la réponse de l'avocat venait de lui prouver clairement que ses efforts seraient vains pour l'engager à déshériter ses deux neveux; mais, en perdant l'espoir de les supplanter, il trouva très-avantageux de saisir une occasion de se débarrasser de Rose d'une manière qui parût respectable à tous les yeux, même à ceux de madame Fitz-Osborne. Il venait de suspendre sa réponse afin d'avoir le temps de la méditer, et il s'était promptement déterminé à ne point abandonner la réalité pour courir après l'ombre.

— Vous me paraissez balancer ; je vous supplie de me parler avec toute la franchise de l'amitié ; ne me cachez rien de ce que vous savez sur elle.

— Je vais vous expliquer, dit M. Fitz-Osborne, ce qui paraît embarrasser et retarder ma réponse : Rose possède un caractère infiniment doux et docile ; je crains cependant qu'elle ne soit pas la femme sur laquelle vous devez fixer votre choix. Elle a reçu la meilleure éducation possible ; mais madame Fitz-Osborne n'a jamais aimé les sociétés à la mode ; Rose est si reconnaissante qu'elle a pris les goûts de sa bienfaitrice, et je crains qu'elle n'ait point assez d'usage du monde pour faire élégamment les honneurs de votre maison.

— Eh ! tant mieux, tant mieux, c'est la chose qui me plaît le plus en elle ; les manières du monde

me sont odieuses ; je les déteste.

—Songez cependant que vous avez une grande fortune ; il est à desirer pour vous que votre femme, à la fois intelligente et aimable, sache la dépenser avec agrément.

— Dépenser de l'argent ! sa fortune ! d'une manière agréable ! Y pensez-vous donc? Ah ! si je n'avais que cet embarras, je pourrais m'en rapporter à mes deux extravagans neveux. Voilà positivement ce que je veux éviter. Je vais vous peindre ce que c'est que de savoir dépenser agréablement son argent : c'est avoir une maison ouverte à tous les fats et à toutes les femmes coquettes qui veulent s'y rassembler ; c'est réunir chez soi les joueurs, les escrocs et les hommes débauchés, pour leur apprendre plus sûrement les moyens de vous déshonorer et de vous ruiner ; voilà le tableau véridique de ce que l'on nomme une maison agréa-

ble. La crainte de voir la mienne ressembler à celle que je viens de peindre est si grande, que je ferais peut-être plus sagement de rester seul le reste de mes jours. Mon plus grand mal sera de prévoir que mes neveux dissiperont en peu de temps les fruits de mes longs travaux et de ma sage économie; mais j'espère qu'après la mort, notre ame devient insensible aux biens que nous aimions sur la terre; car si notre inquiétude pouvait se prolonger au-delà de la vie, le ciel lui-même, au lieu d'être le séjour de la félicité, ne serait pour moi qu'un lieu de tourmens. Examinons toutefois s'il ne me sera point possible d'éviter Charibe sans tomber dans Sylla.

— Je crois franchement, lui dit M. Fitz-Osborne, qu'en vous unissant avec Rose, vous n'aurez jamais à redouter un seul des dangers que vous venez de citer; mais l'extrême

simplicité de ses goûts m'a toujours porté à croire qu'elle n'était point convenable pour être la femme d'un homme riche. Sa grande économie m'a toujours été fort utile dans ma maison. Les plus légères négligences des domestiques ne peuvent échapper à ses observations : elle nous avertit avec soin de tout ce qu'elle voit, et, malgré son extrême gaieté, sa vigilance n'est jamais en défaut.

M. Nettleby, à ce portrait, se frottait les mains ; sa figure souriait. Voilà, s'écria-t-il, comme devraient être toutes les femmes, pour compenser les torts et les chagrins que nous causent nos domestiques ; ils sont vraiment la peste des sociétés, et quelquefois ils me font envier le sort des tribus sauvages qui se servent eux-mêmes ; mais puisqu'il est impossible de s'en passer, je me trouverais heureux d'avoir une femme capable de les surveiller, et qui sau-

rait garantir ma fortune de devenir leur proie. J'observe aussi, mon ami, que cette fille, jeune et pleine de santé, m'offre une plus belle chance que toute autre, et me fait concevoir l'espérance d'avoir de la postérité. Je vous demande donc instamment de traiter cette affaire le plus promptement possible; mais, sur toute chose, gardez le plus grand secret avec mes indignes neveux; car s'ils connaissaient mes projets, ils chercheraient à les faire avorter; mais je suis plus adroit qu'eux : aussitôt que je serai l'époux de Rose, je tomberai sur eux comme la foudre, et je les chasserai sur-le-champ de ma maison. Ne parlez point à madame Fitz-Osborne, ni à l'enfant, de mes espérances sur le gain du procès : cette connaissance exciterait leurs prétentions, et la jeune fille éprouvera pour moi plus de reconnaissance, en croyant que c'est à ma

générosité seule qu'elle doit son bonheur.

M. Fitz-Osborne fit à M. Nettleby toutes les promesses qu'il pouvait desirer, et ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *Réflexions. Personnages.* Page 1

CHAP. II. *Billet doux dans le style moderne.* 12

CHAP. III. *Le petit Bossu.* 19

CHAP. IV. *Arrivée d'un homme d'affaires.* 31

CHAP. V. *Visite des Voyageurs.* 45

CHAP. VI. *Le bonheur champêtre.* 55

CHAP. VII. *Conjectures, informations.* 65

CHAP. VIII. *Nouvelles questions, nouvelles conjectures.* 70

CHAP. IX. *Visite à la chaumière.* 81

CHAP. X. *Amours d'un vieux gentilhomme.* 95

CHAP. XI. *Seconde visite à la chaumière.* 115

CHAP. XII. *Un récit.* 122
CHAP. XIII. *Continuation du récit. Nouveau Personnage.* 128
CHAP. XIV. *Continuation du récit. Projet de séparation.* 143
CHAP. XV. *Mathilde à son Père.* 150
CHAP. XVI. *Réflexions du père sur la lettre précédente.* 154
CHAP. XVII. *Entrevue dangereuse.* 162
CHAP. XVIII. *Regrets tardifs. Nouveaux délais.* 175
CHAP. XIX. *Continuation du récit. Changement de situation.* 189
CHAP. XX. *Courage sublime et d'un bon exemple.* 198
CHAP. XXI. *Éducation.* 206
CHAP. XXII. *Projet de voyage. Départ.* 214
CHAP. XXIII. *Voyage à Londres. Retour en Irlande. Grande surprise.* 221
CHAP. XXIV. *Explication embarrassante.* 233

CHAP. XXV. *Nouveau Personnage.* 245
CHAP. XXVI. *Un homme de loi.* 260
CHAP. XXVII. *Éloge de Rose par M. Fitz-Osborne.* 275

FIN DE LA TABLE.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

Et à AMSTERDAM, chez le même.

AN XII — 1804.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Proposition de mariage.

MONSIEUR FITZ-OSBORNE, enchanté du succès que ses insinuations et ses encouragemens avaient eu sur le vieux Nettleby, ne se croyait point encore parvenu jusqu'au but qu'il voulait atteindre. Ce qui lui restait à faire lui paraissait le plus difficile; il prévoyait de la résistance de la part de Rose; mais il espéra la vaincre par l'adresse avec laquelle il se proposait de soutenir les projets du vieillard. La maladie de madame Fitz-Osborne lui parut être une circonstance favorable; et, pour ne pas

perdre de temps, il profita du premier moment où Rose se trouva seule avec lui dans le salon, pour lui faire part des généreuses intentions de son ami, et lui en faire sentir tous les avantages.

L'idée d'un amant tel que M. Nettleby frappa si gaiement la vive imagination de Rose, qu'elle ne répondit à cette première ouverture que par l'éclat de rire le plus immodéré.

M. Fitz-Osborne la réprimanda gravement sur sa légéreté, et lui dit que de semblables propositions méritaient sa plus sérieuse attention.

— Ma sérieuse attention, Monsieur! Permettez-moi de vous dire que vous me paraissez oublier entièrement l'âge et les manières de ce personnage.

— Vous me paraissez aussi, Mademoiselle, oublier étrangement votre situation dépendante.

A ce cruel reproche, Rose fondit en larmes.

— Je sais quel projet chimérique a formé madame Fitz-Osborne; c'est lui, sans doute, qui relève votre ambition; mais je vous assure dans ce moment que jamais il ne sera réalisé.

Rose crut qu'il était question du recouvrement de sa fortune; elle garda le silence, et M. Fitz-Osborne poursuivit:

— Comment une fille raisonnable peut-elle supposer que jamais je donnerai mon consentement à l'union de mon fils avec une personne dépourvue de tous les avantages qui peuvent plaire à son père? Comment cette même fille peut-elle oublier qu'elle a été élevée à mes dépens, et qu'elle n'a été reçue que par charité dans ma famille?

Jamais madame Fitz-Osborne n'avait laissé connaître à Rose les pro-

jets qu'elle avait formés de l'unir avec son fils. Ce qu'elle venait d'entendre parut lui causer tant de surprise, que M. Fitz-Osborne, persuadé que c'était une dissimulation de sa part, lui dit avec colère :

— Croyez que je n'ignore pas les projets que vous avez formés l'une et l'autre pour détruire la paix de ma maison et mes plus chères espérances; mais, quelque insignifiant que l'on ait pu me représenter, je possède encore des armes assez fortes pour repousser le coup que l'on veut me porter, et je vous déclare solennellement que jamais, et dans aucun cas, cette détestable alliance n'aura lieu.

— De grace, Monsieur, lui dit Rose, expliquez-vous plus clairement; de quelle alliance, de quel complot voulez-vous parler?

— Cette feinte ignorance ne fait que m'offenser davantage, et je vous

préviens que, quelque bonne actrice que vous soyez, vous ne me persuaderez pas que madame Fitz-Osborne ne vous a jamais parlé de l'absurde projet de vous marier avec mon fils.

— Je vous jure, Monsieur, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'entends aujourd'hui pour la première fois parler de ce projet; j'ignore s'il a été réellement formé par madame Fitz-Osborne; mais je vous déclare à mon tour que, loin de flatter mon ambition, je n'éprouve qu'un invincible éloignement pour une alliance si étroite avec la famille d'un homme qui.... Elle s'arrêta brusquement.

— Si vous me parlez franchement, (et j'en doute encore) la raison vous dira qu'un pareil souhait ne peut jamais être rempli. Il est possible que mon fils vous ait témoigné quelque attachement pendant son en-

fance; mais quatre à cinq années d'absence font une grande révolution dans les sentimens d'un jeune homme. Oseriez-vous supposer qu'à son retour, mieux instruit de sa naissance, de sa fortune et de ses hautes espérances, il fixera ses vues (ou du moins ses vues honorables) sur une fille dans votre situation?

— C'en est trop, Monsieur, ma mauvaise fortune ne vous donne pas le droit de m'insulter.

— Je ne vous parle aussi franchement que parce que l'occasion l'exige. La perspective d'indépendance et de richesses que les offres désintéressées de M. Nettleby déploient à votre vue, ne doit point être rejetée sans considération. Il est vieux, je le sais, il est même ridicule; mais, quels que soient ces désavantages, avec une grande fortune, une jolie femme peut imaginer de grands moyens de dédommagement. Je lui ai garanti

qu'il vous trouvera douceur et soumission; d'après les éloges que je lui ai faits de vous, il est persuadé que vous ne vous occuperez qu'à veiller sur ses domestiques, sur sa maison, et que vous lui épargnerez les gages d'une femme de charge; mais, aussitôt que vous l'aurez épousé, vous seriez bien folle et bien dupe si, par respect pour ses absurdes caprices, vous vous priviez des plaisirs qui pourront vous convenir. C'est en brisant son cœur que vous punirez sa folie; et, croyez-moi, ne laissez point à d'autres femmes le temps de conquérir le partage qui vous est offert.

— Grand Dieu! s'écria Rose, me méprisez-vous donc assez pour croire que je puisse accueillir cet exécrable plan?

— Vous raisonnez comme un enfant, et votre ignorante simplicité vous empêche de voir le monde tel

qu'il est. Puisque vous êtes sans expérience, soyez du moins docile, et profiter de la sagesse de ceux qui veulent bien vous instruire. La multitude de mariages mal assortis que nous voyons tous les jours n'a pas d'autre origine que l'intérêt; voilà le seul motif qui décide les parens à faire passer leurs filles jeunes et belles dans des bras de vieillards. Il en est de même de notre sexe; l'intérêt d'une part et la folie de l'autre. Tel est le grand mobile de la vie sociale, et c'est de là que dérivent l'énergie, les efforts du génie, et ce que les hommes appellent la vertu. Le soldat brave les dangers et porte par-tout le carnage et la destruction par l'amour du pillage, et non point pour cueillir de vains lauriers dans les champs de la gloire. Les magistrats, les ministres de l'église, les avocats, ne consacrent leurs veilles et leurs travaux que pour

obtenir les récompenses attachées à leurs places. Les lumières que je répands dans votre esprit vous étonnent; je ne fais cependant que dépouiller le monde de ses couleurs empruntées pour vous le montrer dans son vrai jour; je vous dis la vérité toute entière, et, si vous savez en profiter, vous penserez, comme moi, qu'une femme raisonnable doit consulter sa tête lorsqu'elle veut choisir un époux, et qu'elle ne doit écouter son cœur que pour fixer le choix de son amant.

L'indignation et la plus horrible surprise s'étaient tellement emparées de toutes les facultés de Rose, que M. Fitz-Osborne aurait pu prolonger encore long-temps le développement de son exécrable morale sans être interrompu par elle. Rose s'apperçut enfin que son silence lui laissait croire que son éloquence avait triomphé de ses résolutions; elle re-

cueillit toutes les forces de son esprit; et, portant sur lui un regard plein de noblesse et de fermeté, elle lui dit :

— Si des paroles suffisaient pour peindre mes sentimens, j'essaierais de vous prouver que vous venez de déshonorer la gloire et la vertu. Je connais trop mon insuffisance pour me croire capable de défendre l'humanité entière que vous avez outragée; mais je sais du moins que vous n'avez pu faire taire ce cri de ma conscience qui m'avertit de mes devoirs. Cet éternel flambeau ne peut s'éteindre, pas même pour celui qui refuse de le voir; car c'est en vain qu'il détourne la vue, le remords le poursuit : et moi, fille du malheur, orpheline, sans amis, c'est à sa lueur indestructible et consolante que je saurai marcher dans les plus pénibles sentiers de la vie. Ah! comment voudrais-je prouver l'existence

et la nécessité de la vertu, quand ceux même qui l'outragent et qu'elle désespère, sont obligés de se couvrir de son masque pour dérober à tous les yeux l'infamie de leur cœur?

Rose, en disant ces mots, semblait être animée par le feu du principe sacré qu'elle défendait; et M. Fitz-Osborne, atterré par sa contenance majestueuse, éprouvait pour elle un respect involontaire. Elle poursuivit.

— Je sais que ma situation est dépendante, mais mon esprit ne l'est pas. Je laisserai votre maison; malheur et pauvreté seront mon partage; mon intégrité me les fera supporter, et mes forces défaillantes se ranimeront en me souvenant que j'ai rempli mes devoirs. Je fuirai votre maison: soyez assuré que je ne surprendrai ni l'affection de votre fils, ni la crédulité d'un homme que vous appelez votre ami, et dont vous me pressez

d'immoler si bassement les intérêts les plus chers.

M. Fitz-Osborne, écrasé par l'énergie avec laquelle un cœur honnête sait repousser et confondre les raisonnemens spécieux du vice, sentit la nécessité de prendre une marche plus adroite.

—Vous prenez trop sérieusement, lui dit-il, ce que j'ai voulu vous faire entendre. J'avoue que je me suis servi de couleurs beaucoup trop fortes, mais je me suis laissé entraîner par l'intérêt que vous m'inspirez. J'espère que vous vous servirez de votre raison pour vous réconcilier avec l'idée d'accepter les propositions de M. Nettleby. Son âge avancé ne l'empêche pas d'être un excellent homme. Je veux même vous laisser entrevoir un motif qui vous engagera peut-être à suivre mes conseils. Vous aurez l'espoir probable de devenir bientôt une riche veuve; et si mon fils con-

serve son penchant pour vous jusqu'à ce temps, vous ne me verrez point refuser de vous appeler ma fille.

— Jamais, Monsieur, je ne porterai ce nom ; mes sentimens pour votre fils ont toujours été ceux d'une sœur ; je m'éloignerai de votre maison, et mon cœur n'y regrettera qu'un seul lien.

Ce dernier mot fut suivi d'un torrent de larmes données à la reconaissance la plus sincère, à l'attachement le plus tendre, au souvenir enfin de madame Fitz-Osborne. L'idée de s'en séparer venait, pour la première fois, de se présenter à sa pensée.

CHAPITRE II.

Galanterie d'un homme de loi.

Monsieur Nettleby, qui soupçonnait la nature de la conversation établie entre Rose et M. Fitz-Osborne,

trouva qu'il leur avait laissé assez de temps pour entamer cette affaire, et que, pour défendre sa cause, il ne pouvait choisir un meilleur avocat que lui-même. D'après cette persuasion, il entra sans cérémonie dans la chambre, espérant qu'il trouverait Rose rayonnante de joie pour une bonne fortune aussi peu prévue. Sa surprise fut si grande en la trouvant en pleurs, qu'il s'écria :

— Qu'y a-t-il donc? J'espère que la pauvre chère madame Fitz-Osborne n'est pas morte subitement.

— Conseiller, dit M. Fitz-Osborne, Rose est si troublée par sa reconnaissance et par la joie que lui cause l'honneur inattendu que vous lui faites, qu'elle n'a pu retenir ses larmes.

— Pauvre petite! Hé bien, j'en suis ravi. Vraiment, mon enfant, il est certain que, dans ce temps, tout le monde n'aurait pas la générosité d'épouser une fille sans dot, tandis qu'il

existe une grande quantité de jeunes personnes qui ont de la fortune, et que l'on pourrait demander; mais je vais vous parler avec franchise : J'ai pris de l'inclination pour vous sur les bons rapports que l'on m'a faits de votre sobriété et de votre économie. Lorsque nous serons mariés, vous ne manquerez point d'un agréable nécessaire; de plus, je prendrai le soin de vous assurer une somme suffisante pour vous faire vivre convenablement; et, comme il serait possible que mon décès arrivât avant le vôtre, vous devez, en retour des dons que je me propose de verser sur vous....

— Monsieur, dit vivement Rose en essuyant ses larmes, M. Fitz-Osborne vous a mis dans l'erreur; les bonnes qualités sur lesquelles il vous a plu de fonder votre estime pour moi, sont imaginaires; et....

— Non, non, mon enfant. Mon

ami, j'en suis sûr, ne me tromperait pas sur une matière aussi importante : votre modestie ne fait que me confirmer dans l'opinion que j'ai de vos autres bonnes qualités ; ainsi, comme je vous disais....

— Mais, Monsieur....

— Écoutez-moi, mon enfant, je vous en prie ; je n'aime point ces fréquentes interruptions ; elles favorisent le bavardage, et c'est une des fautes de votre sexe, contre laquelle vous devez le plus soigneusement vous tenir en garde. De temps immémorial, c'est votre faible prédominant. Une jeune femme, pour former son jugement et acquérir de véritables connaissances, doit écouter par préférence la conversation des hommes qui ont de l'âge et de l'expérience ; je vous demande donc de m'écouter toujours avec une sérieuse attention, sur-tout dans ce moment où je viens d'établir une matière

qui a besoin d'être mûrement pesée et considérée. Je vous disais donc que je vous fournirai de quoi payer les dépenses nécessaires. J'espère qu'en vous mettant à la tête de mon ménage, vous redoublerez d'économie et de frugalité. Votre soin principal sera de surveiller mes gens; et mon ami, M. Fitz-Osborne, m'a fait un grand plaisir en m'apprenant que votre inclination naturelle vous portait à ne pas laisser échapper une occasion d'examiner leur conduite.

Quant à votre manière de vous habiller, je dois vous prévenir que j'exige de votre part une réforme totale; cependant, comme je serai charmé de vous voir richement et convenablement parée lorsque les occasions l'exigeront, je vous donnerai de quoi monter une très-belle garde-robe. J'ai une abondance de riches étoffes de soie, et de magnifiques dentelles dont j'ai hérité à la

mort de ma mère, et que j'ai soigneusement conservées pour le cas où je voudrais me marier. Vous êtes grande et mince, ma mère était grosse et courte; mais ses robes vous iront à merveille, et vous n'aurez à payer que la façon.

— Avez-vous donc tout dit, Monsieur? s'écria Rose avec l'air de la plus vive impatience.

— Non, mon enfant; j'ai encore bien des avertissemens à vous donner; mais, pour abréger, je vous préviens que, lorsque vous serez madame Nettleby, j'exigerai de vous que vous renonciez à toutes les folies et à toutes les sottises à la mode. A présent, je veux bien écouter ce que vous avez à me dire; évitez seulement la prolixité, c'est un grand défaut dans la conversation, et je ne puis la supporter.

— Ce conseil n'est pas nécessaire, Monsieur; très-peu de mots me suf-

firont pour m'expliquer, et vous vous seriez épargné beaucoup de peines, si vous aviez bien voulu les écouter plus tôt. Je ne serai jamais madame Nettleby.

Rose, après avoir dit ces mots, quitta son siége et sortit de l'appartement.

— Ah, ah! que veut dire cette enfant? demanda le vieillard à M. Fitz-Osborne. Si j'ai bien entendu, elle dit qu'elle ne veut pas de moi?

Pendant la conversation précédente, M. Fitz-Osborne s'était beaucoup amusé de la singulière et nouvelle galanterie du conseiller Nettleby. Il n'avait pas moins pris de plaisir à voir la tristesse, l'embarras, l'impatience et la mortification de la malheureuse Rose. Cependant, comme il avait encore quelque espoir d'obtenir le consentement de cette jeune personne, il s'efforça

d'engager le vieillard à continuer sa poursuite.

— Ne vous trompez point, lui dit-il, à la réponse qu'elle vient de vous faire; elle me disait, avant votre arrivée dans la chambre, qu'un pressentiment inconcevable lui faisait craindre de n'être jamais votre femme; qu'elle était née trop malheureuse pour espérer ce bonheur, et c'est le souvenir de son infortune qui la faisait pleurer lorsque vous êtes entré.

— Eh quoi! voilà tout? Pauvre enfant! elle aura fait quelques mauvais rêves. Ces faibles créatures sont par nature sujettes à la superstition; mais je lui aurai bientôt rendu le courage, en l'assurant que je veux faire son bonheur.

CHAPITRE III.

Preuves certaines d'une véritable amitié.

Miss Summers, le cœur à la fois rempli d'indignation et de douleur, était descendue dans le jardin. Elle avait craint d'inquiéter madame Fitz-Osborne, en se présentant devant elle avec des yeux encore humectés de ses larmes. Elle s'enfonça dans l'allée la plus sombre, et, cachant sa tête dans ses mains, elle s'abandonnait à ses tristes pensées, lorsqu'un cri de surprise et de pitié, à moitié étouffé, qu'elle entendit derrière elle, lui fit reporter ses regards en arrière; elle apperçut le jardinier de la maison, le vieil Austin, qui s'était arrêté au bout de l'allée.

Ce bon vieillard avait été le mari de la nourrice de Rose; mistriss

Summers, avant sa mort, avait fortement recommandé ce bon couple aux bontés de madame Fitz-Osborne. Cette femme généreuse avait pris l'un et l'autre à son service, et les avait placés dans sa maison de campagne. La femme était morte depuis quelques années; mais le travail et la probité du bon Austin l'avaient rendu si recommandable, que M. Fitz-Osborne lui avait conservé la place de son premier jardinier.

Rose, dont le bon cœur n'avait besoin pour aimer que de trouver des qualités estimables et solides, avait promptement accordé sa plus tendre affection à son bon vieux père nourricier, qui, depuis son enfance, l'avait aimée comme si elle avait été sa fille, et lui avait en même temps conservé le respect que l'on doit à son supérieur. La tendresse presque filiale de Rose, et sa douce familiarité, lui avaient si bien gagné

les sentimens de cet honnête homme, que, n'ayant point d'enfant, elle était devenue le seul et le plus cher objet de son attachement.

Rose, beaucoup trop agitée pour avoir la force de commander à ses sentimens, s'était éloignée brusquement du vieillard, et sans lui parler. En parcourant l'allée elle eut le temps de penser que ce brusque et silencieux éloignement avait quelque chose de dur, elle se retourna du côté du vieillard : elle l'apperçut à la même place, la regardant avec respect, et s'efforçant de réprimer les vives émotions de son cœur. Elle éleva la voix pour lui dire quelques mots obligeans qu'elle accompagna d'un doux sourire; mais le bon Austin, ayant réfléchi lui-même qu'elle n'était venue dans cette allée que pour être seule, la salua respectueusement, reprit un air content, et quitta cette allée.

Rose, abandonnée à ses désolantes réflexions, forma le vague projet de s'éloigner de la maison de l'homme qui venait de l'insulter; mais elle connaissait trop bien madame Fitz-Osborne pour espérer la voir consentir à cette mesure. L'idée de fuir secrètement venait se présenter à sa pensée, mais où aller? et qui trouver pour la protéger? Ce qui la rendait la plus incapable de prendre cette résolution désespérante, c'était la douleur inexprimable que lui causait l'idée de se séparer de son amie. Se rappelant alors qu'elle ne l'avait point vue depuis quelques heures, et qu'elle était peut-être alarmée d'une aussi longue absence, elle essuya ses pleurs, réunit toutes ses forces, et rentra dans la maison.

En rentrant chez madame Fitz-Osborne, elle trouva son mari qui causait avec elle: (circonstance qui n'était pas ordinaire) s'appercevant

que leur conversation était fort animée, et, craignant d'être importune, elle voulut se retirer ; mais M. Fitz-Osborne la pria de rester.

— Nous parlions de vous, lui dit-il ; je vais répéter devant vous ce que je disais à madame Fitz-Osborne : je l'instruisais de l'obstination absurde avec laquelle vous rejetez les propositions de M. Nettleby ; je l'ai en même temps prévenue que je ne veux pas souffrir plus long-temps dans ma maison une personne dont la présence est une source de trouble, d'animosité et de désunion entre ma famille et moi.

— Vous êtes indubitablement, Monsieur, le maître dans votre maison, lui dit madame Fitz-Osborne, et vous avez le droit de choisir les personnes que vous voulez y admettre, autant que celui d'en écarter celles qui vous déplaisent. Miss Summers s'éloignera dès ce soir si vous

l'exigez; mais elle ne partira point seule, car son amie ne l'abandonnera jamais. Bénie soit la mémoire de mon père, dont la prévoyante et généreuse tendresse a laissé entre mes mains le pouvoir de prouver l'intérêt que m'inspire cette orpheline malheureuse, et de remplir envers elle les devoirs que mon cœur me prescrit! Miss Summers est mon enfant dans le sens le plus cher et le plus tendre; elle est l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption; elle m'a été léguée par mon amie expirante. C'est en la recevant de ses bras, c'est en la serrant dans les miens, que j'ai contracté envers elle toutes les obligations de l'humanité: mon honneur lui garantit que je saurai les remplir. Vous pouvez l'éloigner de votre maison; mais non me dispenser du devoir de la protéger. Je sais combien vos vues pour l'établissement de mon fils sont dif-

férentes des miennes : puisse-t-il un jour trouver son bonheur à remplir les vœux de sa mère ! Mais, quel que puisse être le choix qu'il fera, mes résolutions sont prises, elles ne varieront plus.

— Et quelles sont, Madame, les grandes résolutions que vous avez prises dans votre haute sagesse ?

— Ma fille adoptive, lui répondit madame Fitz-Osborne, sera l'unique héritière de ma fortune. Trouvez à présent, Monsieur, pour votre fils une personne plus belle, plus aimable et plus riche que Rose Summers.

M. Fitz-Osborne fut atterré par cette déclaration; et Rose, jetant ses bras autour du cou de son amie, et tombant à ses genoux, lui dit : Oh ! ma bienfaitrice, vous m'accablez ; c'en est trop, mon cœur ne peut suffire.....

— Non, fille d'Émilie, non, ce

n'est point trop. Je vous ai élevée sur mon sein, je connais votre valeur; vos dons, vos qualités, vos vertus, tout a fait sentir au cœur d'une mère que vous êtes le plus beau présent qu'elle puisse faire à son fils. J'ose encore espérer qu'il tiendra de moi le bonheur en vous recevant de ma main; mais, quelles que soient ses résolutions et les événemens que prépare l'avenir, ma Rose ne sera point une orpheline abandonnée dans ce monde injuste et pervers, et ce ne sera point dans les bras de la décrépitude et de l'absurdité qu'elle ira chercher un refuge. A présent, Monsieur, que j'ai dit mes résolutions, vous me connaissez assez pour savoir qu'elles ne changeront jamais.

Si M. Fitz-Osborne avait pu conserver encore le moindre espoir de faire révoquer les engagemens que madame Fitz-Osborne venait de

prendre de la manière la plus solennelle, il aurait eu la force de se modérer et d'employer les ressources de son esprit pour les combattre ; mais, assuré qu'il ne ferait plus que de vains efforts, il n'écouta que les mouvemens de sa colère ; ses invectives et ses reproches insultans firent sentir à madame Fitz-Osborne qu'elle ne devait leur opposer que le silence du mépris : et la malheureuse miss Summers était presque expirante pendant cette horrible tempête qu'elle avait innocemment excitée.

CHAPITRE IV.

Nouvelles tentatives.

Monsieur Fitz-Osborne, extrêmement déconcerté par les franches déclarations de sa femme, sentit bien que l'adresse ou la force de ses rai-

sonnemens ne suffiraient plus pour l'engager à changer de résolution; il connaissait aussi trop bien l'énergie de son caractère pour espérer qu'il pourrait l'intimider par des menaces. Ce ne fut plus contre elle qu'il dirigea ses efforts. L'inexpérience, la timidité naturelle à l'âge de miss Summers, sa douceur et la générosité de ses sentimens, lui firent espérer plus de succès, et bientôt il sut trouver une occasion d'avoir une nouvelle explication avec elle.

— Vous êtes trop raisonnable, lui dit-il, pour ne pas songer que les ressentimens d'une mère contre son fils ne peuvent avoir une longue durée; ce que la colère a inspiré, la tendresse maternelle viendra bientôt le détruire, et vous jugez bien qu'une femme qui possède un aussi noble caractère que madame Fitz-Osborne, ne conservera pas long-

temps et n'exécutera jamais le projet barbare de déshériter un fils qui ne l'a point offensée, pour enrichir de ses espérances et de sa fortune une personne qui lui est étrangère. Vous savez même que, si les mouvemens de cette colère (qui n'a jamais existé que contre moi) la portaient à dépouiller son fils unique, les lois viendraient à son secours, et lui rendraient une fortune que lui seul a droit de recueillir. Je ne puis donc m'effrayer d'une menace dont vous connaissez aussi bien que moi l'inutilité; mais je vais ajouter à ces motifs d'autres plus forts encore, pour achever d'éclairer votre jugement. C'est d'après les plus mûres réflexions que je vous préviens que je déshériterai mon fils de la totalité de ma fortune, si jamais sa mère oublie assez la tendresse qu'elle lui doit pour exécuter le projet qu'elle nous a fait entendre. Vous voyez

dans quelle horrible position vous allez placer une famille que vous devez aimer, et dont vous devez respecter l'union et le repos. Qui donc oserait me blâmer de desirer votre éloignement, lorsque votre présence détruit notre tranquillité domestique? Voulez-vous usurper les droits naturels de mon fils? Voulez-vous favoriser les caprices et l'entêtement d'une femme qui, sans doute, n'a point réfléchi aux suites funestes qu'ils auront? N'appercevez-vous donc pas les maux et les événemens déplorables dont vous serez la seule cause?

— Ah! je ne les vois que trop; veuille le ciel les écarter!...

— Eh bien! il reste encore un moyen; soyez vraiment généreuse, rendez-nous la paix, rétablissez l'harmonie entre un mari et sa femme, et cessez d'exposer leur fils à perdre leur tendresse.

— Parlez, Monsieur, que faut-il faire ?

— Épouser Nettleby, et prouver que votre cœur ne se borne pas à donner des éloges aux vertus nobles et désintéressées.

Cette réponse jeta miss Summers dans de profondes réflexions, que M. Fitz-Osborne se garda bien d'interrompre. Rien ne lui paraissait au-dessus de ses forces alors qu'il s'agissait d'assurer le repos de son amie, et de rendre la paix à sa famille. Au milieu de son hésitation elle se demandait à elle-même si elle ne devait pas épouser Nettleby ; mais cet horrible sacrifice rendrait-il bien sûrement la paix et le bonheur à son amie ? Devait-elle résoudre une aussi grande question sans l'avoir consultée ? Devait-elle s'engager avant d'y avoir sagement et long-temps réfléchi ? Pendant qu'elle restait plongée dans la plus douloureuse incertitu-

de, M. Nettleby vint les rejoindre dans le jardin; il les avait observés de la fenêtre, et, persuadé qu'il était l'objet de leur conversation, il s'approcha d'eux en disant:

— Avez-vous enfin établi les bases principales? Êtes-vous plus rassurée? Il faut, mon enfant, que vous ayez bien peu de jugement pour avoir ressenti tant de chagrin et de crainte sur la foi d'un rêve. J'espère que désormais vous aurez moins de confiance dans vos pressentimens.

— Il me paraît, Monsieur, lui dit miss Summers, que nous nous entendons fort mal: que voulez-vous dire en me parlant de mes pressentimens?

— Je parle de ceux qui ont fait craindre que nous ne soyons jamais mariés ensemble. Rassurez-vous entièrement; j'aurai pour vous tous les procédés généreux que je vous ai promis; vous serez madame Nettle-

by, et je vous ferai connaître clairement mes intentions sur la nourriture et l'éducation de nos enfans; car il faut songer à tout lorsque l'on veut s'engager sous les lois du mariage.

La ridicule confiance de ce vieillard fit une si grande impression sur miss Summers, qu'elle cessa d'être incertaine dans ses résolutions, et, sans renoncer à la volonté de chercher tous les moyens capables de rétablir la paix dans la maison de M. Fitz-Osborne, elle dit avec impatience et du ton le plus ferme à M. Nettleby : Je vous ai déjà fait connaître dans les termes les plus clairs, Monsieur, que je ne serai jamais votre femme; je regrette que vous me forciez de le répéter.

— Comment, enfant? Je ne vous entends pas.

— Je ne puis cependant m'exprimer plus clairement.

— Prenez garde, miss Summers, dit M. Fitz-Osborne en la regardant d'un air menaçant.

— Mon cœur me commandera des procédés généreux. Je connais mes devoirs, je saurai les remplir; mais soyez assuré, Monsieur, que je saurai toujours m'élever au-dessus de vos menaces.

— Voilà qui est bien bizarre! bien étrange! s'écria M. Nettleby; c'est la chose du monde la plus extraordinaire. Je croyais qu'il ne fallait plus que préparer l'autel, et la jeune personne ne veut point de moi.

— J'espère encore, dit M. Fitz-Osborne, que miss Summers changera une résolution qui montre autant d'obstination que de folie.

— Jamais, Monsieur.

— Ah! ne dites point *jamais*, mon enfant, s'écria l'avocat; c'est un temps bien long que jamais. Vous ignorez la valeur de ce mot, et vous

oubliez combien votre sexe est changeant. Quelque diseuse de bonne aventure aura troublé votre cerveau; mais considérez que M. Fitz-Osborne, qui est de mon avis, a deux fois votre âge, et que moi je l'ai presque trois fois; nous devons, par conséquent, avoir dix fois plus de sagesse, d'expérience et de connaissance du monde que vous. Je vous plains plus que je ne vous blâme de ne pas appercevoir votre bonheur. N'y mettez point obstacle par votre obstination; comment oseriez-vous refuser votre confiance à un homme aussi sage que M. Fitz-Osborne, surtout quand je l'appuie de mes conseils, de mon expérience et de mes lumières? Croyez-moi, mon enfant, la raison de la folle jeunesse ne peut être mise en comparaison avec la nôtre?

— Je n'examinerai pas, Monsieur, si les passions ne peuvent pas éga-

rer l'âge mûr et la vieillesse autant que le premier âge de la vie ; mais je vous prouverai qu'une femme peut avoir assez de constance et de fermeté pour exécuter ce qu'elle a résolu. Quant à vous, Monsieur, dit-elle en parlant à M. Fitz-Osborne, cessez d'avoir des inquiétudes. Des sentimens et des motifs plus puissans que la crainte de vos menaces me feront prendre des moyens assurés pour rétablir la paix dans votre famille ; mais, ces moyens, je ne vous en dois aucun compte. Après avoir dit ces mots, elle sortit.

— Comment donc ! c'est une petite tigresse, s'écria Nettleby en observant l'indignation qui étincelait dans les yeux de Rose pendant qu'elle parlait à M. Fitz-Osborne ; c'est une véritable tigresse, et je commence à croire que je suis heureux de lui avoir échappé. Est-ce donc là cette

femme douce et soumise que vous m'aviez promise ?

— J'avoue que, jusqu'à présent, je l'avais mal connue, ou plutôt elle prouve la justesse de votre observation sur l'inconstance de son sexe.

— Oui, oui, mon ami, elles sont toutes de la même étoffe. Changeantes comme le vent, incertaines comme les saisons. Fonder son bonheur et son honneur sur l'une d'elles, c'est bâtir sur le sable. Je parie que la sotte créature aurait fait moins de difficulté si on lui avait proposé un de mes impertinens neveux.

— Sa folie peut aller jusque-là, dit M. Fitz-Osborne.

— Eh bien ! Henri Hume vous a promis de venir dîner aujourd'hui chez vous, cette occasion lui fera connaître la différence qu'il y a de lui à moi ; j'aurai soin de faire valoir ma supériorité sur lui ; mais soyez sûr qu'elle reconnaîtra, dès les

premiers mots, qu'il n'est qu'un fat ignorant et suffisant. C'est en nous voyant ensemble qu'elle distinguera le maître et méprisera l'écolier; mais je suis si content d'avoir pu la connaître avant de m'engager, et j'ai si bien changé d'avis, que, si dans quelques jours, elle venait me demander pardon de sa sottise, je la repousserais avec le mépris qu'elle mérite.

CHAPITRE V.

Un dîner.

Miss Summers s'était retirée dans son appartement. Madame Fitz-Osborne, se trouvant assez bien ce jour-là pour quitter sa chambre, alla dans celle de sa jeune amie; elle la trouva en larmes. Persuadée que ce chagrin était occasionné par la conversation du soir précédent, elle

s'efforça de la consoler, en lui renouvelant les assurances de sa tendresse et de son plus vif intérêt. Miss Summers, après l'avoir serrée dans ses bras, lui rendit compte de la conversation qu'elle venait d'avoir dans le jardin avec le vieux Nettleby; mais elle garda le silence sur celle qu'elle avait eue avec M. Fitz-Osborne. La singularité du caractère de M. Nettleby, et le desir de juger l'effet qu'aurait produit sur lui la vive explication de Rose, engagèrent madame Fitz-Osborne à se trouver au dîner. En entrant dans la salle elle y trouva Henri Hume, le neveu de M. Nettleby, qu'elle salua poliment. C'était un jeune homme d'une fort bonne tournure, et qui ne paraissait rien avoir d'extraordinaire; la contenance de son oncle était celle d'un homme vivement piqué d'avoir été refusé; sa mauvaise humeur se manifestait par les malé-

dictions qu'il donnait à la nouvelle cuisine; mais bien plus encore par les sarcasmes qu'il lançait à son neveu toutes les fois qu'il essayait de parler.

Le jeune homme, pendant le temps du dîner, avait fixé son attention toute entière sur miss Summers. Forcé de répondre à son oncle, qui s'était apperçu de son admiration pour cette jeune personne, et voulait y faire diversion, il prit le parti de l'interroger à son tour pour lui demander s'il savait que son vieil ami, M. Crawen, venait enfin de se marier à la jeune personne dont il avait si long-temps et si vainement sollicité la main.

— Oui, oui, je le sais, et j'étais sûr qu'il réussirait; tout homme (dit-il en regardant Rose d'un air malin) n'a besoin que de patience pour obtenir la meilleure d'entre elles; mais c'est payer trop cher une si mauvaise marchandise. Je le félicite de

son marché, sans croire à la durée de son bonheur ; sa femme n'est plus très-jeune, et, quand la fleur commence à se faner, il faut se dépêcher de prendre un époux.

— Convenez du moins, mon oncle, qu'une femme est bien malheureuse et bien délaissée quand elle est réduite à prendre un époux de l'âge de Crawen.

— Votre réflexion, mon neveu, n'est qu'une impertinence ; Richard Crawen et moi nous étions ensemble au collége ; il n'a que quatre ou cinq années de plus que moi.

— Vous me surprenez beaucoup, M. Nettleby, dit madame Fitz-Osborne, qui voulait s'amuser de la colère du vieillard ; je vous croyais plus âgé que M. Crawen, et, quand il aurait cinq à six années de moins que vous, quel motif a pu le porter à se marier aussi tard?

— Quel motif, Madame ? Celui

d'avoir un héritier de sa fortune. Voilà le seul qui puisse engager un homme raisonnable à se soumettre à de pareils nœuds; car c'est la seule consolation que puisse procurer la société d'une femme.

— Vous avez du moins, Monsieur, (lui dit madame Fitz-Osborne) la bonne foi de ne pas nous tromper, et vous venez de nous dire votre opinion sur les femmes avec une grande franchise.

— Quels que soient mes défauts, Madame, j'aime mieux être franc qu'hypocrite.

— Peut-être avez-vous raison, Monsieur; pour moi, je suis de l'avis de la Rochefoucault, lorsqu'il définit l'hypocrisie : *Un hommage extérieur que le vice rend à la vertu.* Je sens qu'un jeune homme, qui conserve assez d'amour de l'ordre et assez de sensibilité pour être honteux de ses fautes et les cacher sous

un voile honnête, me laisse plus d'espoir qu'il pourra se corriger, que celui qui s'en vante à la face de l'univers, et dont le front impudent ne sait plus rougir. Je vous prie de croire, M. Hume, que je ne fais dans ce moment que des réflexions générales; et j'aime à croire que vous pensez comme moi, que, s'il est possible de pardonner des légéretés à la jeunesse, il serait très-immoral de lui laisser oublier les distinctions qui se trouvent entre le bien et le mal.

— Ces distinctions ont disparu depuis long-temps, s'écria le vieil avocat : je vais vous le prouver de cent manières différentes.

Madame Fitz-Osborne, déjà fatiguée par le dîner, dit poliment à M. Nettleby que sa santé ne lui permettait pas de rester plus long-temps, et elle se retira avec miss Summers.

CHAPITRE VI.

Les apparences trompeuses.

C'est une étrange créature que l'homme ! dit madame Fitz-Osborne à Rose; c'est un composé de bien et de mal. Quelle bizarre combinaison ne trouve-t-on point dans le caractère de ce vieillard ? On le voit plein de pénétration et de sagacité, porter la lumière dans les affaires les plus difficiles; sa profonde connaissance des lois et sa sagacité naturelle l'empêchent de s'égarer dans les procès les plus embrouillés, et ce même homme est rempli de petitesses, de préjugés et de ridicules, lorsqu'il se trouve contrarié dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Je ne veux point, cependant, qu'il me soupçonne d'avoir de l'humeur, et nous allons rester quel-

ques momens au salon pour prendre le thé avec la compagnie.

En sortant du dîner, M. Hume s'approcha respectueusement de madame Fitz-Osborne, et, après quelques complimens d'usage, il ne s'occupa plus que de miss Summers. Son empressement à lui servir le thé, à la débarrasser de sa tasse, à lui répéter que rien n'était plus grand que le pouvoir de la beauté, ne lui obtinrent que des politesses très-froides, et les réponses pressées et décisives de Rose ne lui laissèrent point la possibilité de lier une conversation suivie avec elle. Les sentimens qui l'occupaient toute entière ne lui permettaient point d'écouter un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois, et bientôt elle sut trouver un prétexte poli pour se retirer du salon.

Aussitôt qu'elle fut libre, elle descendit dans le jardin, et dirigea ses

pas vers une des extrémités du parc, dans laquelle madame Fitz-Osborne avait fait construire un petit bâtiment gothique qu'elle nommait le Temple de la Solitude. Lorsqu'elle fut dans cette retraite, distante de la maison de près d'un mille, elle espéra que personne ne viendrait l'interrompre. Elle se jeta sur un siége à l'entrée du temple. Ses yeux se fixèrent sur le lac dont les bords s'élevaient à une hauteur considérable : ils étaient ombragés par des arbres dont les branches retombaient en voûtes de verdure, et donnaient au local une apparence sombre et mélancolique, parfaitement d'accord avec les tristes pensées de la malheureuse Rose. Après avoir rassemblé ses idées, la fatale promesse qu'elle avait renouvelée à M. Fitz-Osborne vint se présenter à sa mémoire; bientôt elle apperçut les embarras, les inquiétudes et les peines

qui deviendraient son partage aussitôt qu'elle aurait fui de la maison de sa protectrice. Ses larmes coulèrent en abondance, et, se confiant à la solitude où elle se trouvait, elle en interrompit le silence en s'écriant: Oui, je fuirai cette maison où je répands le trouble; mais où trouverai-je un asile? je suis sans argent et sans amis. Pendant qu'elle disait ces mots, un léger bruit, qui d'abord l'effraya, lui fit baisser le mouchoir dont elle couvrait ses yeux, et elle apperçut un homme à ses pieds. C'était Austin, le bon Austin, qui ne l'avait point perdue de vue depuis l'instant où il l'avait vue se promener si tristement dans une des allées couvertes du parc. Ce même soir il l'avait vue traverser le jardin, et, son bon cœur ayant été déchiré par l'air d'abattement et de désespoir que toute sa contenance laissait appercevoir, il avait suivi ses

pas, déterminé à lui demander s'il ne pouvait pas lui offrir ses services.

— Oh! ma chère maîtresse, (s'écria-t-il en tombant à genoux et en laissant couler ses larmes sur une barbe blanchie par les années) pardonnez à votre vieux et fidèle serviteur s'il ose vous interroger. Depuis deux jours je me suis apperçu que votre cœur est brisé par la douleur; ne puis-je donc pas vous être utile? J'étais à cette porte; je viens de vous entendre former le projet de vous éloigner, et vous paraissiez hésiter parce que vous manquez d'amis et d'argent. Je ne suis point votre ami; je suis davantage : je vous ai servie depuis que vous vivez; pendant votre enfance je vous ai portée dans mes bras; vous avez souvent dormi sur mon sein. J'ai une sorte de droit à vous aimer comme si vous étiez ma fille; voilà mes titres pour oser vous offrir quelque argent; j'ai

deux cents guinées, ne me refusez pas de les recevoir dans ce moment, et moi je ne refuserai pas la restitution que vous m'en ferez lorsque vous serez dans une position plus heureuse. Apprenez même que vous avez déjà des droits à cet argent : je n'ai point d'enfans, vous seule vous êtes chère à mon cœur. Tenez, voilà le papier qui contient mes dispositions dernières : je voulais le remettre à un homme de loi ; je desire emporter dans ma tombe la consolante idée que vous serez mon héritière. Avancez pour moi ce bonheur en ne me refusant point.

Le bon Austin, en disant ces mots, avait sorti de sa poche le mouchoir dans lequel était roulé un morceau de papier commun, au-dessus duquel il avait écrit en grosses lettres : *Mes volontés dernières.*

O vous qui, pour adorer la vertu, n'avez pas besoin de la voir entou-

rée de l'éclat des richesses et des grandeurs! vous à qui elle plaît autant lorsque vous la rencontrez sous le chaume que lorsqu'elle brille sur le trône! vous seul vous pouvez concevoir l'effet que produisirent, sur le cœur sensible et reconnaissant de miss Summers, les sentimens que venait de lui peindre le bon et respectable Austin.

Rose n'eut point le coupable et triste orgueil de voir un inférieur dans celui qui se montrait si tendre et si généreux envers elle; son ame, embrasée par la reconnaissance, ne chercha plus s'il existait entre eux quelque distance; et, n'écoutant que les élans de son cœur, elle lui dit: Oui, vous êtes mon père et mon ami, soyez aussi mon protecteur; et, si j'ai besoin de votre argent, je l'accepterai et je m'en servirai comme s'il m'appartenait.

Ce vieillard sanglotait de joie,

tandis que Rose, appuyée sur lui, entourait son cou de l'un de ses bras, et de son autre main essuyait les larmes qu'il ne pouvait retenir.

Dans ce moment, son chien, qui l'avait suivie de la maison, et qui, durant cette scène, s'était paisiblement endormi aux pieds de sa maîtresse, sortit de son sommeil, et courut, en aboyant, vers la porte. Quel fut l'étonnement et la consternation de Rose, en appercevant M. Nettleby et son neveu Hume, qui restèrent eux-mêmes immobiles de surprise! Leur étonnement sembla redoubler encore, lorsqu'Austin, se retournant de leur côté, laissa voir sa tête chauve, sa barbe blanche, et son front sillonné par les ans : il avait soixante-treize ans, et sa figure vénérable portait encore l'empreinte de la plus douce satisfaction. A leur vue le vieillard, épouvanté comme s'il venait de commettre une mau-

vaise action, essuya ses yeux de son tablier blanc, baissa la tête, et se pressa de s'éloigner. A peine venait-il de sortir, que M. Fitz-Osborne, arrivant pour rejoindre sa compagnie, remarqua la surprise générale, et redoubla l'embarras de Rose, en leur en demandant vivement l'explication.

—Ce n'est rien, dit M. Nettleby, oh! rien du tout; c'est l'événement le plus ordinaire. O femmes! ô femmes! quelle plume pourrait tracer tous vos écarts! et qui pourrait vous suivre au travers du labyrinthe de votre orgueil, de votre folie, de votre humeur et de votre hypocrisie! Regardez attentivement cette créature; un peintre pourrait-il choisir un plus beau modèle s'il voulait représenter les graces aimables de l'innocence, de la modestie et de la sensibilité? Le front de la naïve pudeur pourrait-il avoir une plus belle teinte de rouge

que celle qui la pare en ce moment? Hé bien, la scène que nous venons de voir, et qui la colore si vivement, nous force nous-mêmes à rougir.

— De quelle scène avez-vous donc été les témoins? s'écria M. Fitz-Osborne en tressaillant de joie, dans l'espérance de trouver enfin l'occasion de ternir la réputation de la personne qu'il haïssait.

— C'est vraiment, dit M. Hume, une scène très-curieuse.

— C'est, dit M. Nettleby, une scène de la plus horrible nature; nous l'avons surprise tenant ses bras autour du cou de son amant.

— Quelle indigne créature! dit M. Fitz-Osborne.

— Et quel amant! continua Nettleby. Un malheureux domestique, un vil mercenaire. Combien je suis heureux d'avoir échappé à la honte qui me menaçait!

—Vous m'étonnez beaucoup, Messieurs, dit M. Fitz-Osborne; de grace expliquez-moi ce mystère.

— N'avez-vous donc pas rencontré cet homme qui sortait au moment de votre arrivée.

— Non, je n'ai pas rencontré d'homme. (M. Fitz-Osborne venait d'appercevoir Austin; mais il ne pouvait imaginer que ce vieillard fût le héros de cette aventure.)

— Quoi ! vous ne venez pas de rencontrer un vieillard? Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci. Je vous jure que nous l'avons surprise avec ses bras autour de son cou.

— Quel était donc cet homme ? demanda M. Fitz-Osborne.

—C'était le vieil Austin, Monsieur, lui répondit miss Summers en levant les yeux et les regardant tous les trois avec un sourire méprisant.

— Oui, oui, s'écria M. Nettleby,

c'était Austin, cette abominable barbe grise qui travaille dans votre jardin : il aura sûrement employé quelque philtre.

Cette nouvelle affirmation causa la plus grande peine à M. Fitz-Osborne ; il sentit bien que cette apparence ridicule d'une intrigue avec un vieux jardinier, ne pouvait mériter assez de croyance pour ternir la réputation de miss Summers.

— Nos lois, dit M. Hume, ne permettent pas de condamner un accusé sans l'entendre : il est juste d'écouter ce que cette jolie personne peut alléguer pour sa défense. En disant ces mots, il s'avança près de Rose, et porta sa confiance jusqu'à vouloir s'emparer de sa main ; mais miss Summers, se tournant dédaigneusement d'un autre côté, sortit du temple sans leur dire un seul mot. Son silence et la dignité de son visage, prouvaient si bien qu'elle dé-

daignait de se justifier d'une accusation aussi absurde, que M. Hume et M. Fitz-Osborne n'osèrent insister ni la retenir; mais M. Nettleby ne pensa point comme eux.

— Voyez, s'écria-t-il, elle n'a pas un seul mot à dire qui puisse la défendre.

— Il faut convenir, dit M. Hume, que ce que nous venons de voir est très-extraordinaire; mais je ne puis la soupçonner d'aimer ce vieillard : il est plus probable que, par ses tendres caresses, elle cherchait à le récompenser de sa complaisance; il n'était probablement que l'émissaire de quelque amant plus jeune et plus favorisé.

— Je pense comme vous, dit M. Fitz-Osborne.

— Vous êtes deux aveugles, s'écria Nettleby, et, pour la première fois, peut-être, cette fille a montré du jugement en fixant ses affections

sur un homme parvenu à l'âge où l'on sait se connaître soi-même, et où l'on n'est plus indiscret.

— Mais, mon cher oncle, dit M. Hume, prenez garde de vous laisser aveugler par la jalousie. Vous étiez hier le rival de ce vieux et galant jardinier, votre témoignage est suspect, et, quoique tout le monde probablement approuvât votre passion, elle n'en aurait pas moins le droit de vous récuser pour juge.

— Vous êtes un impertinent, mon neveu; mais heureusement j'ai le droit de mépriser votre censure autant que votre approbation, et tous les hommes raisonnables penseront comme moi sur votre compte.

CHAPITRE VII.

Il ne suffit pas à une femme vertueuse de ne rien faire que de bien; il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé.

J. J. Rousseau.

Miss Summers, en rentrant à la maison, avait évité de raconter à madame Fitz-Osborne la douloureuse aventure qui venait de lui arriver. La cause de son silence tenait bien moins à l'embarras de se justifier qu'à la nécessité où elle se trouverait de parler des projets qu'elle méditait pour s'éloigner d'une maison où elle ne pouvait plus demeurer sans causer le malheur de ceux qui l'habitaient. Après avoir pris la résolution de se taire avec son amie, elle prit aussi celle de rester dans le salon. Le sentiment intérieur de

sa bonne conduite, lui donna le courage suffisant pour ne pas fuir la présence de ses ennemis. A leur retour madame Fitz-Osborne proposa une partie de piquet pour amuser le vieux Nettleby : M. Hume se défendit poliment de s'unir à cette partie; la présence de miss Summers lui persuada qu'il devait profiter de cette occasion pour causer avec elle, et redoubler l'embarras dont il imaginait qu'elle devait encore être accablée. Plein de confiance dans cette idée, il quitta sa timidité naturelle, et vint s'asseoir familièrement à côté de Rose, qui lui paraissait plus belle que jamais, parce que le ressentiment qui l'animait ajoutait beaucoup à l'éclat de son teint. Il lui dit en riant :

— Depuis que vous nous avez abandonnés dans le temple de la solitude, miss Summers, je n'ai pu m'empêcher de regretter vivement

le temps où des métamorphoses étaient une chose très-ordinaire, et s'il m'était possible de choisir, la mienne, je ne manquerais pas de choisir celle d'un vieillard à barbe blanche. J'aurais soin seulement de conserver tous les feux de ma jeunesse pour mieux éprouver les transports que votre beauté fait naître. En finissant ces mots, il s'empara brusquement de sa main qu'il baisa malgré sa résistance.

Miss Summers, indignée du propos et de l'offensante liberté de M. Hume, retira dédaigneusement sa main, en lui disant : Vos paroles et vos actions, Monsieur, me prouvent que vous regrettez de ne pouvoir réunir à la fois l'impertinente présomption d'un fat avec les ridicules de la vieillesse : vos vœux sont ceux d'un homme qui, dans aucun temps de sa vie, ne veut échapper au mépris.

—Oh! par ma foi, cette réponse est trop dure, et vous n'avez pas le droit de la faire, vous l'avez sans doute retenue de madame Fitz-Osborne; mais, dussiez-vous une seconde fois m'accuser d'impertinence, je ne puis m'empêcher de vous demander encore quel motif pouvait vous porter à prodiguer de si tendres caresses à ce vieux jardinier? Savez-vous que ma jalousie peut m'emporter jusqu'au point d'exiger de lui qu'il se coupe la gorge avec moi?

—Je ne vous dois aucun compte de ma conduite, Monsieur; et, si je vous en devais, votre manière de m'interroger me dispenserait de vous répondre. Mon juge est au fond de mon cœur; et, aussi long-temps que je serai sûre de l'innocence de ma conduite, je saurai m'élever au-dessus des faux jugemens des méchans.

Cette réponse força M. Hume à

prendre un ton plus grave. — Votre opinion, lui dit-il, est donc qu'une jeune dame, intérieurement assurée de sa bonne conduite, a le droit de braver l'opinion et la censure du public ?

—Non, Monsieur, ce n'est point là mon opinion, j'aurai même la bonne foi d'avouer qu'il y a de l'orgueil et de la colère dans mon refus de m'expliquer. Ce que j'ai refusé de répondre à vos sarcasmes, je crois devoir le dire pour vous prouver que je sais avoir des égards pour une observation honnête et modérée. Ce vieillard est le mari de ma nourrice ; il m'est attaché depuis que j'existe. Dans le moment où vous m'avez surprise, il venait de me donner une preuve très-touchante de son affection.

Lorsque j'ai perdu mon véritable père, j'étais trop jeune pour le connaître ; c'est une action généreuse de

cet honnête homme qui a fait naître dans mon cœur une tendresse assez forte pour faire disparaître à mes yeux la distance de rang qui nous sépare.

Après cette explication, elle s'éloigna du jeune homme, dont l'amour-propre resta très-persuadé qu'en se justifiant elle n'avait eu d'autre motif que le desir de regagner sa bonne opinion, et de se concilier son estime. Peu de momens après madame Fitz-Osborne et miss Summers sortirent du salon.

Après le souper, Hume recommença ses plaisanteries contre son oncle, en le complimentant sur la bonté de son goût, et le vieillard repoussa ses attaques avec sa pétulance ordinaire.

—Je crois fortement, conseiller, dit M. Fitz-Osborne, que votre neveu veut devenir votre rival; il n'est plus occupé que de miss Summers.

—J'y consens de tout mon cœur, s'écria l'avocat, je ne lui disputerai

point la préférence, ce serait même dommage de séparer un couple aussi bien assorti.

Ce dernier propos suffit pour suggérer un nouveau plan à l'imagination fertile de M. Fitz-Osborne. Il ne voulait qu'écarter miss Summers de sa maison, et le neveu de M. Nettleby lui paraissait encore plus convenable pour remplir ses vues; faisant donc usage de la vélocité surprenante avec laquelle la pensée compare, rejette et décide; il eut le temps de fixer ses idées, tandis que le vieillard achevait d'exprimer l'étonnement qu'il avait éprouvé en voyant cette jeune personne soutenir leur présence dans le salon avec autant de calme qu'en aurait pu montrer l'innocence.

—Mon cher Monsieur, lui dit M. Fitz-Osborne, souvenons-nous que nous devons toujours être justes, et qu'il ne faut pas toujours

croire aux premières apparences. Rose, dès sa plus tendre enfance, a reçu les caresses de ce vieillard : il est son père nourricier, je l'ai gardé dans ma maison pour récompenser son intérêt peu commun pour elle. C'est par égard pour vos vues sur elle que je me suis montré sévère aujourd'hui. Vous avez dû vous apercevoir qu'elle était très-affligée lorsqu'elle s'est éloignée de nous. Ce vieillard l'aura rencontrée pendant qu'elle versait des larmes ; il aura voulu s'efforcer de la consoler ; voilà probablement la seule origine de la scène dont nous avons été les témoins. Ce pauvre homme commence à radoter ; tout le monde ici lui parle avec une familière bonté. Nous savons qu'il a essuyé de grands revers de fortune ; son éducation a été soignée, et sa naissance mérite des égards. Vous devez donc excuser la conduite de miss Summers, et vous

ne devez point la blâmer de sa tendresse pour cet homme malheureux et respectable.

Ces détails sur la fortune, la naissance et l'éducation d'Austin, n'avaient aucune réalité; M. Fitz-Osborne ne s'était permis de les supposer que pour ramener l'esprit de M. Nettleby.

— Ce que vous venez de m'observer, dit l'avocat, me paraît très-raisonnable, et je n'ai nul motif pour en douter, parce que la chose est très-possible; mais, dans tous les cas, je suis ravi d'avoir préservé mon cou du nœud trop sérieux du mariage; c'est bien assez du soin de conduire sa barque sur l'océan orageux de la vie, sans y joindre celui de conduire aussi celle d'une jeune étourdie. Je vous prie donc, en conséquence, mon bon ami, si cette fille, que je crois très-sage d'après votre témoignage, vient à se

repentir de m'avoir refusé, (événement que vous verrez probablement arriver dans quelques jours) je vous prie, dis-je, de lui enlever toute espérance qu'elle pourra me faire changer de résolution; les miennes sont irrévocablement fixées, je ne consentirai jamais à l'épouser.

CHAPITRE VIII.

Nouveau plan de mariage.

Les obstacles ne déconcertaient pas facilement M. Fitz-Osborne dans la poursuite de ses projets. Il sut facilement ramener la conversation sur miss Summers, et M. Hume, toujours empressé de plaisanter son oncle, trouva le moyen de la renouer, en disant : Hélas! mon cœur saigne pour la belle Rose; souffrirez-vous donc que vos refus la désespèrent jusqu'au point de la faire mourir?

— De pareils malheurs, Monsieur, seraient bien plus à redouter pour elle, si elle épousait un écervelé comme vous.

— Pourquoi, dit M. Fitz-Osborne, ne ferions-nous pas cette nouvelle expérience; il me semble juste que le neveu console la dame des cruautés de l'oncle.

— Ma foi, dit M. Hume, elle a si mal reçu mes galanteries, que je suis forcé de croire à son indifférence pour moi.

— Dans ce cas, dit M. Nettleby, je commence à avoir d'elle une meilleure opinion.

— Supposons un instant, conseiller, dit M. Fitz-Osborne, que mon plan vous convient, céderez-vous vos prétentions à votre neveu?

— De tout mon cœur, j'y consens, dit le vieillard; je suis même persuadé qu'il fera probablement quel-

que autre mariage beaucoup plus absurde.

— Vous disiez tout à l'heure, poursuivit M. Fitz-Osborne, que Rose et M. Hume feraient un couple bien assorti : je vous assure que c'était faire à votre neveu le compliment le plus flatteur, car je lui dois la justice d'assurer que je connais très-peu de personnes qui possèdent un aussi grand nombre de belles et bonnes qualités.

M. Hume ne manquait point de discernement; en voyant que M. Fitz-Osborne lui parlait d'une manière sérieuse, il imagina qu'il voulait lui tendre un piége, et se promit de l'éviter. Il connaissait trop bien le caractère de M. Fitz-Osborne pour lui croire aucune vue désintéressée; il conjectura qu'il ne cherchait à lui inspirer de l'attachement pour miss Summers, que pour l'engager à l'épouser, et, par ce moyen, se dé-

barrasser des dépenses qu'occasionnerait son établissement. Il avait entendu souvent répéter qu'elle était sans fortune. Il fut surpris et piqué qu'on le crût assez dupe pour donner dans un piége aussi peu déguisé? Il répondit (en faisant tourner les cachets de sa montre) qu'il ne doutait point du mérite de la jeune dame; que sans doute elle méritait les éloges de M. Fitz-Osborne; que personne n'avait plus que lui de l'admiration pour la beauté; mais que sa devise n'était pas, et ne serait jamais *tout pour l'amour*. Que sa fortune était trop médiocre pour lui permettre de n'écouter que, les inclinations de son cœur; mais que, n'ayant encore que vingt-cinq ans, il pouvait attendre des occasions plus avantageuses, ou quelque degré plus éminent dans sa profession.

— Cependant, ajouta-t-il, si j'étais aussi riche que mon oncle,

j'offrirais de l'épouser sans fortune.

—Votre oncle épouser une fille sans fortune ! s'écria M. Nettleby, me prenez-vous donc pour un idiot ? Épouser sans fortune ! apprenez, mon neveu, que si j'ai pendant quelques momens songé à l'épouser, je n'étais décidé que par l'assurance qu'elle sera riche.

— Quoi ! dit M. Hume, en laissant tomber de ses doigts les cachets de sa montre, miss Summers aura de la fortune ?

M. Fitz-Osborne alors lui détailla les justes espérances que le procès de Rose lui donnait à recouvrer une grande fortune ; et le jeune homme, après avoir attentivement écouté les détails, dit que, s'il était dans la position de son oncle, il ne refuserait pas de s'exposer à de pareils risques. — Mais, en vérité, c'est trop exiger de moi que de m'engager

à prendre à la fois une femme et un mauvais procès.

—Voilà bien, s'écria M. Nettleby, la folie, l'ignorance et la présomption de la génération présente ; elle se croit en état de tout décider. Je pense, sans vanité, Monsieur, qu'en fait de procès, mon jugement vaut bien celui de votre seigneurie : c'est une étrange chose, que les jeunes gens s'obstinent à ne pas se laisser guider par ceux qui ont vraiment de l'expérience et des lumières !

— Il serait bien plus étrange, dit M. Hume, de les voir renoncer à leur bon sens pour ne croire qu'à celui des autres.

— Je vous en donne cependant l'exemple, mon neveu, car je cède toujours à ceux que je crois être plus sages que moi.

— Mon oncle, je vous prie de me dire si vous avez déjà trouvé ce phénix ?

—Quittez vos mauvais propos, Monsieur, et profitez du bien que l'on veut vous faire. Je suis si sûr de la bonne issue de ce procès que je parierais la moitié de ma fortune qu'il aura du succès ; et, si vous épousez cette fille, je vous donnerai trois mille guinées; mais à condition que vous m'en rendrez quatre mille sur le gain du procès. Je me charge d'en être l'avocat, et, si nous sommes condamnés, je ne vous demanderai ni les trois mille guinées, ni le paiement de mes peines.

Cette offre de la part d'un homme qui ne risquait jamais son argent, et dont M. Hume connaissait toute l'habileté pour bien suivre une affaire, le fit balancer dans son opinion. Sa première question fut pour demander à quelle somme pouvaient monter les prétentions de miss Summers.

—Les biens, dit M. Nettleby, dont la plaintive, et ses parens avant elle,

auraient dû jouir, s'élevaient dans le temps de l'héritage à plus de deux mille guinées de revenu; joignez à ces biens les intérêts, frais et dépenses depuis cinquante-trois ans, et vous verrez que la jeune fille jouira d'une fortune très-considérable, lorsque je lui aurai fait gagner son procès. Voilà le véritable motif qui me décidait à l'épouser; mais, puisque je renonce à cette idée, je trouverai de la consolation à voir cet argent entrer dans ma famille; j'aurai sur lui un droit de parenté qui me plaira : en attendant que mon neveu se décide, je vais me coucher; il est près de minuit, et je ne veux point, par mon exemple, autoriser l'absurde coutume de faire du jour la nuit, et de la nuit le jour. En disant ces mots, il laissa M. Hume et M. Fitz-Osborne continuer leur conversation.

Après avoir un peu ri de la bizarrerie du vieillard, ces deux messieurs

fixèrent leur attention sur le sujet qui les intéressait. M. Hume, enchanté de ce nouveau plan, remercia beaucoup M. Fitz-Osborne de l'avoir suggéré à son oncle, et le pria instamment de lui accorder ses bons offices auprès de miss Summers.

M. Fitz-Osborne, en l'assurant de sa bonne volonté, lui recommanda d'être très-circonspect auprès de Rose, mais de l'être encore davantage avec madame Fitz-Osborne, parce que, lui disait-il, je sais qu'elle a formé d'autres projets d'établissement pour son élève : j'ai l'assurance qu'elle ne pourra jamais les réaliser; mais évitons de trop la contrarier, et laissez-moi prendre le soin de lui persuader qu'elle ne doit pas laisser échapper une alliance qui fournira de si grands moyens pour remettre sa favorite en possession de ses droits; je lui ferai sur-tout observer que l'époux qui se présente réunit en

lui les qualités les plus estimables et les plus essentielles.

M. Hume fit plusieurs révérences à M. Fitz-Osborne, et ne balança plus à lui confier que les charmes de Rose avaient fait réellement la plus vive impression sur son cœur.

Après une longue et prudente combinaison de la conduite qu'ils tiendroient l'un et l'autre, il fut décidé que M. Hume reprendrait auprès de miss Summers le ton le plus respectueux, et le plus capable de lui plaire, chose qui ne lui parut nullement difficile, et dont il se crut pleinement assuré du moment qu'il se présenterait avec des vues sérieuses. Il fut convenu que, pour donner plus d'importance à sa passion, et la faire paraître entièrement désintéressée, il garderait le plus profond silence, ou plutôt qu'il paraîtrait ignorer absolument qu'il lui

restait des espérances de fortune. — Acceptez, lui dit M. Fitz-Osborne, les trois mille guinées de votre oncle, à la condition de lui en rendre quatre mille, cette dernière clause et le plaisir très-grand et très-réel pour lui de suivre un procès, lui feront redoubler de soin et d'activité.

Toutes ces conventions ayant été faites, M. Hume et M. Fitz-Osborne se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et ne s'avisant pas même d'examiner si le plan qu'ils venaient d'adresser ferait le bonheur ou le malheur de celle qui en était le principal objet.

CHAPITRE IX.

Propositions sérieuses.

Monsieur Hume s'était retiré dans sa chambre, la tête, l'imagination et le cœur si remplis de miss Sum-

mers, qu'il n'avait pu dormir un instant, et le matin il croyait déjà que sa passion naissante pour cette jeune dame avait seule eu le pouvoir de le tenir éveillé. Il aurait mieux su distinguer la nature de ses sentimens si, dans cette même matinée, M. Fitz-Osborne lui eût dit qu'un incident imprévu venait de détruire tout espoir de fortune pour Rose ; une pareille découverte lui aurait sûrement rendu plus de calme pour la nuit suivante.

M. Fitz-Osborne était également satisfait de ce projet d'alliance, c'était un moyen décent pour se débarrasser de la présence d'une jeune personne qui lui causait une véritable frayeur. Il le trouvait même plus commode que des moyens violens ou désagréables que madame Fitz-Osborne aurait contrariés de tout son pouvoir. Il ne mit point en doute qu'un cœur sans expérience,

et susceptible d'idées qui lui paraissaient très-romanesques, parce que c'étaient celles de la tendresse et de la générosité, pût échapper au piége qu'allait lui tendre un jeune homme d'une tournure agréable, qui venait se présenter avec des vues sérieuses et des sentimens, en apparence, remplis de délicatesse et de désintéressement.

Les pensées de miss Summers, dans ce même instant, semblaient se concilier avec les projets formés contre elle. La tête tristement appuyée sur son oreiller, elle l'inondait de ses larmes; flottante entre l'incertitude et la douleur, aucun espoir, aucun parti raisonnable ne venaient la consoler et ranimer son courage. Déterminée à fuir la maison d'un homme qui la persécutait et lui donnait sans cesse des preuves de sa haine, elle ne voulait point exposer sa protectrice à souffrir des

suites de sa résolution. Inspirée par sa vive reconnaissance et par sa tendresse vraiment filiale, elle pensa qu'elle devait employer ses efforts et ses soins pour lui laisser ignorer son projet, ainsi que les moyens qu'elle prendrait pour les réaliser. Au milieu de cette perplexité, le souvenir du bon et respectable Austin s'étant offert à sa pensée, elle imagina qu'elle pourrait le choisir pour en faire le confident et le compagnon de sa fuite. Cette idée fixa pour un moment ses irrésolutions, et rien ne lui parut plus décent et plus raisonnable que d'aller avec un pareil guide s'ensevelir dans une profonde solitude, jusqu'au moment où elle apprendrait le mariage du jeune Fitz-Osborne, ou du moins quelques circonstances qui empêcheraient sa présence d'être effrayante ou importune. Le sacrifice qu'elle méditait lui paraissait héroïque, elle

le trouvait aussi tendre que généreux, et il lui semblait le seul capable de prouver à son amie combien elle était digne de ses bontés et des généreux soins qu'elle lui avait prodigués.

Après l'examen de ce point, qui lui paraissait le plus délicat et le plus difficile, Rose épuisa les restes de sa prévoyance à combiner comment elle pourrait se procurer une somme d'argent assez forte pour ne pas s'exposer à manquer de l'absolu nécessaire. Madame Fitz-Osborne prévenait toujours si généreusement ses besoins et même ses fantaisies, (lorsqu'elle en laissait appercevoir) qu'elle n'était presque jamais obligée de lui demander de l'argent; de sorte qu'elle n'avait que quatre à cinq guinées dans sa bourse. Elle avait beaucoup de bijoux; mais elle savait que ces bagatelles, fort chères à se procurer, ne se reven-

daient qu'un prix très-modique; elle pensa que, dans une circonstance aussi grave, la délicatesse ne lui défendait pas d'accepter, à titre d'emprunt, les deux cents guinées que le bon Austin avait amassées pour ses vieux jours. Rassurée par sa jeunesse, qui lui promettait de survivre à ce vieillard, et déterminée à lui laisser, si elle était menacée de mourir avant lui, un écrit pour le mettre en possession de tout ce qu'elle pourrait posséder ou prétendre, elle regarda la démarche de les lui demander comme suffisamment autorisée. Il lui restait cependant encore une sorte d'indécision, parce qu'elle était affligée de dépouiller son père nourricier de la seule ressource qu'il possédait. Elle examina si elle ne pourrait pas demander à madame Fitz-Osborne son consentement pour lui laisser toucher quelques centaines de guinées

qui étaient restées de la succession de son père; mais elle craignait que cette réclamation extraordinaire n'amenât des explications difficiles à soutenir, puisqu'il faudrait, en quelque sorte, abuser de la confiance et de la crédulité de sa protectrice, ou lui dire sincèrement un projet qu'elle n'approuverait jamais. Arrêtée par ces obstacles, et cherchant de nouveaux moyens, un mouvement de fierté, bien pardonnable, lui fit rejeter avec mépris le parti de s'adresser à M. Fitz-Osborne, quoiqu'elle sentît bien qu'il ferait volontiers des sacrifices et des avances pour faciliter son éloignement. Elle était encore dans ces incertitudes, lorsque l'heure de se lever la força de remettre ses dernières décisions à un autre moment.

Aussitôt que l'heure du déjeûner eut rassemblé tout le monde, M. Hume, pour commencer à suivre l'exé-

cution du plan qu'il avait formé la veille, sentit la nécessité de réformer le ton léger et familier qui lui avait si mal réussi le jour précédent. Il s'approcha de miss Summers avec la contenance empressée, mais respectueuse, d'un véritable amant. Soit que le caractère qu'il empruntait le rendît mal-adroit, soit que miss Summers fût trop occupée de ses pénibles sentimens, elle ne fit pas la plus légère attention à sa galanterie. Sa froideur effrayait quelquefois M. Hume ; mais, persuadé qu'elle n'était causée que parce qu'il n'avait point encore déclaré ses sérieuses intentions, il décida qu'avant de les faire connaître il consacrerait quelques jours à rendre des soins, afin de ne pas trop hasarder l'aveu de sa tendresse et le résultat de ses vues.

Depuis huit jours il tenait cette conduite réservée, lorsqu'un matin,

en voyant miss Summers diriger sa promenade du côté du Temple de la Solitude, il crut le moment favorable pour une explication : il la suivit de loin pour lui laisser le temps d'arriver. Aussitôt qu'il jugea convenable d'entrer, il l'apperçut tenant entre ses mains un livre qu'elle ne songeait nullement à lire, et qu'elle laissa tomber en le voyant se présenter; il s'élança pour le ramasser en lui disant :

— Vous me paraissez, miss Summers, trop profondément occupée de vos pensées dans cette solitude pour ne pas craindre de vous paraître importun en venant la troubler.

— Quoique vous me preniez peut-être, Monsieur, pour la prêtresse de ce temple, je n'ai point le droit exclusif de l'habiter, et je vais vous céder ma place. En disant ces mots elle se leva.

— Si vous êtes la prêtresse de ce temple, dit M. Hume en affectant un air de gaieté, votre devoir est d'instruire les mortels qui viennent y offrir leurs hommages. Mais je sens que la présence de miss Summers me porterait bientôt à croire qu'elle seule est la divinité que l'on y vient admirer.

Rose voulut sortir; mais M. Hume, se plaçant au-devant d'elle, lui dit d'un ton très-sérieux : Je m'apperçois avec peine que vous connaissez mal mon caractère; vous me croyez peut-être la légéreté trop ordinaire aux jeunes gens de mon âge, vous me croyez incapable d'éprouver un attachement sérieux; mais....

—Je n'ai jamais cherché, Monsieur, à me définir votre caractère; je n'ai pas le droit de le juger, et je n'ai aucun motif pour chercher à le connaître.

— S'il m'était permis de vous par-

ler de l'attachement que vous m'avez inspiré dès le premier moment que je vous ai vue, je ne me bornerais point à vous dire que votre beauté vous répond de ma constance; je ferais valoir les sentimens généreux du cœur qui s'offre à vous, et vous seriez persuadée qu'il n'a jamais eu que des vues honorables.

— Des vues honorables, Monsieur! croyez-vous donc que ce soit un mérite d'avoir senti que vous deviez repousser toutes les autres?

— Je pourrais vous prouver que ces vues sont aussi désintéressées qu'elles sont honorables. Ma fortune est très-médiocre; je n'ai, pour ainsi dire, à vous offrir que des espérances; mais, si j'étais assez heureux pour vous voir consentir à partager mon sort, j'ai lieu de croire que M. Fitz-Osborne m'estime, et qu'il approuverait mes démarches.

Miss Summers, extrêmement sur-

prise de cette déclaration inattendue, garda le silence et parut embarrassée.

— La seule crainte que je puisse avoir, poursuivit M. Hume, est celle de déplaire à mon oncle : vous savez combien il tient à la fortune ; mais, lorsque mes affections m'attachent à un objet aussi digne d'être aimé, lorsque le bonheur de ma vie en dépend....

—Ne poursuivez point, Monsieur; jamais je ne consentirai que l'on fasse pour moi des sacrifices qui répugneraient à ma délicatesse ; ce n'est point ainsi que l'on me verra payer des sentimens généreux. Vous ne devez point vous exposer au ressentiment de votre oncle; et, quand je n'aurais que ce motif pour ne point céder à vos propositions, il suffirait, pour décider mon refus, de les écouter plus long-temps.

Cette réponse ayant fait craindre

à M. Hume d'avoir dépassé le but qu'il s'était proposé, il se hâta de dire : Je viens d'avouer, avec bonne foi, l'un des plus grands faibles de mon oncle : vous avez aussi pu remarquer en lui beaucoup de bizarrerie; mais, malgré sa manière hautaine et brusque de me parler, j'ai la certitude qu'il s'intéresse vivement à mon bonheur, et, quand il le verra dépendre absolument de mon union avec vous, je crois pouvoir vous assurer que j'obtiendrai son consentement. Permettez-moi du moins d'essayer s'il voudra couronner mes vœux. Me promettez-vous que vous ne mettrez pas d'autres obstacles à mon bonheur si j'obtiens l'aveu de mon oncle?

L'incertitude retarda la réponse de miss Summers, l'embarras qu'elle éprouvait persuada M. Hume qu'il venait de triompher. Cette démarche, qu'elle n'attribuait qu'à l'attachement

le plus désintéressé, venait de réveiller en elle le souvenir de toutes les difffcultés qu'elle aurait à vaincre pour sortir de sa malheureuse situation. Elle n'avait jamais rien entendu dire au désavantage du caractère de M. Hume. Sa personne était agréable, ses manières douces, ses espérances très-grandes, si son oncle consentait à ce mariage ; toutes ces considérations semblaient se réunir pour l'empêcher de rejeter les propositions qui lui étaient faites. Ne la blâmerait-on pas de leur préférer une fuite clandestine, dont elle ne pouvait prévoir tous les dangers et tous les inconvéniens ? Malgré la force de ces motifs, son cœur repoussait l'engagement que conseillait sa raison. Elle n'aimait point M. Hume, et plus elle s'interrogeait, plus elle restait persuadée qu'elle ne l'aimerait jamais. Telles étaient les réflexions qui causaient son silence.

M. Hume l'interpréta d'une manière beaucoup plus flatteuse pour lui, et, sans demander à miss Summers s'il n'était point dans l'erreur, il se crut permis de lui vanter son admiration, sa tendresse et son éternelle constance en la pressant de lui accorder une décision.

— Sans doute, Monsieur, lui dit-elle, vous ne serez point surpris si je vous demande le temps de réfléchir à ce que vous venez de me dire; demain vous saurez ma détermination.

— Permettez-moi, dit M. Hume avec beaucoup de vivacité, de vous demander une nouvelle grace; promettez-moi de ne point parler à madame Fitz-Osborne de l'objet de notre conversation.

Miss Summers étant persuadée qu'il ne faisait cette demande que parce que M. Fitz-Osborne l'avait instruit des projets de madame Fitz-Osborne

pour l'unir avec son fils, elle ne fit aucune difficulté de lui promettre le silence.

Après cette conversation, M. Hume se crut le droit de lui présenter son bras pour l'accompagner à la promenade; mais la manière froide et polie avec laquelle cette demande fut refusée força M. Hume de ne pas insister davantage et de la quitter.

CHAPITRE X.

Découverte importante.

Miss Summers revint à la maison dans la plus grande agitation d'esprit qu'elle eût éprouvée. Malgré son éloignement pour M. Hume, elle n'osait se refuser au seul moyen qui lui paraissait convenable pour l'arracher à sa situation déplorable; mais ce parti désespéré l'affligeait si douloureusement, qu'elle ne pouvait y pen-

ser sans répandre des torrrens de larmes ; elle s'abandonnait à sa douleur lorsque madame Fitz-Osborne entra dans sa chambre sans lui avoir laissé le temps d'essuyer ses yeux.

— Qu'avez-vous, ma Rose ? s'écria-t-elle, en courant à elle pour la serrer dans ses bras ; suis-je donc condamnée à ne plus voir sur votre visage le sourire enchanteur de la gaieté ? Laissez ma main essuyer vos larmes ; reprenez cette douce vivacité qui seule répand du charme sur les chagrins de ma vie. C'est une vertu que de savoir se roidir contre l'oppression ; réunissons-nous pour la combattre, et nous serons encore heureuses. Je viens de faire une découverte qui vous intéresse, je vais faire briller à vos yeux l'espérance.

— L'espérance ! répéta Rose en redoublant ses pleurs, il n'en est plus pourmoi.

— Par tendresse pour moi, ma

Rose, ne tenez plus ce triste langage; mon cœur ne peut le soutenir. C'est refuser le plus beau présent que nous ait fait le ciel que de ne pas croire à l'espérance; et n'est-ce pas à l'innocence, à la bonté, à toutes les bonnes qualités réunies, qu'appartient le droit de croire aux biens qu'elle promet? Voilà ce qui m'assure que vous serez heureuse; essuyez donc vos yeux, et laissez-moi vous dire ce que je crois découvrir, en réfléchissant aux motifs qui avaient pu déterminer le vieux Nettleby à vous demander en mariage. Apprenez que, sans vous le dire, je lui ai confié, il y a quelque temps, les papiers qui concernent l'éternel procès sur lequel reposent les intérêts de votre famille et les vôtres.

— En vérité, dit miss Summers, c'est trop vous laisser abuser par l'espérance, que de croire à des illusions que vous savez avoir été si

funestes pour ma famille. Elle seule a causé notre ruine; voulez-vous ajouter inutilement de nouveaux sacrifices à ceux que vous avez faits? Réservez vos dons généreux pour des occasions plus pressantes, et qui ne dépendront point du hasard.

—Laissez-moi m'expliquer davantage, dit madame Fitz-Osborne, et vous conviendrez comme moi que nous devons bien nous garder de négliger cette affaire. Au moment du retour de M. Nettleby, je lui ai demandé son opinion sur vos titres et sur la valeur de vos réclamations. Il ne m'a fait que des réponses évasives, en disant que j'étais trop souffrante pour pouvoir parler sérieusement d'un objet aussi compliqué. L'obstination capricieuse que je lui connais, m'a fait croire que je devais différer cette explication. Ce matin j'ai voulu recommencer mes questions, et, malgré ses réponses

équivoques, enveloppées dans une grande abondance de phrases inintelligibles pour moi, j'ai facilement découvert que son opinion vous était favorable. Si j'avais épousé cette jeune personne, m'a-t-il dit, j'ai lieu de croire que, par ma profonde connaissance des lois, et mon infatigable assiduité, j'aurais pu donner à ce procès une issue favorable; mais je suis d'un âge trop avancé pour me livrer à des hasards de cette nature. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est celui de marier cette enfant avec quelque jeune élève des lois, qui, n'ayant à lui qu'une médiocre fortune, aura un grand intérêt à s'engager dans cette affaire. Je puis vous citer pour exemple mon neveu Hume, mais malheureusement il a si bonne opinion de lui-même, qu'il espère trouver une grande fortune aussitôt qu'il le voudra, sans se donner aucun embarras; et il

faut convenir que, dans ce moment il y a tant de veuves ou de filles riches qui sont charmées d'épouser un jeune homme d'une tournure agréable, que je conçois comment il pourra se montrer difficile. Croyez-moi, ma Rose, je connais trop la pénétration de ce vieillard pour ne pas appercevoir que ses vues sur vous n'étaient point désintéressées. Je suis même persuadée que c'est par ce motif seul que le jeune homme s'est occupé de vous; car j'ai très-bien observé qu'il cherche à vous rendre des soins. Je les crois d'intelligence pour suivre leur plan, et l'espérance assurée du succès a pu seule engager cet avide et chagrin vieillard à me parler avec éloge de son neveu qu'il cherche continuellement à déprécier.

Ces observations, pleines de sagacité, de madame Fitz-Osborne furent un trait de lumière pour miss Summers; son cœur se sentit sou-

lagé d'un poids énorme, et, dans le premier mouvement de sa surprise, elle fut sur le point de raconter à son amie tout ce que lui avait dit M. Hume; mais, s'étant rappelé sa promesse formelle de se taire, elle garda le silence.

— Si mes conjectures, dit madame Fitz-Osborne, sont aussi justes que je les crois, nous devons nous abandonner à l'espérance de voir réussir les nouveaux efforts que je tenterai. Je ne puis voir sous un autre jour la conduite de M. Nettleby pour lui-même, et le conseil qu'il me donne en faveur de son neveu. Quel plus noble usage puis-je faire de mes biens, que d'en consacrer une partie pour rétablir la fille de mes amis dans les biens que la rapine et la fraude ont usurpés sur elle? Je m'élèverai au-dessus de l'humeur que ne manquera pas de me témoigner M. Fitz-Osborne, et je suis résolue d'employer cinq

mille guinées à la poursuite de ce procès ; je saurai les dépenser avec tant d'ordre, d'intelligence et d'activité, qu'ils suffiront pour nous conduire à la plus heureuse conclusion.

Le cœur de miss Summers était trop plein pour lui permettre d'exprimer ses sentimens ; sa vive mais silencieuse reconnaissance ne put se manifester que par l'empressement avec lequel elle saisit la main de sa bienfaitrice et la pressa sur son cœur.

— Observez, ajouta madame Fitz-Osborne, que ce sont les droits de mon fils que je vais défendre, car je me flatte encore qu'un jour vos intérêts seront les mêmes. Cependant, ma Rose, gardez-vous de croire que je veuille enchaîner la liberté de votre cœur par les chaînes pesantes de la reconnaissance ! C'est pour ma fille aimée que je vais travailler ; je desire que mon fils augmente un jour ses

droits à lui donner son nom; mais si jamais votre cœur vient à former d'autres vœux, ah! promettez-moi que vous ne tromperez point votre amie en lui cachant vos pensées. Mon amitié pour vous n'est point assez cruelle pour desirer que vous immoliez vos vœux à la reconnaissance. Maîtresse unique de votre fortune et de votre sort, l'homme que choisira votre cœur sera mon second fils; pour être aimé par moi, il n'aura besoin que d'être aimé par ma Rose.

— O ma bienfaitrice et mon amie! s'écria miss Summers d'une voix interrompue par les sanglots, vous me parlez de laisser mon cœur libre dans l'instant où vous l'enchaînez par tous les nœuds les plus doux et les plus sacrés. Les paroles sont insuffisantes pour exprimer ce que je sens; mais bientôt mes actions vous prouveront que je mérite votre généreuse tendresse.

CHAPITRE XI.

La duplicité découverte.

La fin du dîner approchait, et l'on était encore à table lorsqu'un domestique vint apporter à madame Fitz-Osborne deux lettres de Dublin. Ayant reconnnu sur l'une d'elles l'écriture de son fils, elle l'ouvrit avec précipitation. Après en avoir parcouru quelques lignes, elle s'écria, avec le transport de la joie : Félicitez-moi, mon fils est à Florence, il sera près de nous dans six semaines.

Cette nouvelle fit changer entièrement la contenance de M. Fitz-Osborne, et son premier mouvement fut de regarder miss Summers d'un air sombre et soupçonneux.

Madame Fitz-Osborne, après avoir lu tout haut quelques passages de la lettre de son fils, se ressouvint

qu'on lui en avait remis une seconde; et, après l'avoir lue, elle dit : En vérité, ma Rose, la fortune commence à nous sourire; vous vous rappelez peut-être le billet de loterie que nous avons pris par complaisance : hé bien, il vient de gagner trois cents guinées, dont la moitié vous appartient.

La nouvelle imprévue du prochain retour du jeune Fitz-Osborne venait d'inspirer à miss Summers une sorte de terreur, qu'avaient encore redoublée les regards menaçans de M. Fitz-Osborne. Pendant la lecture des lettres, son esprit s'était occupé de son projet de fuite; mais le manque d'argent lui causait le plus grand embarras. La nouvelle du gain qu'elle venait de faire lui parut, dans le premier moment, un bienfait de la providence, et une preuve qu'elle approuvait ses desseins. Toutes les difficultés qui

semblaient l'arrêter, s'aplanissaient. Cette somme lui paraissait suffisante pour l'exécution de son projet; mais, après avoir fait le premier calcul, son cœur fut bien douloureusement déchiré lorsqu'elle pensa que cet événement approchait le moment de s'éloigner de son amie: ne pouvant soutenir cette idée, elle se pressa de quitter la chambre pour dérober à tous les yeux la vue des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

Retirée dans son appartement, elle fit un paquet des effets qui pouvaient lui être les plus nécessaires; une conversation qu'elle eut avec Austin le disposa à faire tout ce qu'elle pourrait lui demander. Sa respectueuse discrétion l'empêcha de trop multiplier ses questions; il crut devoir se borner à donner des preuves actives de son zèle. Il se chargea d'envoyer secrètement à la ville chez

un parent dont il était sûr tous les paquets qui lui seraient confiés. Les envois, ne pouvant être considérables, dans la crainte de donner des soupçons, furent multipliés; de manière que miss Summers fit partir dans différens temps tout ce qu'elle crut pouvoir lui être utile dans la solitude où elle projetait de se retirer.

Le lendemain matin, M. Hume, impatient d'entendre la bouche de miss Summers lui donner la confirmation du bonheur dont il se croyait déjà sûr, chercha soigneusement une occasion de lui parler en particulier : il la trouva d'autant plus facilement qu'elle même desirait d'avoir une explication avec lui. Dès qu'ils se trouvèrent seuls, il lui demanda vivement de lui faire connaître sa détermination, sans avoir le plus léger doute qu'elle lui serait favorable.

—Avant de m'expliquer, Monsieur, lui dit miss Summers, permettez-moi de vous faire une question. Avez-vous jamais entendu parler du procès dont dépend, depuis si long-temps, le sort de ma famille et le mien ? en disant ses mots, elle le regarda fixement.

Cette question, claire et précise, embarrassa fortement M. Hume: dans la crainte que son oncle n'eût fait quelque ouverture sur cette affaire, il n'osa dire d'une manière affirmative qu'il n'en avait jamais entendu parler. Il avoua seulement, en hésitant, qu'il avait entendu raisonner sur cet objet, mais d'une manière si vague et si insignifiante, qu'il serait injuste de supposer que l'espoir, plus qu'incertain de l'avantage qui pourrait être la suite de cet interminable procès, aurait pu entrer pour quelque chose dans les soins qu'il avait eu l'honneur de lui rendre.

— Cependant j'apperçois, dit miss Summers, que vous avez parlé de mes réclamations avec votre oncle, et qu'il n'a point désapprouvé les soins que vous m'avez rendus.

Cette réflexion ayant persuadé M. Hume que son oncle avait trahi son secret, avoua qu'il avait approuvé ses démarches; mais il renouvela sa protestation que des vues d'intérêts n'avaient pu le déterminer, puisqu'un procès si long, si ruineux et si souvent abandonné, ne pouvait donner que des espérances chimériques d'une issue favorable.

— J'observe seulement, Monsieur, continua miss Summers qui voulait le sonder profondément, que vous n'aviez aucun projet sérieux d'établissement avec moi avant d'avoir entendu parler des droits qui me sont disputés.

M. Hume, plus embarrassé que

jamais, lui protesta qu'il l'avait aimée dès le premier moment qu'il l'avait vue; mais, qu'arrêté par la médiocrité de sa fortune..... Après ces mots il parut si confus, que miss Summers lui dit sans lui laisser le temps d'achever:

— Dans ce que vous m'avez dit hier, Monsieur, vous aviez la crainte la plus vive de voir votre oncle s'opposer à vos vœux, et vous avouez aujourd'hui qu'il les connaît et les approuve: vous me vantiez le désintéressement de vos vues, et vous m'avouez que la médiocrité de votre fortune ne vous permet pas de les oublier. Lorsque le cœur parle le langage toujours simple de la vérité, de pareilles contradictions ne peuvent point se rencontrer. Je n'ai point la folie romanesque de croire que je dois repousser les soins d'un homme honnête et délicat, lorsqu'il est forcé de m'avouer que sa posi-

tion ne lui permet pas de m'épouser sans fortune ; mais la sincérité, Monsieur, est toujours un devoir pour l'honnête homme, et je ne consentirai jamais à m'unir avec celui qui, m'ayant une fois prouvé sa duplicité, me réduirait à le soupçonner de pouvoir me tromper encore. Vous avez fait plus ; vous avez pris avec moi les apparences d'une générosité qui était étrangère à votre cœur. Jusqu'à ce jour je n'ai laissé prendre à personne des droits sur mes sentimens d'attachement, et plus de franchise de votre part m'aurait peut-être déterminée à m'unir avec vous; mais soyez assuré, Monsieur, que pour obtenir l'aveu d'une femme dont l'affection peut mériter d'être desirée, il faut lui montrer de la sincérité, et non point s'efforcer de l'enchaîner par de bas artifices. Après avoir parlé de la sorte, miss Summers s'éloigna de M. Hume, le

laissant bien convaincu, par la manière ferme et décidée dont elle s'était exprimée, que la sentence serait sans appel.

Dans les transports de sa colère il chercha M. Fitz-Osborne, et se plaignit amèrement à lui de l'imprudente loquacité de son oncle; c'était lui seul qu'il soupçonnait d'avoir fait connaître leur intelligence à madame Fitz-Osborne ou à miss Summers, et cette indiscrétion venait de détruire ses plus belles espérances de fortune.

Cette nouvelle déconcerta M. Fitz-Osborne, et le tourmenta bien plus encore qu'elle ne tourmentait M. Hume. Il perdait par là tout espoir de voir miss Summers mariée avant le retour de son fils, et, ce qui redoublait son mécontentement, c'était d'être traversé dans ses projets par la folie d'un homme qui avait autant d'intérêt que lui-même à leur

succès. Tandis que l'un et l'autre s'abandonnaient à l'impatience, et maudissaient l'absurde indiscrétion de M. Nettleby, ce dernier se présenta tranquillement dans l'appartement, ignorant l'orage qui l'attendait.

— Il faut convenir, conseiller, dit M. Fitz-Osborne, que vous venez de faire un beau chef-d'œuvre : vous venez, dans un seul instant, et pour céder à votre plaisir de parler, de détruire les efforts que nous faisons, depuis quinze jours, pour bien conduire l'affaire qui nous intéresse tous !

— Pourquoi, mon oncle, dit M. Hume, vous êtes-vous mêlé de cette affaire ? Vous venez, en vérité, de nous donner un bel échantillon de cette sagesse et de cette sagacité dont vous aimez tant à vous vanter !

— A qui donc en veulent-ils ?

s'écria le vieillard en colère. Je crois, en vérité, qu'ils ont perdu la raison. J'ai tort d'en être surpris, car aujourd'hui on ne rencontre plus que des maniaques et des fous.

— Il y a encore plus de sots, dit rudement M. Fitz-Osborne, et les sots ne deviennent jamais fous. Qu'aviez-vous besoin de dire à madame Fitz-Osborne ou à miss Summers, que vous consentiez à l'union de cette dernière avec votre neveu, en faveur des biens que le gain de son procès lui ferait retrouver?

— Vous êtes des fous, et plus que des fous, répondit l'avocat.

— Votre indiscrétion, mon oncle, est d'autant plus cruelle pour moi, que je venais de l'enchaîner par la reconnaissance qu'elle croyait devoir à mon attachement désintéressé; mais, à l'instant où je croyais toucher au but, et avoir vaincu sa résistance, elle est retom-

bée sur moi comme une lionne, en me reprochant ma dissimulation, mon manque de candeur, en m'apprenant enfin, de l'air le plus insultant, qu'elle était instruite que vous aviez donné votre approbation à mes poursuites.

— Continuez, Messieurs, continuez, dit Nettleby.

— J'avais les plus fortes raisons pour desirer ce mariage, continua M. Fitz-Osborne : il est bien dur de voir tous mes plans renversés par la personne qui avait encore plus d'intérêt que moi à les voir réussir.

— M'est-il enfin permis, Messieurs, s'écria Nettleby, de vous demander par quel moyen j'ai déjoué vos plans, vos machinations, vos complots ?

— En les révélant, mon oncle, à madame Fitz-Osborne et à miss Summers.

— Et qui donc, je vous prie ; a

dit à vos pénétrantes seigneuries, que je les ai découverts aux deux femmes que vous venez de nommer? Je me rappelle qu'hier, étant questionné par madame Fitz-Osborne sur l'opinion que j'avais du procès, j'ai paru douter entièrement du succès (que Dieu me pardonne cette fausseté.) Je lui dis que le meilleur parti à prendre pour la fille était de la marier à quelque jeune avocat : j'ai cité, il est vrai, pour exemple, mon neveu Hume; mais j'ai eu le soin d'ajouter qu'il était si fat, que probablement il ferait le difficile, en faisant valoir l'espérance de plaire, quand il le voudrait, à quelque fille riche et belle, dont la fortune ne dépendrait pas de l'issue toujours incertaine d'un procès.

— En vérité, mon oncle, voilà une étrange manière de faire valoir mon caractère! Je ne suis plus surpris si la jeune dame a rejeté celui dont

vous avez fait un si maussade portrait.

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit M. Fitz-Osborne. Un seul mot suffit pour éclairer une femme, et lui faire pénétrer le secret le mieux embrouillé.

— Une femme, s'écria le vieillard en colère, aurait besoin d'être mille fois plus pénétrante encore, pour vous suivre tous les deux au milieu de vos intrigues; votre conversation est un labyrinthe dans lequel je ne veux pas m'égarer plus long-temps. Vous êtes fous, et j'en suis si persuadé, que je veux m'en aller avant que votre folie puisse me gagner. Holà! Robert, qu'on mette une selle sur ma jument brune, qu'on me donne mes bottes; je veux aller chercher des animaux plus doux et mieux apprivoisés. En disant ces mots, il sortit du salon avec une sorte de fureur; et M. Fitz-Osborne, trop mécontent de ce qui venait de se

passer pour chercher à l'arrêter, le laissa partir sans lui faire aucune excuse et aucune instance pour l'engager à rester.

CHAPITRE XII.

Conversation difficile.

Le refus de miss Summers d'épouser M. Hume lui attira, comme elle l'avait prévu, la plus violente persécution de la part de M. Fitz-Osborne. Dans leurs conversations elle lui répétait, avec modération, qu'elle ne manquerait point à la parole qu'elle lui avait donnée d'assurer la tranquillité de sa maison, et que dans peu de temps il serait satisfait. Pressée par tous les motifs possibles de hâter le moment de son départ, elle résolut de ne plus prendre que le temps absolument nécessaire pour le préparer; mais,

semblable au matelot qui frissonne d'horreur sur une mer orageuse, et fixe avidement ses regards vers l'horizon, dans l'espérance de découvrir quelque port, miss Summers, pour tromper sa douleur et ses regrets, se peignait la tranquillité qu'elle pourrait retrouver dans une humble chaumière dont la silencieuse solitude calmerait ses esprits agités; elle sentait qu'elle serait embellie par la douce gaieté qu'elle ne manquerait pas d'éprouver en se disant qu'elle avait rempli ses devoirs.

Plusieurs difficultés, cependant, s'opposaient encore à l'exécution de son projet. Elle ne savait quel prétexte imaginer pour demander à madame Fitz-Osborne l'argent qui lui appartenait sur le billet de loterie. Tout artifice lui paraissait indigne d'elle, et n'ayant aucun besoin qui pût exiger une somme aussi consi-

dérable, elle craignait de trahir le le secret qui l'occupait.

Cette anxiété dura pendant plusieurs jours. M. Hume était toujours resté à Bellevue; la présence de miss Summers le captivait au point qu'avec des espérances de fortune très-peu considérable, il l'aurait préférée à toute autre femme, et il ne pouvait se consoler d'avoir lui-même détruit son bonheur. Malgré le peu d'espoir que lui laissait le caractère décidé de miss Summers, il ne renonça pas à lui rendre des soins; mais elle ne paraissait plus y donner la moindre attention.

Madame Fitz-Osborne aperçut avec beaucoup d'inquiétude la mélancolie de sa jeune amie; et, ne l'attribuant qu'aux mauvais traitemens de M. Fitz-Osborne, elle espéra que l'exercice et le changement d'air pourraient contribuer à dissiper ce nuage : remplie de cette idée, elle

lui proposa de l'envoyer passer quelques jours à Dublin.

— Je ne me crois pas encore assez forte, lui dit-elle, pour pouvoir quitter la campagne ; mais mon amie lady Franklin a si souvent souhaité de vous voir, que je desire que vous alliez chez elle, et si vous vous y plaisez, promettez-moi d'y rester quelque temps ; j'aurais aussi quelques commissions à vous donner, parce que je veux faire des préparatifs pour le retour de mon fils ; ne me laissez pas oublier de vous remettre le billet de la loterie, afin que vous puissiez en recevoir la valeur.

Cette proposition, qui levait toutes les difficultés, fit palpiter le cœur de Rose ; ce premier moment de satisfaction fut promptement remplacé par un sentiment douloureux, qui pénétra jusqu'à son cœur, et qui sembla glacer son sang.

Ce plan, que son esprit avait pu combiner avec une sorte de calme, lui parut au-dessus de ses forces au moment de l'exécuter. En vain elle se rappelait les insultes qu'elle avait reçues de M. Fitz-Osborne; en vain elle se répétait qu'elle lui avait donné sa parole de lui rendre la paix. Tout son orgueil et ses ressentimens disparaissaient devant l'idée qu'elle allait affliger la bienfaitrice qu'elle aimait si tendrement, et dont peut-être elle allait se séparer pour jamais.

L'obscurité du soir empêchait madame Fitz-Osborne de lire dans la contenance de miss Summers les différentes sensations de son ame. — Il faut, ma Rose, lui dit-elle, que vous partiez dès demain.

Oh! non pas demain! s'écria Rose avec un accent plaintif.

— Hé bien, ce sera le jour d'après; mais, pourquoi montrez-vous

tant d'agitation ? Vous paraissez trembler ; est-il donc bien effrayant de me quitter seulement pour quelques jours ?

— La seule idée de l'absence suffit pour m'effrayer. Hélas ! Madame, je voudrais ne jamais vous quitter. Je partirai, cependant ; oui, je le crois ; mais, je vous en supplie, que ce ne soit pas demain.

— Hé bien, choisissez-vous-même le jour, lui dit madame Fitz-Osborne, surprise de son émotion.

— Puisqu'il le faut ! ce sera le jour d'après.

— En vérité, mon aimable Rose, lui dit madame Fitz-Osborne en la serrant entre ses bras, je crains que vous ne nuisiez à mes projets : mon fils Hector, à son retour, en vous voyant si pâle et si triste, m'accusera peut-être d'avoir trop flatté le portrait que je lui ai fait de vous.

— Oh ! Madame, pourquoi voulez-

vous toujours persister dans un projet pour lequel M. Fitz-Osborne vous a montré tant d'horreur? Ne voyez-vous pas que sa haine pour moi est implacable? Permettez-moi, je vous en conjure à genoux, de m'éloigner de cette maison, dans laquelle je ne peux demeurer d'une manière convenable; placez-moi sous la protection de quelques-unes de vos amies. La bienfaisance de lady Bell Beauchamp, et l'amitié qu'elle vous témoigne, me feront facilement obtenir une protection certaine auprès d'elle.

Cette proposition, après avoir été pesée pendant quelques momens par madame Fitz-Osborne, ne lui parut pas pouvoir convenir pour le moment présent. Les motifs, dit-elle, qui m'empêchent de céder à votre demande cesseront bientôt d'exister; mais si, dans quelques mois, votre demeure à Bellevue vous paraît toujours également insup-

portable, je ne mettrai plus d'obstacle à votre éloignement.

—Puisque vous avez des motifs de retard, dit miss Summers, je ne me permettrai pas de vous prier de me les faire connaître ; mais ne pourriez-vous pas me placer dès ce moment auprès de quelque famille respectable? Accordez-moi cette demande, je vous en supplie, vous ne savez pas combien mon bonheur en dépend.

—Non, ma Rose, lady Belle est la seule personne à laquelle je pourrai vous confier pour quelque temps ; mais si, comme je le soupçonne, M. Fitz-Osborne vous a trop gravement insultée, (et votre délicatesse vous empêche de me le dire) je vous renouvelle la proposition que je vous ai faite en sa présence de quitter cette maison en même temps que vous. Ses mauvais procédés nous auront forcées de nous en éloigner : quel cœur

a-t-il donc, puisqu'il est capable de vous haïr et de vous persécuter ?

— Jamais, Madame, jamais je n'accepterai votre offre ! Puis-je vouloir être forcée de m'avouer que je suis la cause malheureuse de la division d'une famille à laquelle je dois la plus grande reconnaissance ? d'une famille qui a recueilli et protégé mon enfance !

— Mais, ces divisions, vous n'en êtes point la cause ; on ne peut vous en accuser avec justice : elles ne prennent leur origine que dans notre différence d'opinion. Les sentimens de M. Fitz-Osborne et les miens ne se ressembleront jamais. Cependant, puisque vous paraissez craindre une injuste censure, prenons un autre parti : le mauvais état de ma santé peut me faire conseiller par mon médecin l'essai des eaux de Bristol ; laissez-moi le soin de lui persuader qu'il doit me donner ce

conseil ; il n'étonnera personne, et la curiosité maligne sera réduite au silence.

—Eh quoi ! vous voulez, Madame, que j'accepte un parti qui vous empêchera d'être le témoin de l'arrivée de votre fils, l'objet de toute votre tendresse, et dont vous êtes séparée depuis si long-temps ?

—Oui, j'ai long-temps desiré son retour; mais je ferai volontiers ce léger sacrifice lorsqu'un intérêt plus pressant l'exige.

—Et vous donnez le nom de léger sacrifice à cette absence !

—Soyez assurée que les impulsions de son cœur le porteront sur-le-champ à suivre nos traces.

—Considérez donc, trop généreuse amie, qu'une pareille démarche ne pourra que redoubler la haine qu'a pour moi M. Fitz-Osborne, et l'une et l'autre nous lui aurons donné de véritables motifs pour se plaindre.

—On n'accusera que lui seul; on nous plaindra d'avoir été si longtemps les victimes de son orgueil, de son despotisme, de son ambition sans bornes.

—Il n'a persécuté que moi seule, je n'ai nul titre à sa tendresse; il n'exige pas de vous de m'abandonner à la détresse. Je suis un obstacle à ses desseins, il ne veut que m'éloigner, il en a le droit, et moi je n'ai pas celui de me plaindre; mes propres sentimens d'ailleurs m'avertissent que je ne dois pas attendre ici le retour de votre fils.

—Hé bien, nous irons à Bristol...

— Il nous y suivra...

— Mon cœur ne pourra que l'approuver.....

—Oh! Madame, puisse le ciel vous inspirer d'abandonner un projet qui me rend si malheureuse! Ne m'exposez point à cette dangereuse épreuve. Les droits d'un père sur son

fils égalent ceux d'une mère; vous ne pouvez pas exiger qu'il adopte pour fille une personne qu'il déteste, et peut-être qu'il méprise.

—Je ne prétends point disposer du cœur et de la main de mon fils. Jamais je n'aurai cette coupable volonté. Si mon fils, à son retour, vous voit avec indifférence, il sera le maître de son choix; mais ne regardez point l'éloignement que M. Fitz-Osborne a pour vous comme un obstacle invincible. Si vous retrouviez votre fortune, et si lady Flora portait sa folie jusqu'à disposer de son titre et de ses biens en faveur de quelqu'autre, vous verriez bientôt le père d'Hector desirer votre alliance avec une vive ardeur.

—Une pareille attente serait trop vaine pour qu'elle puisse nous abuser.

—Non, ne le croyez pas, lady Flora est si jeune, si mal élevée et si

vaine, qu'elle ne saura jamais échapper aux piéges qui lui seront tendus de toutes parts. Elle ne consultera personne, et je prévois que son défaut de jugement la rendra la proie de ceux qui voudront la tromper : je ne forme assurément point de pareils vœux contre elle ; mais il est permis et facile de prévoir que bientôt elle épargnera à son tuteur le soin de lui chercher un établissement.

— Combien sa destinée sera malheureuse ! dit miss Summers. Bientôt elle reconnaîtra l'erreur qui l'aura séduite ; et ne pouvoir plus estimer l'homme dont on a fait choix, me paraît être le plus grand des malheurs.

— Je la crois incapable de le sentir, elle n'aime qu'elle seule; je m'efforcerais de la sauver de son funeste avenir si la chose était possible; mais elle n'aura jamais pour règle de con-

duite que l'incorrigible caprice de son caractère. La vérité, l'honneur et la véritable bienveillance ne prendront jamais aucun ascendant sur elle. Laissez-moi donc prévoir ce qu'il peut y avoir de consolant dans les événemens qui me paraissent la menacer, et que je redoute pour elle.

— Ces événemens ne changeront point les sentimens d'aversion que M. Fitz-Osborne me témoigne. Si jamais votre fils a senti pour moi quelque préférence, elle est probablement effacée depuis long-temps de son cœur; ne cherchez pas à la faire renaître, à présent qu'elle ne servirait qu'à redoubler le malheur de ma position. Quel bonheur pourriez-vous lui promettre s'il venait à partager vos vœux trop ardens pour votre amie malheureuse?

— Ah! ma Rose, il ne m'est pas difficile de répondre à cette ques-

tion : je crois que mon fils est vertueux, et c'est pour récompenser sa vertu que je veux l'unir avec vous. L'amour honnête élève notre cœur; il lui donne une noble énergie qui le rend capable de toutes les grandes actions. Mon fils, au lieu de se livrer à cet esprit d'ambition et d'avarice que son père desirerait en lui, sentira que, pour vous plaire, il aura besoin de conserver ses droits à votre estime. Votre exemple ne sera-t-il pas la meilleure leçon qu'il pourra recevoir? Vous m'avez été léguée par mon amie la plus chère, vous avez des droits sacrés sur mon cœur; j'ai rempli mes devoirs avec toute la tendresse dont je puis être capable : vous devez me payer à votre tour, et me prouver votre reconnaissance en m'aidant à donner toutes les perfections à mon fils. Voulez-vous, lorsqu'il revient pour réclamer ses droits à cette dette que

vous avez contractée avec moi, voulez-vous, dis-je, la désavouer et le fuir ?

— Jamais, Madame, vous ne me trouverez ingrate ; mais n'oubliez jamais que je dois éviter de me rencontrer avec votre fils.

— C'est à lui seul à plaider cette cause. Vous vous exagérez trop l'éloignement que vous montre M. Fitz-Osborne : il n'a pas d'autre cause que sa tendresse pour son fils ; il ne voit de bonheur pour lui que dans la grandeur et les richesses. Ayons le courage de combattre quelque temps ces déplorables préjugés, et bientôt nous verrons triompher l'amour paternel. Laissons arriver mon fils ; et, si nous lui trouvons des sentimens différens de ceux que j'espère qu'il conserve, son indifférence même fera disparaître tous les motifs d'aversion que M. Fitz-Osborne peut avoir contre vous,

et vous ne songerez plus alors à vous éloigner de votre amie.

CHAPITRE XIII.

La douceur et la bonté ne sont pas toujours exemptes d'un mouvement d'impatience.

APRÈS cette conversation, madame Fitz-Osborne s'était retirée dans son appartement, laissant miss Summers seule avec ses réflexions.

— Quelle affreuse alternative! se disait-elle à elle-même; puis-je me résoudre à tromper ses vœux? Puis-je vouloir déchirer ce cœur qui m'aime si tendrement? Quelles inquiétudes, quels tourmens lui causera mon absence! Dois-je rester? Mais n'ai-je point donné ma parole à cet homme qui m'a si cruellement insultée? Faut-il lui donner le droit de me traiter avec indignité? Non,

je ne dois plus balancer ; il me faut céder à la plus horrible nécessité. Trop tendre et trop généreuse amie ! c'est l'excès même de votre amitié qui me prescrit la loi de m'éloigner. Vos encouragemens et la vue de votre fils auraient peut-être des dangers pour moi ; faudrait-il donc m'abaisser à ramper servilement devant l'homme qui ne voit en moi qu'une malheureuse orpheline élevée par charité dans sa famille ? Et que sais-je si son fils lui-même, à son retour, ne croira pas, sur la foi de son père, que je cherche bassement à le captiver par d'artificieux ménagemens ? Je les verrai peut-être s'unir ensemble pour sourire de mépris en parlant du chimérique projet formé par sa trop sensible mère ! Non, je ne m'exposerai point à cet affront ; je veux prouver que cette orpheline abandonnée possède un esprit supérieur à sa mauvaise for-

tune; ils verront que je ne me laisse point éblouir par un fol espoir, et que je ne veux laisser à personne le droit de m'insulter. Je ne balance plus; j'irai m'ensevelir dans la solitude; là, je ne serai point en butte à l'animosité; je n'aurai plus à combattre contre des oppositions d'intérêts, et les traits de la malveillance ne pourront plus m'atteindre.

On vint interrompre les réflexions de miss Summers en l'appelant pour le souper. La contenance de M. Hume était fort triste; dès que les domestiques furent retirés, il dit d'un ton plaintif: J'ai appris, miss Summers, que vous devez aller à Dublin.

— Elle est assez bonne, dit madame Fitz-Osborne, pour s'y charger de quelques commissions pour moi. Je ne suis pas encore en état d'y aller, et je veux faire quelques préparatifs pour le retour de mon fils.

— Miss Summers, dit M. Fitz-Osborne avec l'air le plus satirique, aura sans doute aussi ses propres préparatifs à faire pour cet important événement?

— Je n'en doute pas, répondit madame Fitz-Osborne, car je me propose de donner deux ou trois bals. M. Hume, j'espère que nous aurons le plaisir de vous y voir?

— Dans ce cas, dit M. Fitz-Osborne, nous y verrons déployer toutes les petites parures qui peuvent éblouir une jeune tête. Je crois qu'un sot peut quelquefois se laisser prendre à ce pitoyable artifice; mais les efforts de la coquetterie ne pourront jamais exciter que le mépris des personnes raisonnables.

Cette observation était trop bien dirigée pour n'être pas sentie; les joues de miss Summers se couvrirent du rouge de l'indignation.

— J'ai souvent déploré, conti-

nua-t-il, la folie de ces filles dont les coiffures, aussi légères que leurs têtes, les font ressembler à des papillons. Pour rendre leur bavardage aussi ridicule que leur habillement, elles se plaignent sans cesse de l'inconstance et de la perfidie des hommes. Doivent-elles donc trouver étrange que l'on se serve avec elles de leurs armes? Elles veulent plaire, on les admire un moment; mais, dès qu'on les connaît, le prestige finit, et il ne reste que du mépris.

— Ces réflexions, dit froidement madame Fitz-Osborne, peuvent avoir de la justesse dans quelques occasions; mais elles me paraissent très-étrangères au moment présent, car nous parlions du retour de mon fils.

— Eh bien! Madame, dit sévèrement M. Fitz-Osborne, puisqu'il faut vous parler avec la force de la vérité, je

vous assure que ces réflexions sont très-sages ; et, si vous estimiez vraiment la personne dont vous dites que les avantages et l'honneur sont ce que vous avez de plus cher, vous sentiriez la nécessité d'employer tous vos efforts pour surveiller sa conduite, plus mauvaise et plus dangereuse que vous ne l'imaginez.

— Que dois-je penser, Monsieur, (dit madame Fitz-Osborne avec indignation) de vos honteuses et basses insinuations ?

— La pénétrante miss Summers, dit-il avec un sourire insultant, saura vous interpréter ce que je viens de dire.

— Éloignons-nous promptement, miss Summers, s'écria madame Fitz-Osborne en prenant la main de Rose et l'entraînant à sa suite, c'est la seule manière d'échapper aux coups que cherche à vous porter la plus odieuse calomnie. Madame Fitz-Os-

borne, en sortant du salon, eut besoin de soutenir les pas chancelans de miss Summers.

— Puisque vous ne pouvez supporter la vérité, continua M. Fitz-Osborne, je vais me consoler de votre absence en vidant un verre de vin avec Henri Hume.

— Cette absence sera plus longue que vous ne croyez, Monsieur; vous venez de me faire sentir la nécessité de soustraire à vos insultes le dépôt cher et sacré que l'amitié m'a confié. Je veillerai sur lui; mais ce sera loin de son tyran que je protégerai son innocence.

Elle ferma la porte en disant ces mots, inintelligibles pour M. Hume, mais dont M. Fitz-Osborne comprit très-bien le sens.

— Vous venez de l'entendre, dit-elle à miss Summers, il nous insulte également l'une et l'autre; pourriez-vous encore vous opposer à mon

projet de fuir sa maison et de m'en éloigner avec vous ?

Miss Summers eut besoin de reprendre ses sens avant de pouvoir répondre à cette question. Ses réflexions furent promptes ; elle hésita d'abord, et crut un instant qu'elle pouvait accepter les offres de son amie ; mais, en songeant qu'elle allait à jamais causer la désunion et le malheur de la famille qui l'avait accueillie depuis son enfance, elle prit la résolution de se soumettre à tous les sacrifices qu'exigeait d'elle le devoir sacré de la reconnaissance.

— Répondez-moi, ma Rose, (lui répéta madame Fitz-Osborne en la serrant contre son cœur) quel parti faut-il prendre ?

— Celui de la raison, répondit miss Summers. J'abuserais de votre tendresse si j'approuvais votre éloignement de votre maison dans le

moment où vous devez rester pour recevoir les embrassemens de votre fils : lui-même aurait le droit de me blâmer si je pensais autrement.

— Ah ! ma Rose, s'écria madame Fitz-Osborne en l'embrassant tendrement, voilà bien le conseil d'un cœur pur et généreux ; vous n'aurez jamais besoin, pour éviter tous les torts, que de suivre les inspirations de ce cœur, dont j'éprouve si bien la bonté. Je cédérai à l'ascendant de votre raison ; prenons encore du temps pour réfléchir à ce projet, peut-être qu'à force de patience et de vertu nous ferons rougir l'injustice ; peut-être aussi le temps nous amenera-t-il des jours moins malheureux.

La menace que madame Fitz-Osborne avait faite en quittant la salle à manger n'avait point manqué son effet sur M. Fitz-Osborne ; il avait bien senti que si elle pre-

nait le parti de s'éloigner, elle n'en aurait que plus de facilité pour exécuter son plan. Il avait toujours trouvé dans son fils du respect pour ses avis, et de la soumission pour ses ordres; mais il avait en même temps apperçu avec chagrin et jalousie la tendre et douce vénération qu'il accordait aux vertus de sa mère; le devoir et la raison, en enchaînant, en quelque sorte, ses inclinations, lui avaient appris à respecter les droits de son père; mais sa mère avait l'empire irrésistible de la tendresse, et l'hommage qu'il lui rendait était volontaire et sans réserve. M. Fitz-Osborne, persuadé que son fils suivrait sa mère par-tout où elle pourrait se retirer, et convaincu de l'ascendant que les charmes de miss Summers acquéreraient sur un cœur qui, depuis son enfance, avait senti leur pouvoir, reconnut que sa malveillance l'avait conduit trop loin. Pour

réparer cette faute, il résolut d'employer ses efforts, et même sa soumission pour empêcher madame Fitz-Osborne de s'éloigner avec miss Summers. Il espéra, même encore, entraîner cette dernière dans quelques fautes capables de la dégrader aux yeux de son fils.

M. Hume devenant nécessaire à l'accomplissement du but qu'il se proposait, il résolut de le mettre entièrement dans sa confidence. Il lui parut que les intérêts de ce jeune homme étant liés avec les siens, il pourrait en tirer un grand avantage. Il l'informa donc du véritable motif qui lui avait fait desirer qu'il épousât miss Summers. Il l'assura qu'il n'avait aucun doute sur le recouvrement de sa fortune, et le seul motif qu'il fit valoir pour expliquer son opposition à son mariage avec son fils, fut la parole sacrée qu'il avait donnée, disait-il, au comte de ***,

père de lady Flora Lesley, d'effectuer le mariage de cette jeune dame avec son fils Hector.

M. Hume eut quelque doute sur la parole exigée de M. Fitz-Osborne, par le père de lady Flora; mais il conçut à merveille comment cet homme ambitieux avait pu former le plan de faire épouser cette noble et riche héritière à son fils. Il se persuada aussi, en raisonnant d'après ses propres sentimens, que le jeune Fitz-Osborne serait flatté de cette alliance; et qu'en l'acceptant dès la première ouverture, il le débarrasserait de la crainte de l'avoir pour rival auprès de miss Summers : elle l'avait assuré qu'elle avait su conserver la liberté de son cœur; mais elle ne lui avait pas dit que l'ambition n'avait aucun charme pour elle; il crut pouvoir conclure de là qu'il n'avait éprouvé tant d'indifférence de la part de cette jeune personne,

que parce qu'elle s'était laissée entraîner par l'espérance d'épouser Hector Fitz-Osborne. Il résolut donc de persévérer dans ses poursuites.

Miss Summers, ayant enfin décidé qu'elle devait exécuter son projet, parut moins flottante et moins tourmentée. Elle prit quelque repos, et, dès le lendemain, elle employa toute son attention à prévoir ce qui pourrait lui devenir nécessaire dans sa retraite; elle en écrivit même la note pour n'avoir plus besoin de s'inquiéter sur cet objet.

Un soin plus touchant pour elle que celui de ses préparatifs lui donnait beaucoup d'inquiétude et de chagrin; c'était la difficulté d'établir une correspondance sûre pour lui laisser la possibilité de recevoir des nouvelles de tout ce qui pourrait intéresser madame Fitz-Osborne et sa famille. C'était assez pour son courage que d'avoir à

supporter son exil volontaire ; elle sentait que sa retraite lui deviendrait insupportable, et ne serait pour elle qu'un tourment continuel si elle se trouvait réduite à ne pouvoir plus apprendre aucun détail sur la situation de son amie. Mais où rencontrer la complaisance, la discrétion et l'intelligence qui lui semblaient être indispensables pour remplir ses vues ?

Parmi ses jeunes amies, miss Morden était celle dont elle aimait le plus le caractère plein de franchise et de gaieté : elle était persuadée qu'elle n'avait que des sentimens très-honnêtes ; mais jamais elle n'avait été dans le cas de mettre sa discrétion à l'épreuve, et quelquefois elle l'avait entendue parler bien légèrement ; elle ne l'avait cependant jamais trouvée indiscrète pour elle ; mais miss Summers n'avait pas une seule pensée qu'elle ne pût laisser con-

naître, et elle permettait à tous les regards de se fixer sur sa conduite : son silence sur elle n'était donc pas une preuve assez rassurante.

Dans cet embarras, elle résolut d'interroger le bon Austin, et de lui demander s'il ne connaissait pas quelqu'un assez discret pour recevoir ses lettres et lui donner des nouvelles de madame Fitz-Osborne.

Elle descendit dans le jardin, et, dans une longue conversation qu'elle eut avec ce vieillard, elle lui communiqua ses projets plus en détail qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Plein de respect et de tendresse pour la fille de ses anciens maîtres, au lieu de s'arrêter à lui témoigner sa surprise, il ne lui parla que de son désir de faire tout ce qu'elle pourrait lui demander.

CHAPITRE XIV.

Précautions nécessaires.

Miss Summers pria vivement Austin de lui dire s'il n'avait point quelqu'ami dont il pût garantir la discrétion et la fidélité, pour lui confier le soin de lui donner des nouvelles de madame Fitz-Osborne.

—Oui, sûrement, dit Austin d'un air de triomphe; je connais celui dont vous avez besoin. Mon vieil ami Salomon Stringer, le clerc de la paroisse, est l'homme le plus discret et le plus silencieux que vous puissiez trouver à cent lieues à la ronde. Je défie l'homme le plus rusé de lui faire trahir un secret. C'est ce motif qui m'a déjà déterminé à le charger de faire passer vos paquets à sa sœur, bonne et honnête femme, revendeuse à Du-

blin. Je vous garantis que vos effets resteront en sûreté dans sa maison jusqu'au moment où nous irons les demander.

Miss Summers avait souvent remarqué maître Salomon à l'église; elle avait même été édifiée de sa contenance recueillie; mais elle ne pouvait s'empêcher de le regarder comme un étrange confident à choisir; elle redoutait le plaisir que les hommes de cette classe trouvent à faire valoir leur importance; elle témoigna ses craintes au bon Austin, et lui demanda de quel pays était maître Salomon.

—Anglais, lui répondit le bon jardinier; je le connais depuis quinze ans, et je ne crois pas lui avoir entendu prononcer plus de trois mots de suite, excepté lorsqu'il est obligé de réciter les pseaumes. Il écoute les nouvelles que l'on raconte en sa présence; mais il serait très-inutile

de le prier de les répéter. Je crois, en vérité, que cet homme pourrait se passer d'une langue, s'il ne lui en fallait pas une, comme je vous le disais à l'instant, pour réciter les offices à l'église.

— Ne craignez-vous pas, dit miss Summers, qu'il n'ait autant d'aversion pour écrire que pour parler? Dans ce cas, il serait impossible d'entretenir une correspondance avec lui.

— Oh ! pour l'écriture, c'est autre chose, dit Austin : il est le meilleur écrivain du canton; c'est lui qui copie les sermons du vicaire de la paroisse; il aime à écrire les plus beaux versets de la Bible. Je vous réponds que ses lettres seront très-lisibles. Il ignore à qui appartiennent les effets que je lui ai remis pour envoyer à sa sœur; ce ne sera pas lui d'ailleurs que l'on imaginera d'interroger sur notre départ; tout le canton sait qu'il ne parle

jamais, et qu'il se borne à des signes de tête lorsqu'on lui dit quelque chose. Il a de l'amitié pour moi. Je lui donne de temps en temps des graines pour son petit jardin; ce soir même, vers les sept heures, il doit venir m'en demander; et, si vous voulez vous promener du côté du grand arboisier, vous pourrez le voir et le juger vous-même.

Miss Summers promit d'être exacte au rendez-vous, et prévint Austin de ne pas oublier le lendemain de demander à madame Fitz-Osborne la permission de s'absenter quelques jours pour aller à Dublin.

— Je le veux bien, Mademoiselle; j'observe cependant que je ne suis point lié par contrat; j'ai par conséquent le droit de m'absenter lorsque j'en ai le besoin, et je vous assure que, si l'on me refusait une permission, je n'en partirais pas moins pour vous suivre.

— Je vous remercie, mon cher Austin, de votre dévouement; mais vous connaissez l'extrême bonté de madame Fitz-Osborne; vous êtes bien sûr qu'elle ne vous refusera pas cette permission.

— Croyez, Mademoiselle, que ce n'est ni par impatience, ni par hauteur que je vous ai fait cette réponse; j'ai voulu seulement vous faire entendre que rien ne sera capable de m'arrêter. J'aime et je respecte infiniment madame Fitz-Osborne; mais, long-temps avant de la connaître, j'avais mangé le pain de votre noble père. J'ai soigné votre enfance, je vous ai mille fois portée dans mes bras; mon cœur est tout à vous; la mort seule pourra me séparer de vous. Je vois que je puis vous être bon à quelque chose, c'est à vous seule que j'appartiens aujourd'hui.

Un doux et charmant regard de l'aimable Rose récompensa cet hon-

nête et fidèle serviteur des sentimens qu'il venait d'exprimer. Miss Summers lui fit quelques autres questions, et le quitta pour retourner à la maison. En s'y rendant, elle s'apperçut que M. Hume avait observé sa conférence avec Austin, mais que la distance où il était ne lui avait point laissé la possibilité de l'entendre. Il vint au-devant d'elle, et parut avoir le desir de lui parler; mais elle changea de route, et en choisit une qui abrégeait son chemin.

CHAPITRE XV.

Visite.

Le lendemain au déjeûner, M. Fitz-Osborne, sentant qu'il avait été trop loin le jour précédent, voulut réparer le mal qu'avait causé son insulte, et prit, avec miss Summers,

un ton si complaisant et si humble, qu'il ne produisit d'autre effet que d'exciter son mépris; elle était trop convaincue de sa malveillance contre elle, pour se laisser abuser par un masque hypocrite qui ne pouvait lui annoncer qu'un nouveau piége, que sans doute il cherchait à lui tendre.

Madame Fitz-Osborne, persuadée que la contenance triste et abattue de sa jeune amie ne tenait qu'à la présence de M. Fitz-Osborne, se pressa de déjeûner, et dit à miss Summers qu'il ne fallait plus perdre de temps pour songer à ses préparatifs de voyage, et elles se retirèrent dans leurs appartemens.

Les réflexions de miss Summers la faisaient balancer encore sur le choix de la personne qu'elle rendrait dépositaire de son secret. Son cœur la portait à préférer miss Morden, et la prudence lui conseillait maître

Salomon. Pendant qu'elle délibérait encore, sa femme de chambre vint lui annoncer qu'elle venait d'apercevoir miss Morden galopant dans la plaine et venant du côté de Bellevue. Rose la croyait à Dublin, et se proposait de la voir dans cette ville. Elle donna l'ordre de la faire monter dans sa chambre aussitôt qu'elle serait arrivée. Cette visite imprévue lui parut un secours du ciel pour mettre fin à son indécision. La prudence fit bientôt place à l'affection, et son amie lui parut devoir seule avoir des droits à sa confiance.

Miss Morden entra dans sa chambre avec l'air de l'agitation et de l'empressement. — Je vous croyais encore à Dublin, ma chère Clara, lui dit Rose en courant à elle pour l'embrasser.

— Nous y serions encore, dit miss Morden, sans un événement extraordinaire, inconcevable. Je suis en-

chantée de vous trouver seule ; j'ai mille choses à vous dire, et je ne puis rester plus de deux minutes. Vous me paraissez à merveille, ma chère Rose ; mais je crois que vous faites des paquets : où allez-vous donc ? (et sans attendre la réponse) j'ai un secret à vous dire, ma chère, que je ne voudrais pas confier à toute autre personne au monde. Après l'avoir entendu, vous croirez peut-être que j'aurais bien fait de le garder dans mon sein ; mais il est si doux de pouvoir dire ses chagrins à son amie ! C'est la seule consolation que je puisse avoir dans mon affliction ; d'ailleurs, je suis assurée de votre discrétion.

—Si le secret n'appartient qu'à vous seule, ma chère Clara, je suis prête à vous écouter avec le plus grand intérêt ; mais, s'il n'est pas le vôtre, vous n'avez pas le droit de le communiquer.

— Vous avez raison, ma chère miss, ce n'est pas précisément mon secret : je ferais probablement mieux de le taire ; mais, puisque j'ai fait naître votre curiosité, vous me croiriez un mauvais naturel et peu de confiance en vous si je ne la satisfaisais pas.

— Je vous assure du contraire. Je n'ai plus aucune envie de vous entendre ; je trouve même que ma curiosité serait coupable si je desirais la satisfaire aux dépens de votre prudence.

— Croyez, dit miss Morden d'un air piqué, que je ne donne pas ma confiance à tout le monde. Je vous connais assez pour être sûre que mon secret sera très-bien gardé, lorsque vous m'aurez donné votre parole solennelle de le taire.

— Si vous voulez me permettre, miss Morden, de vous donner un conseil ; je vous dirai que vous ferez sagement de ne jamais confier un

secret aux personnes que vous croirez avoir besoin de lier par la promesse de se taire. Parlons d'autres choses, je vous prie; comment se porte votre sœur Charlotte ? se mariera-t-elle bientôt ?

— Et voilà précisément l'objet sur lequel j'ai besoin de vous parler. Votre grande politesse vous empêche de me faire des questions; mais, puisque je suis venue ce matin vous trouver pour soulager mon esprit, je vais tout vous dire avec une confiance sans réserve.

Miss Summers craignit qu'un refus trop obstiné d'entendre cette indiscrète personne ne la portât à chercher quelqu'autre confident plus dangereux. Elle prit donc son parti de l'écouter, quelque mal disposé que fut son esprit pour entendre une histoire qui lui était tout à fait étrangère, et qu'elle n'avait nul desir de connaître.

Miss Morden avait la réputation de fort bien conter, et d'embellir une narration par beaucoup de traits malins et spirituels. Elle n'oublia rien de ce qui pouvait faire briller son esprit, et, quoique l'histoire très-scandaleuse et bien ridicule qu'elle avait à raconter fût celle d'une sœur plus malheureuse que coupable, elle sema son récit de traits si caustiques, que miss Summers, vivement affligée de cette coupable méchanceté, renouvela souvent ses efforts pour imposer silence à cette impitoyable conteuse. Elle n'en put venir à bout, il fallut écouter la totalité de l'histoire, dont nous faisons grace à nos lecteurs, parce qu'elle ne pourrait les intéresser.

—Voilà cependant, dit miss Morden en terminant son récit par ses propres réflexions, les femmes que l'on nous propose pour modèles. Avouez, ma chère, que des étour-

dies comme nous savent mieux se conduire; et, cependant, l'âge de ma sœur Charlotte lui faisait un devoir de me donner l'exemple.

—Nous ne serons jamais forcées, dit miss Summers, de suivre les exemples dangereux; ils doivent tout au plus nous servir de leçons; mais vous, miss Morden, j'espère que vous vous souviendrez que votre premier devoir est de consoler votre sœur, et de la défendre autant qu'il vous sera possible contre les traits de la médisance et de la méchanceté.

—Je pense comme vous, ma chère; mais, à propros, les bruits qui courent sur vous ont-ils quelque vérité? Le conseiller Nettleby, ce vieux radoteur, dit-on, vous fait la cour? La chose est-elle vraie?

— Rien n'est plus réel.

—Que prétend-il donc faire de vous? comment n'en êtes vous pas

morte de rire ? Mais, je vous trouve bien mauvais visage ! Seriez-vous persécutée à cause de lui ? J'imagine que madame Fitz-Osborne a trop de raison pour vous sacrifier à cet antique. Contez-moi cette histoire, je vous en prie; vous m'en devez une pour la mienne. Quelles nobles fonctions vous réserve-t-il dans son ménage ?

— J'espère qu'il pense assez bien de moi pour croire que, si je consentais à l'épouser, je saurais remplir tous les devoirs d'une femme honnête et raisonnable.

— Est-il possible que ce vieux radoteur ait eu l'idée barbare de vous ensevelir au fond de sa maison, et de vous soustraire à tous les yeux, pour borner vos plaisirs à raccommoder son linge ? Mais, adieu, je suis forcée de vous quitter, quoique j'aie encore mille choses à vous dire, et mille questions à vous faire.

Miss Summers la conduisit jusqu'à l'escalier, et se rappelant que bientôt un long intervalle les séparerait, elle lui serra la main en lui disant adieu, et rentra silencieuse et affligée dans sa chambre, tandis que l'insouciante et légère Clara descendait gaiement en chantant.

La confidence indiscrète que Miss Summers venait d'entendre lui rappela le précepte du bon Austin, *ne confiez votre secret qu'à celui qui sait garder le sien.* Elle sentit, malgré l'amabilité de miss Morden, combien il serait dangereux de faire connaître ses projets à la femme qui venait de déchirer sans pitié la réputation d'une sœur qu'elle devait aimer. L'habituelle taciturnité de maître Salomon Stringer lui parut mille fois préférable à cet éternel besoin de parler et de raconter tout ce que l'on sait, dans le seul but de faire briller son esprit.

Pendant le reste du jour l'embarras de ses différentes occupations fit trêve aux réflexions mélancoliques qui pesaient sur son cœur, et faisaient paraître continuellement des larmes dans ses yeux.

CHAPITRE XVI.

Conversation abrégée.

Pendant l'après-dîner miss Summers s'approcha de la fenêtre du salon. M. Hume cherchait une occasion de lui parler, et suivait tous ses mouvemens. Dans ce moment Austin passa devant la fenêtre, et, en la regardant, il se mit à tousser avec un air d'intelligence qui fit souvenir Rose que ce moment était celui de son rendez-vous. Elle sortit sur-le-champ sans remarquer qu'elle était observée. Elle prit un petit dé-

tour, et se rendit dans le verger où maître Salomon l'attendait.

M. Hume était trop pénétrant et trop fortement occupé de miss Summers pour n'avoir point observé tout ce qui venait de se passer. Dès le premier instant il avait soupçonné qu'il existait une intelligence secrète entre miss Summers et le vieil Austin; mais il en ignorait la nature. La manière affectée dont le vieillard avait toussé ne lui avait point échappé, et la sortie de la jeune dame avait achevé de le persuader qu'elle suivait quelque plan inexplicable pour lui. Pressé par un vif desir d'éclaircir ce mystère, il se garda bien de combattre sa curiosité par une retenue délicate et scrupuleuse; il suivit de loin miss Summers, et, voyant que le chemin qu'elle avait pris conduisait au verger, il en prit un autre plus court pour arriver avant elle. Bientôt il découvrit, au

travers des arbres, le vieil Austin et une autre personne qui semblait attendre dans une partie plus reculée. Se glissant alors doucement derrière les arbres, et, s'approchant à la faveur d'un buisson de laurier, il eut la possibilité de distinguer la personne de Salomon Stringer, qu'il ne connaissait pas. A la vue de cette figure basanée, maigre et roide, qui ressemblait à une momie des déserts, M. Hume ne put concevoir quel dessein avait pu faire assigner une conférence entre un pareil homme et la jeune et belle Rose.

Pendant ce temps, miss Summers avançait tranquillement et sans montrer aucun étonnement. Maître Salomon, en la voyant approcher, essaya de faire une révérence; mais ses nerfs roidis se refusèrent à cette politesse. Miss Summers, avant de lui parler, le salua d'une manière douce et affable. L'espérance de faire

bientôt une découverte intéressante causait une palpitation de plaisir à M. Hume, qui se tenait soigneusement derrière son buisson.

Ce trio, si intéressant pour lui; resta quelques momens sans parler. Austin alors, croyant convenable de présenter son ami, commença la conversation :

— Miss, vous voyez devant vous maître Salomon : j'ai eu bien de la peine à lui persuader de venir ici ce soir pour lui donner des plants de légumes.

— M. Salomon, dit miss Summers, a donc un jardin?

Cette question n'étant pas directe, l'homme sage n'y répondit que par un signe de tête.

— Oui, dit Austin, je prétends même qu'il vole la mort, car il plante ses choux dans un coin du cimetière.

— Dites-moi, je vous prie, maî-

tre Salomon, dit miss Summers cherchant à le faire parler, êtes-vous marié?

Salomon haussa les épaules, fronça les sourcils, et secoua la tête à cette question d'une manière négative.

— Lui marié! s'écria Austin, la plus belle femme du monde ne lui paraîtrait pas un motif suffisant pour faire les réponses à la cérémonie du mariage.

— J'ai cependant, dit miss Summers, entendu maître Salomon répéter, d'une manière très-claire et très-édifiante, les réponses à l'église.

— Mais alors, dit Austin, il ne peut pas faire autrement; c'est son gagne-pain, et, dans ce cas, il ne parle pas pour lui seul ni pour céder à sa volonté de parler.

— Combien, dit miss Summers, y a-t-il d'années que vous

demeurez dans cette paroisse ?

— Quinze.

— Avez-vous été tout ce temps clerc de la paroisse ?

— Non.

— Combien d'années avez-vous exercé cet emploi ?

— Onze.

— Je me souviens effectivement de vous avoir vu depuis que je suis capable de quelque attention.

Cette observation n'exigeant point une réponse, maître Salomon resta immobile.

— N'avez-vous pas une sœur à Dublin ?

Il inclina sa tête en avant.

— Allez-vous quelquefois dans cette ville ?

Même signe.

— Comptez-vous y aller bientôt ?

— Peut-être.

Miss Summers, le trouvant invincible dans sa taciturnité, lui sou-

haita le bonsoir, et tourna vers la maison. Dans le même temps Salomon se retira doucement dans la direction contraire. Austin, alors, quittant son ami, revint à miss Summers en lui demandant, d'une voix assez basse pour n'être pas entendu par M. Hume, comment elle trouvait maître Salomon. — Avouez, lui dit-il, que cet homme est bien ce qu'il vous faut.

Elle continua son chemin, tandis que M. Hume éprouvait un dépit mortel de n'avoir pu tirer aucun profit de l'inutile et méprisable démarche que sa curiosité venait de faire.

— Que pensez-vous, Miss, du sage Salomon? car c'est ainsi que le nomme toute la paroisse.

— Je pense que notre secret ne peut être mieux gardé, s'il observe toujours aussi bien le silence.

— Je vous en réponds sur ma tête.

— Mais si, par quelque imprudence, il laissait voir nos lettres?

— Rien n'est plus facile à prévoir : nous aurons soin de ne nommer personne, et de ne point désigner le pays où nous serons. Le silence ordinaire de cet homme ne me paraît pas suffisant pour oublier toute autre précaution; je me propose, dès ce soir, de lui faire jurer sur sa Bible que, si l'on vient à le questionner sur notre fuite, il répondra qu'il ne sait pas où nous sommes : ce ne sera pas faire un faux serment, puisque vraiment il ne le saura pas; nous nous bornerons à lui donner une adresse pour les lettres; et nous ne lui dirons rien sur le reste.

— Mais, mon cher Austin, vous n'avez pas le droit d'exiger de lui ce serment.

— Il ne pourra rien me refuser, car il me doit neuf ou dix guinées,

et, pour m'en assurer le paiement, je me suis fait donner par lui un bon billet, qui me laisse des droits sur sa personne. Il est pauvre comme Job : je ne veux pas le persécuter; je ne desire lui redemander cet argent que parce qu'il doit un jour vous appartenir; mais nous ferons bien d'attendre, et la crainte d'être poursuivi par moi le rendra plus silencieux encore.

Le raisonnement du bon Austin, inspiré par son dévouement pour sa maîtresse, bien plus que par son desir de s'assurer le paiement de ses dix guinées, ne s'accordait nullement avec les sentimens de bienfaisance de miss Summers; mais, entraînée par la nécessité, elle ne crut pas devoir le combattre. Elle avait tant d'obstacles à surmonter, qu'elle craignit de les multiplier; il lui sembla même qu'elle n'oubliait rien de ce que la prévoyance peut conseiller.

Dans le moment où elle se rapprochait de la maison, un domestique vint lui dire que lady Bell Beauchamp était avec madame Fitz-Osborne; elle courut avec la joyeuse précipitation de l'amitié, joindre cette dame qu'elle aimait et respectait infiniment.

CHAPITRE XVII.

Nouvelle connaissance intéressante.

Le père de lady Bell Beauchamp était l'héritier nécessaire du titre et de la grande fortune que possédait le comte de Plimouth. Ce seigneur n'avait point d'enfans. Son grand âge et celui de la comtesse sa femme, laissaient au père de lady Beauchamp un espoir prochain de recueillir leur magnifique héritage. Malgré ces probabilités, il pensait comme le vieux

Nettleby, sur l'instabilité des choses humaines, et sur le très-économique emploi que l'on devait faire de son argent. Il prévoyait tous les événemens qui pouvaient tromper son attente; il savait tous les proverbes qui pouvaient appuyer son goût pour la parcimonie. Il les exécutait encore mieux qu'il ne les citait, et l'intérieur de sa maison avait toutes les apparences de la pauvreté. Ce frugal et sentencieux personnage avait un fils et une fille dignes de faire honneur au meilleur père; il avait vu descendre au tombeau sa très-aimable et très-respectable femme, et les regrets de sa perte avaient été tempérés par la diminution que cette mort lui avait fait gagner sur les dépenses nécessaires pour l'entretien de cette dame.

Le titre et les grands biens dont il devait hériter n'étaient point un motif suffisant pour ajouter quelque

chose à sa dépense ; mais cet espoir lui persuadait que ses deux enfans ne devaient s'allier qu'aux personnes les plus considérables et les plus distinguées de leur pays.

Quelques individus le soupçonnaient de ne se montrer aussi difficile dans ses choix que dans l'intention d'écarter tous les prétendans à sa fille ; car on savait que l'idée de se dessaisir d'une portion de sa fortune pour lui assurer un sort, ne pouvait entrer ni dans son esprit, ni dans son cœur, de sorte que nobles et bourgeois regardaient miss Beauchamp comme ne pouvant jamais être mariée, quoiqu'elle possédât tous les dons et toutes les qualités qui pouvaient rendre un époux heureux.

Son frère, fatigué de l'oppression paternelle, s'était enfui depuis longtemps dans les pays étrangers. Sa dépendance et sa mauvaise fortune

ne l'empêchaient point d'avoir un cœur tendre ; il s'était fort imprudemment lié avec une demoiselle d'Italie, qu'il avait fini par enlever d'un couvent. Ne pouvant rester dans le pays, et n'osant plus se présenter devant son père, il avait été se cacher dans la Suisse, où, pendant plusieurs années, il avait essuyé toutes les privations et les horreurs de la misère. En vain il avait tenté de fléchir son père ; ses démarches réitérées pour obtenir quelques faibles secours, avaient toujours été repoussées de la manière la plus froide et la plus dure. Il a lui-même décidé son sort, disait ce père inhumain à ceux qui cherchaient à toucher son cœur ; qu'il en jouisse, et qu'il cesse de s'étonner des calamités qui le poursuivent. Quelquefois même, ajoutant la dérision à la dureté, il répondait que sa conscience ne lui permettait pas de secourir un pa-

piste. Cette dernière réflexion, en excitant son zèle amer, lui laissait croire qu'il avait le droit de maudire son fils et même sa postérité, de sorte que le seul fruit de toutes les démarches était de faire renouveler par le père les vœux les plus cruels pour la punition de son fils.

Hélas ! ils ne furent que trop exaucés ! Les deux malheureuses victimes succombèrent sous le poids de leurs malheurs, et leurs enfans étaient trop jeunes encore pour sentir l'étendue de leur perte.

Nos passions dominantes ne font qu'acquérir chaque jour plus de force lorsque nous ne cherchons pas à les combattre. Ce père avare et dénaturé devint enfin le possesseur des biens et du titre qu'il avait si longtemps et si vivement desirés; loin de sentir son cœur s'ouvrir à la bienfaisance, il ne fut sensible qu'au bonheur d'amasser, et l'Avare de Molière

cessait d'être un caractère imaginaire pour ceux qui connaissaient le nouveau comte de Plimouth. Jamais les larmes de la misère n'eurent aucun pouvoir sur son cœur; les sentimens généreux ne lui inspiraient que du mépris, et jamais il n'avait entendu la voix de la reconnaissance le remercier de ses dons. Les biens qu'il avait amassés pendant le cours de sa vie furent les seuls consolateurs qui entourèrent son lit de mort. Des sacs d'or remplissaient l'oreiller sur lequel reposait sa tête expirante, et son héritière fut la seule qui répandit des larmes sincères sur sa tombe.

Au lieu de se réjouir des monceaux de richesses que l'on découvrait à chaque instant, elle les regardait avec une sorte d'horreur. Ah! si les larmes de l'innocence suffisent pour effacer les taches du crime, l'ame de ce méchant homme dut obtenir grace en

faveur des vertus et des larmes de sa douce et généreuse fille.

La piété filiale de cette excellente personne ne se borna point à donner des marques de sa douleur; le principal objet de son attention fut de consoler les malheureuses victimes de l'avarice de son père, et de redresser ses torts. Sa main libérale semait par-tout les bienfaits; elle craignait de ne pas assez les multiplier, parce qu'elle ne se croyait aucun droit à garder des richesses qui lui paraissaient acquises aux dépens de tous les infortunés que son père avait refusé de secourir. A la mort de son malheureux et bien-aimé frère, elle s'était hâtée de faire revenir ses enfans, qu'elle faisait élever dans un asile secret; et, après la mort de son père, son premier soin avait été de les appeler dans sa maison. Il avait laissé un fils et deux filles; mais le mariage de leurs parens n'étant

point légal, il était impossible de les appeler à partager la riche succession de leur grand-père. Lady Bell la leur aurait rendue toute entière, si la loi ne s'y était pas opposée; elle voulut du moins faire pour eux tout ce que la loi autorisait. Elle ne perdit pas un instant pour leur donner tous ceux de ses biens dont elle pouvait disposer librement. Sa modestie alla jusqu'à croire qu'elle ne devait point retarder de pareils sacrifices. Le cœur humain, disait-elle, peut s'attacher aux richesses, et je ne veux pas rester exposée à les aimer.

Lady Bell avait déjà fini le printemps de sa vie; mais elle avait encore toute sa beauté. Sa fortune, divisée et diminuée par une foule de restitutions volontaires, la laissait encore en état d'entretenir sa maison dans une élégante abondance, et son excellente réputation la mettait dans le cas d'être recherchée en mariage

par des hommes du plus haut rang; mais elle avait trop douloureusement et trop long-temps senti le poids de ses fers, pour vouloir s'exposer à prendre de nouvelles chaînes. Heureuse par l'approbation de son cœur, n'éprouvant aucun sentiment capable de le troubler, et confiante dans sa vertu, la conservation de sa liberté lui paraissait le plus grand des biens.

Combien de personnes les ennuis de l'oisiveté n'ont-ils pas conduites au temple de l'hymen ! Lady Bell n'était point dans le cas de les redouter; son esprit, facile et pénétrant, lui faisait trouver du plaisir à s'instruire; son ame éprouvait une tendresse innocente et pure pour ses enfans adoptifs, et elle s'abandonnait à une amitié plus qu'ordinaire pour les personnes qu'elle croyait vraiment dignes de son estime. Parmi ce nombre choisi, madame

Fitz - Osborne et miss Summers avaient le premier rang. Elle possédait dans leur voisinage une charmante maison de campagne qu'elle habitait presque toujours : elle était agréablement située, les appartemens en étaient commodes ; mais tout se ressentait du caractère de la maîtresse; les meubles étaient simples et propres. Le voisinage de madame Fitz - Osborne ajoutait pour lady Bell infiniment de charme à sa résidence. Elle croyait tous les habitans de Bellevue heureux et unis entre eux comme on l'était au temps de l'âge d'or.

Lorsque miss Summers s'approcha de lady Bell pour l'embrasser, elle sentit si bien naître sa confiance, qu'elle crut d'abord ne pouvoir faire un meilleur choix pour confier son secret. La délicatesse, l'honneur et la bonté de cette dame lui persuadaient qu'elle garderait le

silence, sur-tout lorsqu'il lui serait fortement recommandé par une amie; mais elle fut retenue par la crainte de voir rejeter son projet.

Après le thé, madame Fitz-Osborne pria miss Summers de conduire lady Bell dans les jardins. — Vous me paraissez bien triste, lui dit cette dame, j'espérais vous trouver rayonnante de joie, lorsque l'homme qui vous aime est sur le point de revenir auprès de vous.

— Quel nom vous lui donnez!

— Je ne fais que répéter ce que j'entends dire de toutes parts. Hector Fitz-Osborne sera trop galant pourdémentir le public. J'ai toujours prévu ce mariage, et vous aurez sans doute assez de respect pour ma prévoyance pour ne pas la mettre en défaut.

— Mais vous ignorez donc la violente aversion que M. Fitz-Osborne a pour cette union?

— Je la connais; mais je sais aussi

que madame Fitz-Osborne a une volonté encore plus décidée pour la réaliser.

— Il est probable qu'après une si longue absence son fils n'aura plus pour moi que des sentimens d'indifférence.

— La chose est possible; mais j'avoue que j'en doute beaucoup.

— Je connais la tendresse sans bornes que m'accorde mon amie; je crois même à l'influence qu'elle aura sur les sentimens d'un fils qui l'aime si tendrement. Mais vous, lady Bell, dont le cœur a toujours été juste et généreux, dites-moi, ne serait-il pas convenable que je m'éloignasse de cette famille à laquelle j'ai de si grandes obligations, lorsque ma présence ne sert plus qu'à répandre la dissention parmi eux ?

— Ce que vous paraissez desirer est absolument impossible; madame Fitz-Osborne ne consentira jamais à

votre éloignement. Je ne prétends point décider si elle a tort ou raison de vous garder auprès d'elle malgré l'opposition formelle de son mari ; mais je sais qu'à son retour Hector Fitz-Osborne ne pourra voir contrarier le choix qu'il fera de son épouse que par un despotisme injuste que la loi elle-même ne reconnaît pas, car il aura pour lors vingt-quatre ans. Il y a donc déjà trois ans qu'il est majeur. La seule conduite que puisse vous prescrire votre délicatesse, c'est de vous abandonner aux événemens : vous n'avez point de fortune, mais ce jeune homme est assez riche pour s'en passer, et je ne puis vous cacher que j'attacherai quelque bonheur à ne pas voir le fils de notre aimable amie former des nœuds indissolubles avec cette lady Flora dont je n'aime ni le caractère, ni la conduite.

Miss Summers, découragée par la

manière décidée avec laquelle lady Bell venait de prononcer son opinion, trouva qu'il y aurait de la folie à lui parler d'un plan qu'elle ne voudrait jamais approuver. Elle se détermina donc à se taire. Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de la société. Miss Summers, ne pouvant plus causer librement en présence de M. Fitz-Osborne et de M. Hume, prit le parti de rentrer à la maison.

CHAPITRE XVIII.

Différence d'opinions.

Monsieur Fitz-Osborne, dit lady Bell, pendant que j'étais dernièrement à la ville, j'ai eu le plaisir de voir votre belle pupille lady Flora.

— J'espère, Madame, que sa seigneurie se porte bien?

— Je n'en suis pas très-sûre; car, à vous dire la vérité, cette jeune dame n'étant pas au nombre de mes favorites, je n'ai pris aucune information sur elle, ou, si je l'ai fait, je ne me rappelle pas la réponse que l'on a pu me faire. Je me souviens seulement qu'elle m'a paru moins bien qu'à l'ordinaire, car je l'ai vue quelquefois assez jolie.

— L'éloge me paraît médiocre; lady Flora passe généralement pour être une très-belle personne.

— Vous savez, Monsieur, que chacun a son goût et sa manière pour définir la beauté. L'avez-vous vue, M. Hume?

— Je ne me le rappelle pas, Madame; mais jamais je n'ai entendu citer sa seigneurie au nombre des personnes remarquables par leur beauté.

— Il faut convenir cependant, dit lady Bell, qu'elle serait assez bien

sans son extrême insipidité. Madame Fitz-Osborne a bien eu tort de ne pas la garder ici plus long-temps; la conversation de la charmante miss Summers aurait pu servir à la former, si elle est susceptible du moindre degré de perfection.

— Je suis loin, dit M. Fitz-Osborne, de la trouver imparfaite; elle a plus de charmes et de bonnes qualités qu'il n'en faut pour qu'une personne de sa naissance et de sa fortune puisse plaire à tout le monde.

— Je n'ai rien à répondre, Monsieur, à ce que vous venez de dire, puisque vous pensez que la naissance et la fortune peuvent suppléer à tout.

— Il me semble, Madame, que vous tirez des conclusions trop promptes et trop générales.

— Nous ne sommes plus au temps, dit M. Hume, où l'amour tient lieu de tous les autres avantages; vous

verriez bientôt pencher la balance du côté de la naissance et de la fortune, si vous placiez de l'autre côté les graces et les amours. Ces divinités des anciens temps sont aujourd'hui reléguées dans les plaines aériennes.

— C'est-à-dire, M. Hume, dit lady Bell, que sa seigneurie ne vous paraît pouvoir servir qu'à faire poids dans la balance; en vérité, c'est trop la dégrader, et vous auriez pu, ce me semble, trouver une comparaison moins triviale.

M. Fitz-Osborne, s'appercevant que la conversation allait prendre une tournure encore plus défavorable pour sa pupille, se hâta de l'interrompre avec une sorte d'humeur.

Lady Bell, en ayant fait la remarque, crut devoir terminer sa visite. Elle embrassa madame Fitz-Osborne, qui remonta dans sa chambre pour écrire ses lettres et pour préparer ses

commissions. Pendant ce temps, miss Summers, enchantée d'être en liberté, reprit ses réflexions, qu'elle avait été forcée d'interrompre. Pendant ce moment de calme, elle ne put penser qu'avec étonnement à la hardiesse des résolutions qu'elle voulait exécuter. Sa témérité la faisait trembler; elle allait peut-être balancer de nouveau, lorsqu'on vint l'arracher à ses pensées, en lui disant que M. Fitz-Osborne desirait lui parler dans le salon. Elle ne put deviner le motif de cette nouvelle entrevue; mais quelque désagréable qu'elle lui parût, elle ne crut pas décent de lui refuser une conversation qu'elle regardait comme devant être la dernière; elle descendit donc, mais non pas sans éprouver un battement de cœur.

Elle trouva M. Hume avec M. Fitz-Osborne. Le dernier la reçut avec l'air le plus affable et le plus complai-

sant. — Puisque vous allez à la ville, lui dit-il, permettez-moi de vous donner quelques commissions.

Elle lui dit poliment, mais froidement, qu'elle les ferait exactement.

— Si vous voulez bien m'attendre un moment, lui dit-il, je vais aller dans la bibliothèque pour les écrire, afin de ne pas trop fatiguer votre mémoire.

Il sortit en disant ces mots, et miss Summers reconnaissant alors que ce plan avait été concerté avec M. Hume, s'approcha du forte-piano, et chercha quelque pièce de musique pour la jouer.

— Quelque plaisir, dit M. Hume, en se rapprochant d'elle, que je puisse trouver à vous entendre, je vous demande, miss Summers, la permission de profiter d'une occasion que le hasard me donne pour causer avec vous ; depuis long-temps je la desire

vivement, et j'ai vainement cherché à la faire naître.

— Il me semblait, Monsieur, dit miss Summers, en quittant l'instrument, que je ne pouvais plus être dans le cas de rien ajouter à notre dernière conversation. Je ne refuse cependant point de vous entendre.

Cette fermeté froide déconcerta beaucoup M. Hume. — Vous allez, Madame, dit-il en hésitant, vous éloigner de ces lieux; mes affaires me forceront aussi de les quitter; mais je ne pourrai le regretter aussi long-temps que votre absence vous empêchera de les embellir.

Miss Summers ne répondit à ce compliment que par un regard dédaigneux.

— Je m'apperçois, dit M. Hume, que vous méprisez mes protestations et que vous doutez de ma sincérité. Que puis-je donc dire? Que faut-il faire, pour vous faire croire aux sen-

timens d'un cœur qui vous adore? En disant ces mots, il s'empara de sa main.

— Rien, Monsieur, dit froidement miss Summers, en retirant sa main; et, si vous attachez quelque prix à l'opinion que je puis avoir de vous, il vous sera facile de sentir que des manières légères et désagréables, ou des prétentions obstinées, ne pourront rien changer aux sentimens que je vous ai fait connaître.

— Vous avez cependant paru croire pendant un moment, Madame, que mes prétentions pouvaient mériter quelque considération.

— Cela est vrai, Monsieur; mais, comme je n'ai point précipité ma détermination, vous ne devez pas être surpris de la trouver irrévocable.

M. Hume se mordit les lèvres; mais la politesse lui fit surmonter

son ressentiment. — Vous avez cru trop facilement, lui dit-il, à des apparences trompeuses ; permettez-moi de vous expliquer ce qui a pu vous paraître équivoque dans ma conduite.

— Ma résolution, Monsieur, est trop bien prise pour que vous ayez besoin de vous expliquer et de vous justifier.

— Ainsi donc, vous refusez de m'entendre, dit-il en se promenant vivement dans la chambre ; vous me condamnez sans appel. Cet arrêt est bien dur !

— Non, Monsieur, il n'y a point de dureté de ma part à n'avoir pas voulu vous répondre sur un point si important sans avoir consulté mes sentimens. Mon cœur a dicté ma réponse ; c'est lui seul qui m'a fait refuser de m'unir avec un homme qui m'a donné le droit de l'accuser de duplicité. Vous devez trouver

naturel que je préfère mon repos et mon bonheur aux démarches que vous n'avez faites que dans l'espérance d'assurer votre fortune.

— Vous venez, Madame, dit M. Hume avec un ton chagrin, de me parler de votre bonheur : je crains bien qu'il ne soit jamais réel ; car vous me paraissez le fonder sur un espoir absolument chimérique.

— Quelles que puissent être mes vues, Monsieur, je ne vous en dois aucun compte, et jamais je ne vous accuserai des maux qui pourront m'arriver.

M. Fitz-Osborne n'avait pris le prétexte d'aller dans la bibliothèque que pour donner à M. Hume les moyens d'avoir un entretien avec miss Summers. Pendant ce temps, il ne s'était point écarté de la porte ; en reconnaissant que la conversation prenait une tournure très-défavorable pour ses desseins, il ren-

tra brusquement dans la chambre, et vit que les traits de M. Hume exprimaient du dépit et de la colère. Miss Summers, en le voyant entrer, lui demanda ses commissions.

— Cette bagatelle, dit-il avec humeur, ne peut nous occuper dans ce moment; je vois, miss Summers, que vous venez de répéter votre refus à M. Hume.

Elle garda le silence.

— Lorsque, dans une situation telle que la vôtre, dit M. Fitz-Osborne, vous avez refusé M. Nettleby, je voyais du moins une excuse à votre folie; mais il n'en existe plus lorsque vous refusez les offres de M. Hume. La vanité vous aveugle; mais soyez certaine que je saurai m'opposer à la félicité que vous espérez si follement.

— Je vous entends, Monsieur, vous m'accusez d'aspirer à m'allier

avec votre fils. Voilà le motif qui, depuis long-temps, vous porte à me traiter avec indignité; voilà ce qui vous fait violer les droits sacrés de l'hospitalité, et tenir avec moi une conduite aussi contraire à la décence qu'aux principes de l'humanité.

— Fort bien, Madame, dites-moi des injures.

— J'ai tort, Monsieur; j'aurais dû mieux combattre les mouvemens de mon indignation; mais je n'ai pu la contenir en vous voyant insulter durement une malheureuse orpheline qui ne vous a jamais fait aucun mal.

— J'avoue que vous ne m'en avez point encore fait; mais celui que vous méditez est bien capable de réveiller toute mon attention.

— Je n'en médite point, Monsieur; je n'abuserai jamais du pouvoir de vous inquiéter. Vous serez

satisfait, je vous le répète ; mais vous ne le devrez qu'à ma délicatesse et à ma raison. Je ne crois point que vos procédés, quelque indignes et cruels qu'ils puissent être, me donnent le droit de manquer aux devoirs de la reconnaissance.

— Pour vous, Monsieur, dit-elle à M. Hume, en se tournant vers lui avec un air plein de douceur, et des larmes aux yeux, je me suis peut-être exprimée trop durement en vous parlant : vous ne m'avez cependant donné aucun juste sujet d'être offensée ; si je vous ai fait de la peine, je vous prie de me le pardonner ; vous me voyez devenue l'objet de la persécution, de la haine et du mépris, accordez-moi de l'indulgence, ne la refusez point aux maux inévitables et terribles qui pèsent sur ma tête.

M. Hume ne put entendre ces douces supplications du malheur

sans en être vivement touché. — Que n'ai-je, lui dit-il, le droit légitime de vous protéger ! je saurais vous défendre contre toute la terre.

— Je regrette, Monsieur, de vous avoir affligé par mes expressions trop franches et trop sévères; mais je ne puis changer mes résolutions. Après avoir dit ces mots elle s'éloigna.

Cette pénible explication n'était point ce qui lui paraissait le plus difficile à supporter; elle était bien plus profondément accablée quand elle pensait à sa dernière entrevue avec madame Fitz-Osborne.

CHAPITRE XIX.

Dernier entretien, le plus difficile de tous.

Le moment était venu de voir et d'entendre madame Fitz-Osborne pour la dernière fois. Ce fut éperdue de crainte, et le désespoir dans le cœur, que miss Summers se présenta devant elle.

Tout sembla se réunir pour rendre cet instant plus pénible et plus difficile. Madame Fitz-Osborne, en la voyant entrer, accourut l'embrasser. — Venez, ma Rose, lui dit-elle, que je vous serre contre mon cœur avant de vous quitter. (Des larmes roulèrent dans ses yeux; elle se pressa de les essuyer pour ne pas trop exciter la sensibilité de sa jeune amie.) Occupons-nous de nos commissions, dit-elle vivement; vous me les rap-

porterez bientôt. Voici mes lettres et la liste de mes commissions; je la joins au billet de la loterie que vous vous ferez payer. J'exige de vous, pour cette fois, que vous renonciez à votre économie habituelle; souvenez-vous que je vous destine à faire l'ornement de la fête que je veux préparer pour le retour de mon fils.

Rose ne lui répondit qu'en soupirant.

—Mais pourquoi donc ce profond abattement? vous me paraissez avoir perdu tout courage.

— J'avoue que je ne me sens pas la résolution de partir demain. Pourquoi ne pas différer encore quelques jours? Il me semble que je me trouverai plus forte.

— Votre irrésolution m'étonne. Votre absence est nécessaire : notre tendresse restera toujours la même. Partez demain; ce ne sera qu'avan-

cer le moment de votre retour. Avez-vous donc oublié les lectures que nous avons faites ensemble, et par lesquelles je me suis efforcée, dès votre enfance, de fortifier votre esprit?

— Oh! non, Madame, je ne les ai point oubliées, vous en aurez bientôt la preuve.

— J'ai fait ce que j'ai pu, ma Rose, pour élever votre ame jusqu'à l'héroïsme.

— Fasse le ciel que vos peines n'aient point été perdues! Hé bien, je partirai demain, puisque vous le desirez.

— Je ne le desire que dans l'espoir que cette petite course relèvera l'abattement de votre esprit, et que je vous verrai plus heureuse à votre retour. Je ne vois aucune bonne raison pour différer votre départ.

— Eh bien, je ne le différerai plus; je surmonterai ma faiblesse, et

je vous convaincrai que les préceptes que vous m'avez si constamment rappelés pour fortifier mon courage n'ont pas été perdus pour moi.

— Cette occasion a trop peu d'importance pour avoir besoin de vous les rappeler, et votre incertitude ne m'étonne que parce que je vous ai toujours vu une force d'esprit supérieure à votre âge.

— Hélas ! dit Rose en fondant en larmes et jetant ses bras autour du cou de son amie, puis-je regarder comme peu importante la nécessité de vous quitter?

Madame Fitz-Osborne essayait encore de la combattre avec douceur, lorsqu'on vint avertir que le souper était servi.

— Ne descendez pas avec moi, ma Rose, lui dit madame Fitz-Osborne; on verrait dans vos yeux la trace de vos larmes, et c'est pour moi seule ici qu'elles ont du prix.

— Je vais vous obéir, et puisque je dois partir demain au lever du jour, je me coucherai tout de suite.

Madame Fitz-Osborne alors la serra tendrement entre ses bras, en lui disant : Que Dieu vous protége, mon enfant ; puisse-t-il, dans tous les instans, vous combler de ses biens ! Bon soir ; nous ne nous reverrons plus. Après avoir fini ces mots, elle se pressa de quitter la chambre.

Nous ne nous reverrons plus ! répéta la malheureuse Rose.

Ces mots, prononcés par son amie, sans qu'elle pût connaître tout le sens qu'ils avaient, furent pour elle un coup de poignard. Immobile à la place où elles s'étaient séparées, elle n'avait pu répondre à ses adieux ; abymée dans ses pensées, elle ne pouvait que répéter ces tristes mots : *Nous ne nous reverrons plus !*

Depuis qu'elle existait, elle n'avait point fait d'effort aussi grand que

celui dont elle venait d'avoir besoin pour cacher son secret à son amie. Elle sentit que dans une seconde entrevue son émotion ne manquerait pas de la trahir, et, croyant que son devoir lui imposait l'horrible nécessité de la quitter, elle ne voulut point s'exposer à une nouvelle épreuve; pour l'éviter, elle se coucha.

Depuis deux heures, elle était à gémir dans son lit lorsqu'elle entendit entrer dans sa chambre; son cœur l'empêcha de se méprendre; elle reconnut la marche de son amie. Madame Fitz-Osborne entr'ouvrit doucement les rideaux, se pencha sur cette infortunée, qui, pour ne pas laisser apperçevoir son émotion, feignit de dormir. Après avoir baisé sa joue, elle prononça une courte et fervente prière pour son heureux voyage, ensuite elle se retira. A peine elle avait refermé la porte, que Rose, s'élançant de son lit, courut dans le des-

sein de la rappeler. Sa fuite prochaine venait de se présenter à son imagination avec tous les dangers qui pouvaient en être la suite. Déchirée par sa douleur, et frémissante au bord du précipice, elle portait déjà sa main à la clef de sa porte; elle voulait rappeler sa bienfaitrice à son secours, et s'abandonner sans réserve à sa tendresse. Trop heureuse si elle avait pu céder à cette impulsion de son cœur, combien de maux elle se serait épargnés ! Hélas ! dans ce moment elle entendit la voix de M. Fitz-Osborne. Au son terrible de cette voix odieuse, son indignation reprit toute sa force, elle n'écouta plus que son ressentiment, et son orgueil lui paraissant une vertu, il triompha des inspirations et de la sensibilité de son cœur.

— Oui, dit-elle, je remplirai ma promesse; homme barbare ! vous serez satisfait. Applaudissez-vous de

votre triomphe, et jouissez de l'exil de celle que vous abhorrez. Grand Dieu ! voilà donc la dernière nuit que je passerai sous le toit de celle qui a si souvent protégé mon sommeil innocent et pur.

Elle courut à la fenêtre, en ouvrit les volets, et regarda tristement autour d'elle. La lune, obscurcie par intervalle par de légers nuages, répandait sur cette vue une lumière passagère et vacillante.

— Adieu, s'écria-t-elle, retraite aimée de mon imprévoyante et trop heureuse enfance, témoins chéris de mes plus beaux jours, adieu ! Où vais-je?.... Comment échapper aux dangers qui vont m'assaillir? Mais quelles craintes puis-je avoir? le Dieu des cieux ne protége-t-il pas les faibles? Il ne dédaignera pas d'arrêter ses regards paternels sur la moindre de ses créatures; il ne rejettera point les supplications d'une

malheureuse et non coupable orpheline. Tout ce qui respire est protégé par sa présence; son pouvoir, que j'adore, sait quand il lui plaît détourner le poignard assassin qui nous menace. C'est au coupable seul à craindre, tandis que l'innocence goûte un sommeil confiant et paisible.

Miss Summers passa la nuit entière dans les plus sombres réflexions, attendant, avec une sorte d'impatience, l'aurore qui devait la voir se séparer de tout ce qu'elle aimait.

Les préparatifs étaient faits. Sa femme de chambre l'attendait et se préparait à l'accompagner à la ville; miss Summers lui dit qu'elle n'aurait pas besoin d'elle, et s'élança dans la voiture. Lorsqu'elle y fut montée, ses yeux, remplis de larmes, se portèrent sur la demeure de son amie; ensuite elle les éleva vers le ciel pour lui demander le

bonheur de celle que rien ne pouvait plus remplacer dans son cœur.

CHAPITRE XX.

Rencontre désagréable.

La campagne de Bellevue n'étant éloignée de Dublin que de dix-neuf milles, miss Summers arriva dans cette ville vers les dix heures. Au lieu de se faire conduire chez la dame que lui avait indiquée madame Fitz-Osborne, elle dit au postillon de la mener dans Grafton-Street, chez une couturière qui travaillait depuis long-temps pour elle et pour madame Fitz-Osborne.

Miss Flemming la reçut avec l'officieuse politesse d'une femme qui éprouvait toujours du plaisir lorsqu'elle trouvait une occasion de se faire valoir. Miss Summers lui dit qu'ayant quitté la campagne pour

quelques affaires et pour des commissions dont elle s'était chargée, elle la priait de lui procurer un appartement pour un jour ou deux, parce qu'elle y serait plus libre de son temps qu'en logeant dans la maison d'une amie. Miss Flemming lui promit de la satisfaire.

Déterminée à partir par le premier paquebot qui mettrait à la voile, elle attendait avec impatience l'arrivée d'Austin, qui devait venir la rejoindre chez la couturière. Elle n'avait pas achevé de déjeûner qu'il arriva ; il lui fit demander si elle n'avait pas des ordres à lui donner. Elle le fit entrer, lui parla seul, et le chargea d'aller prendre des informations sur le départ du premier paquebot. Ne voulant négliger aucune occasion de prouver son attention à faire ce que son amie pouvait desirer, elle envoya chercher une chaise pour aller faire ses com-

missions. Elle remit le billet de loterie à Austin pour en toucher le montant, et lui dit de revenir à une heure.

Au moment où elle allait entrer dans sa chaise, elle fut extrêmement contrariée d'appercevoir le vieux Nettleby qui traversait la rue. Elle baissa promptement la tête, entra dans la chaise, et les porteurs, qu'elle avait instruits du lieu où elle voulait aller, partirent sur-le-champ.

Le vieillard avait cru la reconnaître; mais, conservant encore quelque doute, il se pressa de demander à miss Flemming si la dame, qu'elle venait de conduire jusqu'à sa chaise, n'était pas miss Summers.

— Oui, Monsieur, c'est elle.

— Pourriez-vous m'apprendre si madame Fitz-Osborne est en ville?

— Non, Monsieur, elle n'y est pas.

— C'est une étrange chose! quelle raison peut donc conduire cette

jeune fille toute seule à la ville?

Le vieil habit et la mauvaise perruque de M. Nettleby n'inspirant pas une grande considération à miss Flemming, elle lui dit du ton le plus léger :

— Cette jeune dame, sans doute, a des affaires; j'en ai aussi pour ma part. Adieu, Monsieur.

Elle allait rentrer dans sa maison, lorsque Austin en sortit pour aller faire ses commissions. M. Nettleby et lui furent également surpris de se rencontrer. Austin, le remettant promptement, lui fit une révérence, et voulut passer.

Un soupçon une fois conçu ne s'efface pas facilement; c'est une sorte de sommeil que fait finir le plus léger événement. M. Nettleby n'avait jamais été pleinement satisfait des interprétations que l'on avait données à l'entrevue de miss Summers et de ce vieillard, lorsqu'ils avaient été

rencontrés ensemble dans le Temple de la Solitude, à Bellevue.

— Hé quoi ! dit l'avocat, vous voilà aussi en ville ? Dites-moi, bonhomme, que venez-vous faire ici ?

— J'ai des affaires très-pressées, Monsieur, et je vais les faire.

M. Nettleby s'avança pour lui barrer le passage.

— De quel droit, Monsieur, dit miss Flemming, arrêtez-vous cet honnête homme ? Je sais qu'il est très-pressé, car la jeune dame lui a dit de se hâter et de revenir ici. Je trouve bien ridicule que l'on veuille ainsi se mêler des affaires des autres.

— Gardez ce conseil pour vous, bonne femme ; vous en avez plus besoin que personne.

Miss Flemming n'était nullement patiente de son naturel ; et, dans une longue dispute qu'elle eut avec le vieux conseiller, elle ne cher-

cha point à ménager ses expressions.

M. Nettleby, après avoir essuyé et rendu des injures, renouvela ses questions au jardinier.

— Je suis venu, Monsieur, lui dit Austin, pour acheter des outils et des graines, que je dois envoyer aujourd'hui par une occasion; je suis très-pressé, je vous demande bien excuse si je vous quitte si promptement.

— Si vous n'aviez que ces affaires, dit M. Nettleby, vous ne seriez point venu à la ville avec cette fille.

— Cette fille! répéta miss Flemming en colère. Il appartient bien à un homme comme vous de parler aussi légèrement de miss Summers, l'amie et la fille adoptive de madame Fitz-Osborne!

Cette remarque fit naître une seconde querelle plus vive que la première, et tandis qu'elle captivait l'attention de M. Nettleby, le bon Aus-

tin trouva moyen de se glisser entre deux carrosses et de s'éloigner sans être apperçu par l'incommode avocat, dont cette fuite ne fit qu'accroître les soupçons. Il ne douta plus qu'Austin ne fût l'agent d'une intrigue, et la couturière lui parut être du complot. Il entra dans un café pour réfléchir aux mesures qu'il prendrait dans cette occasion qui lui paraissait être de la plus grande importance.

Miss Summers revint dans Grafton-Street à une heure précise. Austin l'attendait déjà; il lui remit son argent après l'avoir compté; ensuite il l'informa qu'un paquebot partirait pour Holyhead, le lendemain à huit heures du matin, et qu'en conséquence il faudrait envoyer les malles le jour même. Il ajouta qu'en prenant ses informations, le hasard lui avait fait rencontrer sur le port un de ses anciens amis de Londres; que

cet ami était devenu capitaine-marchand à Bristol ; qu'ils s'étaient reconnus, et qu'ayant entendu ses questions, il lui avait offert passage sur son vaisseau, pour partir le lendemain à la marée montante. Je n'ai point osé accepter, continua-t-il, sans avoir pris vos ordres : je viens vous les demander, et j'ai promis d'aller reporter ma réponse à trois heures. J'ai eu soin de prévenir le capitaine que j'accompagne une jeune dame pour laquelle il faudra une place.

Miss Summers ne balança pas un instant à préférer ce parti. Depuis qu'elle avait formé le projet de s'éloigner, elle avait résolu de choisir sa retraite dans les montagnes du pays de Galles, dont les beautés romantiques ont tant de célébrité. Ce point de l'Angleterre lui paraissait préférable, sur-tout parce qu'il était le plus rapproché de l'Irlande ; il lui

semblait que c'était moins se séparer des lieux où ses vœux et ses pensées la ramenaient sans cesse. Elle pressa donc Austin de retourner auprès du capitaine pour assurer leur passage, et pour faire transporter dans son vaisseau les effets déposés chez la sœur de Salomon Stringer. Ils consistaient en livres, auxquels elle avait joint tout ce qui lui serait nécessaire pour travailler et dessiner. Quelque temps avant son départ de Bellevue, elle avait aussi envoyé sa harpe, qui était son instrument favori, sous le prétexte de la faire raccommoder.

Austin, avant de la quitter, l'alarma beaucoup en lui racontant la fâcheuse rencontre qu'il avait faite de l'avocat Nettleby; et miss Flemming, après son départ, lui fit une relation circonstanciée de leur entretien dans la rue.

— Je suis très-fâchée qu'il m'ait

vue, dit miss Summers avec une sorte de trouble.

— Vous le connaissez donc, Madame? dit miss Flemming : si j'avais pu croire qu'il avait l'honneur d'être connu de vous, je lui aurais parlé plus poliment; mais il a des manières et des propos si étranges, que je n'ai pu le croire un homme comme il faut, et il doit l'être puisqu'il a l'honneur d'être reçu chez madame Fitz-Osborne. Mais ne trouvez-vous point, Madame, qu'il a l'air un peu fou?

L'incommode couturière, sans attendre la réponse à cette question, fit à miss Summers une foule de détails qu'elle ne put interrompre qu'en témoignant une sorte d'impatience.

— Je crains, lui dit miss Flemming, d'être une cause d'embarras pour vous, et certainement je n'ai pas cette intention; je mérite, Ma-

dame, que vous ayez de moi une bonne opinion.

— Soyez sûre, lui répondit miss Summers, que je pense très-bien sur vous; mais je vous prie de donner des ordres pour que personne ne vienne me troubler dans mon appartement.

— Vous serez obéie, Madame. Il n'y a dans ma maison qu'une femme âgée qui occupe le second avec sa servante. Le premier me rapporte trois guinées par semaine; mais le gentilhomme qui l'occupe est presque toujours à la campagne, et me permet d'en tirer parti pendant son absence. Je vais le préparer pour vous recevoir.

— Il est donc loué, Madame? et si le gentilhomme allait revenir?

— Ne craignez point cela, Madame; il ne doit revenir ici qu'à la rentrée du parlement.

Miss Summers, n'ayant point en-

core achevé ses commissions, fit demander une chaise, et sortit.

CHAPITRE XXI.

Arrivée d'un étranger. Grand bruit.

Miss Summers, ayant terminé ses affaires, revint à cinq heures, et trouva un poulet que lui avait préparé miss Flemming. Austin, arrivant de son côté, lui rapporta l'agréable nouvelle qu'il était d'accord avec le capitaine, et que la plus grande partie des effets était déjà à son bord. J'ai fait aussi, lui dit-il, quelques provisions de vivres, car nous pouvons rester plusieurs jours sur le vaisseau.

Miss Summers approuva tout ce qu'il avait fait. Elle fut très-contente de ce que le capitaine la conduirait directement à Bristol, parce que cette marche l'empêcherait de faire quel-

que rencontre désagréable, et parce qu'elle servirait en même temps à mieux faire perdre ses traces. Quand elle eut fini ses préparatifs, la fatigue la força de se jeter sur un lit où elle dormit pendant deux heures. Après ce temps miss Flemming apporta le thé, et miss Summers la pria poliment de le prendre avec elle; quelque fatiguée qu'elle fût de l'éternelle volubilité de cette femme, elle aima mieux courir le risque de trop l'entendre, que celui de s'abandonner à ses tristes rêveries dans un moment où elle avait besoin de rassembler tout son courage.

Pendant qu'elles prenaient le thé, elles entendirent frapper à la porte: ce bruit alarma miss Summers. — Ne craignez rien, dit miss Flemming, c'est sûrement une visite pour la dame du second, car c'est une très-honnête femme, et, quoique peu riche, elle voit souvent des personnes

de considération. Elle est d'une bonne famille; son mari jouissait d'une place principale dans la trésorerie; il faisait une belle figure....

— Quelqu'un paraît s'arrêter sur l'escalier, dit avec émotion miss Summers, et, dans le même instant, la porte s'ouvrit. Un étranger, d'une agréable apparence, entra dans la chambre, et fit cesser les narrations de miss Flemming. Sa présence jeta miss Summers dans la plus grande confusion; l'étranger la salua poliment et se retirait, lorsque miss Flemming courut à la porte en le priant de vouloir bien entrer.

— Si j'avais su, Monsieur, lui dit-elle, que vous deviez revenir en ville, je n'aurais pas pris la liberté de laisser occuper votre appartement; mais vous avez tant d'obligeance que vous m'avez toujours permis de profiter des momens de votre absence. Ne me trouvez-vous pas trop hardie?

— Eh non, Madame, dit l'étranger; je suis très-heureux que mon appartement puisse vous procurer quelque avantage.

— Cette jeune dame, Monsieur, est venue en ville ce matin pour des affaires qu'elle veut tenir secrètes. J'ai cru pouvoir la prier de rester ici. Mais vous n'avez pas pris de thé, je vais vous en verser une tasse; elle vous fera du bien après votre voyage.

La figure et les affaires secrètes de miss Summers, excitaient vivement la curiosité de l'étranger. Il ne se fit point presser pour accepter le thé; il s'approcha de la table, et redoubla l'embarras de miss Summers par son attention à la regarder. La timidité qu'elle témoignait, et la compagnie dans laquelle il la trouvait ne lui donnaient pas une grande idée de son rang. De temps en temps il lui disait familièrement quelques mots qui n'obtenaient jamais qu'une ré-

ponse très-courte. S'adressant alors à miss Flemming : — Cette jeune dame, dites-vous, n'est ici que de ce matin ? Sans doute elle vient de la campagne : je suis persuadé que, dans celle qu'elle habitait, son teint effaçait la blancheur des lys et l'éclat des roses.

— Je vous garantis cependant, répondit miss Flemming, qu'elle n'imite point nos dames de qualité, qui se couvrent de blanc et de rouge; son teint est bien celui de la nature.

— J'en suis très-persuadé, répondit l'étranger en regardant plus fixement miss Summers, et en appuyant ses bras sur la table.

Miss Summers, se levant alors, dit à miss Flemming : Je ne veux point déranger Monsieur plus longtemps. J'ai des lettres à écrire, voulez-vous me permettre, Madame, de descendre dans un de vos parloirs?

— Je dois m'y opposer, répondit l'étranger. Je vous prie, Madame, de me faire l'honneur d'occuper cet appartement aussi long-temps qu'il vous sera commode. Je regrette de ne pouvoir pas le partager; mais je prévois que je ne dois pas vous en faire la proposition.

Miss Summers, plus embarrassée que jamais, se pressa de demander à miss Flemming si elle n'avait point une autre chambre à lui donner.

— Certainement, Madame, j'en ai une : ne soyez pas inquiète. Asseyez-vous un moment; laissez-moi verser une seconde tasse de thé à M. Westley; il ne l'aura pas prise que tout se trouvera prêt comme vous le desirez.

Miss Summers, confuse, sentit la nécessité d'attendre un moment, et reprit son siége. M. Westley, pendant ce temps, se leva, se promena dans la chambre en fredonnant un

air ; il alla regarder un moment à la fenêtre, dit que la ville était bien déserte : ensuite il revint à la table, et, rapprochant sa chaise de miss Summers, il appuya son bras sur le dos du fauteuil qu'elle occupait. Il allait parler, lorsque la porte s'ouvrit subitement, et M. Nettleby parut.

Miss Summers, en le voyant, fit un cri. M. Westley, surpris de sa terreur, jeta ses bras autour d'elle en lui promettant de la protéger.

— Je vous trouve donc, enfin, dit le vieillard, voilà un bel exploit que vous avez tenté, et je vous retrouve dans une jolie situation ! Du moment que je vous ai sue en ville j'ai deviné vos mauvaises intentions ; mais j'arrive à temps pour prévenir l'exécution de vos projets. Vous viendrez dans ma maison tout de suite ; je vous veillerai moi-même pendant la nuit, et demain, à la pointe du jour, nous partirons pour Bellevue,

car je suis résolu de ne pas vous quitter jusqu'au moment où je vous aurai remise, saine et sauve, sous la protection de vos amis, dont vous avez fui clandestinement la maison.

— M. Westley et miss Flemming, pendant ce discours, se regardaient avec beaucoup de surprise, et miss Summers, persuadée que ses projets étaient découverts, ne proférait pas une seule parole.

— Quant à vous, malheureux, s'écria le furieux Nettleby en se tournant du côté de M. Westley, que dois-je vous dire ?

— Parlez librement, Monsieur, lui répondit M. Westley.

— Hé bien, je vous dirai que vous êtes un imposteur, un séducteur, un suppôt du démon, et l'instrument qu'il a choisi pour faire le mal.

— Avez-vous, Monsieur, quelque autre chose agréable à me dire?

— Plus, peut-être, qu'il ne vous

plaira d'en entendre, lorsque je vous aurai conduit devant une cour de justice pour vous reprocher tous vos crimes.

— Puis-je vous demander, Monsieur, quels sont les crimes pour lesquels vous me forcerez de comparaître devant une cour de justice ?

— Pour la séduction inique de cette fille infortunée ici présente.

— O ciel ! s'écria miss Flemming, a-t-on jamais entendu quelque chose de semblable depuis que le monde est monde ! Je proteste que ce gentilhomme est marié depuis cinq ans, et qu'il a une femme et trois enfans.

— Un homme marié ! s'écria Nettleby. Méchant, abominable et débauché, ne pouvais-tu te damner sans entraîner avec toi, dans le gouffre éternel cette fille misérable et sotte ?

Cet homme est certainement fou, dit M. Westley.

— La chose est bien claire et bien prouvée, dit miss Flemming.

Miss Summers, s'appercevant alors que ses projets n'étaient point connus, reprit de l'assurance, et son indignation contre l'atroce conduite de M. Nettleby, lui tint lieu de courage.

— Je desire, Monsieur, lui dit-elle avec une contenance expressive mêlée de ressentiment et de chagrin, que vos yeux s'ouvrent enfin sur le ridicule dont vous couvre, en ce moment, votre offensante et folle conduite. De quel crime suis-je coupable pour être conduite et renfermée dans votre maison? De quel droit prétendez-vous me ramener auprès de mes amis? Ils ne vous ont jamais donné la mission de me surveiller, et, lorsque j'ai l'approbation de madame Fitz-Osborne, je puis être très-indifférente pour la vôtre.

— Comment! vous osez citer madame Fitz-Osborne? Espérez-vous me persuader qu'elle est dans la confidence de votre fuite?

— Je n'ai pas fui, Monsieur; je suis venue dans cette ville d'après le desir de madame Fitz-Osborne; j'y suis arrivée dans sa voiture, suivie par ses domestiques.

— Je puis en faire le serment, dit miss Flemming; j'ai même appelé ma servante pour prendre les paquets des mains du domestique, et l'horloge frappait dix heures.

— Abominable bavarde! s'écria le vieillard dont la colère l'avait jusqu'alors empêché de reconnaître miss Flemming, l'enfer t'envoie donc partout à ma poursuite; mais bientôt j'aurai la satisfaction de te voir fustiger à la queue d'une charrette, comme le méritent les femmes de ton infâme profession.

O ciel! s'écria miss Flemming,

ceci est plus fort que tout ce qu'il m'a déjà dit. Je prends le public pour juge s'il y a de l'infamie dans la profession de couturière ; je demande s'il a le droit de me traiter comme la plus vile des créatures ?

Je trouve, Monsieur, dit M. Westley à l'avocat, que vous avez suffisamment exercé votre talent pour les injures. Votre âge et votre insignifiance vous ont protégé jusqu'à ce moment ; mais sortez à l'instant même, ou vous me forcerez de vous faire sortir par le chemin le plus court.

Mon insignifiance ! s'écria Nettleby ; qui donc êtes-vous, pour me parler avec cette insolence ? un misérable coiffeur, peut-être ; mais je vous avertis de garder vos avis fanfarons pour ceux qui peuvent vous craindre : apprenez que je ne viens ici qu'autorisé par la loi ; j'ai l'ordre du juge-de-paix dans ma poche, et le shérif attend

dans ma voiture que je l'appelle pour exécuter cet ordre.

Grand Dieu! que vais-je devenir? s'écria miss Summers au désespoir. — Ce que vous allez devenir? vous aurez un meilleur sort que vous ne le méritez, grace à ma grande bienfaisance, qui prévient votre destruction. Décidez-vous à me suivre, au lieu de vous exposer davantage. M. Nettleby, après avoir dit ces mots, s'approcha de miss Summers, qui tomba presque évanouie sur son siége. M. Westley, la voyant dans cet état, s'empressa de la secourir, et il la rassura en disant au vieillard : Cette jeune dame est dans mon appartement, les droits sacrés de l'hospitalité me font une loi de la protéger; elle ne sera point forcée de sortir malgré elle.

C'est-à-dire, Monsieur, s'écria Nettleby, que vous prétendez vous faire le chevalier de cette fille? Que

l'on aille chercher les officiers de police.

— O mon Dieu ! dit en pleurant miss Flemming, vit-on jamais chose pareille ? Le shérif et main-forte dans ma maison, comme si je logeais mauvaise compagnie ! Cette affaire sera demain matin dans la gazette. Voyez, Madame, ce que me vaut ma politesse pour vous ! Puisque cette affaire est arrivée, le mieux pour vous serait de suivre paisiblement ce vieillard, qui est, j'ose le dire, une personne sûre et qui paraît vous montrer tant d'amitié. En prenant ce parti, si facile, personne ici n'aura rien à souffrir.

Vous refusez donc de me garder dans votre maison, Madame ? dit miss Summers en pleurant.

— Je ne dis pas cela, Madame. C'est un grand honneur pour moi de vous donner un logement; mais je serai ruinée et déshonorée s'il y

a du tnmulte dans ma maison ; je n'oserai plus regarder personne en face dans la rue.

— Je vais moi-même chercher le shérif, dit M. Westley; cette jeune dame ne peut être confiée entre les mains de ce vieux fou.

— Allez, allez, dit Nettleby, vous n'aurez pas loin à le chercher. Vous le trouverez à la porte dans ma voiture.

On le fit appeler; et, dès qu'il parut, il salua respectueusement M. Westley, qu'il reconnût sur-le-champ.

— M. Harwood, lui dit M. Westley, vous me trouvez engagé ici dans une affaire fort extraordinaire.

— Dites plutôt, reprit Nettleby, dans une affaire de dépravation. Faites valoir à présent vos moyens de défense.

M. Westley lança sur le vieillard un coup d'œil de colère ; mais bien-

tôt il sentit qu'il ne lui devait que du mépris.

— Une affaire imprévue, continua-t-il, m'a fait revenir en ville sans avoir eu le temps de prévenir de mon retour mon hôtesse miss Flemming.

— Monsieur, je suis bien votre servante, s'écria-t-elle en s'adressant au shérif; j'espère que Madame et les jeunes miss se portent bien. J'ai eu l'honneur de faire pour elle....

— En arrivant ici ce soir, poursuivit M. Westley, j'ai trouvé miss Flemming et cette jeune dame que je n'avais jamais vue jusqu'à ce moment.....

— Voici, cria le vieux Nettleby, la liste des mensonges qui commence.....

— Oh! pour cela, j'en prêterai serment, dit miss Flemming.

— Taisez-vous, infernale parleuse, s'écria Nettleby. Laissez cet homme s'envelopper dans ses propres

filets, vous ne l'interrompez que pour lui donner le temps d'inventer ses fourberies....

— Malgré la folie de cet homme, poursuivit M. Westley, mon histoire est si simple et si courte, que vous la saurez bientôt toute entière... Il suffit de vous dire que, tandis que je prenais le thé avec ces dames, cet homme, qui m'est tout à fait inconnu, est entré dans la chambre, et m'a insulté de la manière la plus injurieuse sans avoir reçu la moindre provocation de ma part; il m'accuse d'avoir séduit cette jeune dame, de l'avoir enlevée de chez ses amis, et il me menace de la vengeance des lois.

— Conseiller, dit le shérif à M. Nettleby, il y a sûrement de la méprise dans cette affaire. J'ai l'honneur de connaître Monsieur; il est membre du parlement, il est homme de naissance et possède de la fortune.

— Voilà de beaux titres, en vérité, s'écria Nettleby, pour fouler aux pieds les lois de la société. Comme membre du parlement, il peut escroquer impunément l'argent de ceux qui sont assez dupes pour lui prêter; mais il n'a pas le droit de nous enlever nos femmes et nos filles.

— Observez donc, Conseiller, dit le shérif, que Monsieur assure n'avoir jamais vu la jeune dame qu'aujourd'hui.

— J'ai vu, dit Nettleby, plus d'un gentilhomme certifier des fausscté pleines de contradictions.

— Je crois appercevoir, Monsieur, dit M. Westley à Nettleby, que vous craignez quelque grand malheur; que vous cherchez à l'empêcher, et que vous vous trompez en m'en croyant l'auteur; je veux bien oublier les injures que vous m'avez si légèrement prodiguées, et que j'ai

reçues pour une autre personne que je ne connais pas; je consentirai volontiers à prendre un arrangement pour cette affaire.

— Arranger cette affaire? répliqua le vieillard avec un sourire ironique; je crois très-bien, Monsieur, que vous en avez le desir. Mais vous ne me donnerez pas le change, et je trouve que vous méritez des reproches dix fois plus forts que ceux que vous avez déjà entendus de ma part.

— Cette insolence est trop grande dit M. Westley; si ce vieillard n'était pas fou, il donnerait la tentation de lui rompre les os.

— Monsieur, dit miss Summers, en s'adressant au shérif, je proteste solennellement que je ne fuis pas la maison de mes amis. C'est par le desir et l'aveu de madame Fitz-Osborne, que je suis partie ce matin de sa campagne; je demeure chez elle depuis mon enfance. Son carrosse et

ses domestiques m'ont amenée dans cette maison, où le hasard m'a fait rencontrer M. Westley, que je n'avais jamais vu ; je déclare que je ne puis attribuer qu'à la folie la conduite que M. Nettleby tient envers moi.

— La jeune dame, dit miss Flemming, vient de vous dire la vérité ; j'en fais le serment. Il y a même encore un domestique de la maison de M. Fitz-Osborne, qui est en bas ; je vais l'appeler pour que vous puissiez prendre sa déposition dans cette affaire.

Miss Summers aurait voulu éviter de laisser paraître le vieux jardinier ; mais l'officieuse miss Flemming partit comme un éclair et revint à l'instant suivie par Austin, dont la vue jeta Nettleby dans un redoublement de colère.

— Ne voyez-vous pas, cria-t-il au shérif, qu'ils sont tous complices et coupables ?

— Conseiller, dit le shérif; cette affaire devient très-étrange. Je ne puis procéder plus loin; votre imagination me paraît déraisonnable, et ne me donne aucune autorité légale pour contraindre cette jeune dame, qui n'est coupable d'aucune imprudence. Il est évident que nulle violence ne la menace. Observez d'ailleurs, que si ce gentilhomme que je connais pour une personne d'honneur et de bonne réputation, veut se plaindre de vos diffamations, et poursuivre un procès contre vous, les suites en pourront être très-sérieuses.

Ce dernier argument parut enfin avoir quelque poids sur le vieillard; après quelques minutes de silence, il dit à M. Westley : — Il est possible, Monsieur, que j'aie été dans l'erreur par rapport à vous, et que les faits soient tels que vous venez de les assurer; mais, à tout événement, j'ai de fortes raisons

pour soupçonner que cette extravagante et ce méchant vieillard forment des projets sinistres. J'avoue cependant que je les ignore; vous m'accorderez donc, qu'étant depuis long-temps le conseil et l'ami de la famille, qui, par des motifs de charité, a élevé cette enfant, qui n'est qu'une orpheline abandonnée, vous m'accorderez, dis-je, qu'il ne peut être mal-séant que je l'emmène passer la nuit dans ma maison. Ainsi, enfant, prenez votre chapeau sans tarder davantage, et suivez-moi. Je ferai placer pour vous un lit dans le cabinet qui est à côté de ma chambre, et vous pourrez dormir avec sûreté et tranquillité.

Les détails dans lesquels était entré M. Nettleby, venaient de porter l'indignation de miss Summers à son comble et de la mortifier cruellement.

Considérez, Monsieur, dit M. Westley, que vous n'êtes point marié: cette jeune dame ne peut, décem-

ment pour elle et pour vous, passer la nuit dans un cabinet à côté de votre chambre. Vous savez que le monde est bien méchant.

Imaginez-vous, Monsieur, lui dit aigrement M. Nettleby, qu'il serait plus décent pour elle et pour vous, qui êtes marié, qu'elle occupât une partie de votre appartement ?

En vérité, dit miss Flemming, on n'a jamais entendu des choses semblables. M. Westley n'occupe pas la totalité de ma maison. Il me semble que la jeune dame peut dormir très-à son aise et très-convenablement dans une chambre à côté de la mienne; elle y sera aussi en sûreté que si elle était chez le lord maire.

Je pense, Monsieur, dit le shérif à M. Nettleby, que la jeune dame ne voulant point loger chez vous, il convient qu'elle reste chez miss Flemming, qui a la réputation d'être une femme sage et prudente.

Je vous suis très-obligée, Monsieur, dit miss Flemming au shérif, de la bonne opinion que vous avez de moi; le vieux Monsieur apprendra par là que je mérite l'estime générale.

M. Nettleby, après avoir longtemps encore et vainement insisté, sentit qu'il serait impossible de contraindre miss Summers à le suivre, et prit enfin le parti de s'en aller sans elle; mais ce fut de très-mauvaise grace. Après avoir fait à miss Flemming de fortes recommandations de la surveiller, il la prévint que le lendemain, de très-bonne heure, il lui ferait sa visite.

CHAPITRE XXII.

Plan d'attaque par un Avocat.

Monsieur Nettleby, après s'être retiré dans un café, comme nous l'avons dit précédemment, pour songer aux mesures bonnes à prendre dans les circonstances présentes, avait commencé par ne pas douter que miss Summers avait quitté clandestinement Bellevue : il croyait en avoir trouvé une preuve très-certaine dans la conversation plus qu'animée qu'il venait d'avoir avec miss Flemming, et la fuite du vieil Austin le confirmait dans cette pensée. Une action aussi peu convenable, dont il ne mettait point la certitude en doute, ne lui paraissait point un motif suffisant pour renoncer aux grandes espérances de fortune qui étaient

attachées au procès de miss Summers. Il ne se proposait plus de l'épouser lui-même ; mais cette alliance pour son neveu Henri Hume lui convenait d'autant mieux, qu'un gain net de mille guinées devait suivre la réussite de ce procès qu'il trouvait imperdable, et que lui seul devait avoir le plaisir de défendre. Il résolut donc d'employer tous les moyens pour arrêter dans sa course cette belle fugitive, qui ne lui paraissait pas être, dans cette circonstance, plus coupable que n'aurait pu l'être tout son sexe; car il était persuadé que toute femme naissait fantasque, imprudente et légère : il admettait seulement qu'elle pouvait se perfectionner dans l'état du mariage, mais qu'alors ses vertus étaient bien plus celles de l'époux que celles de la femme.

Après cette forte méditation, son premier soin fut de s'assurer des émissaires pour faire épier toutes les actions

dela coupable. La maisonde missFlemming lui parut être le lieu du rendez-vous, dans lequel l'amant favorisé ne manquerait pas de venir la chercher pour l'enlever. Ce fut donc vis-à-vis de cette maison qu'il plaça ses espions, après leur avoir donné le signalement le plus exact.

Les ordres de l'avocat avaient été exactement remplis; un des espions avait suivi miss Summers chez les divers marchands où elle avait été faire ses emplettes, tandis que le second et M. Nettleby lui-même se tenaient aux environs de la maison, pour que rien ne pût échapper à leur inspection. Ils avaient déjà vu rentrer l'héroïne de cette aventure, et son confident ne s'était pas fait attendre trop longtemps; mais huit heures du soir venaient de sonner, et l'avocat commençait à croire que ses conjectures allaient se trouver en défaut, lorsqu'à son extrême satisfaction, une voiture

attelée de deux chevaux en sueur (ce qui dénotait la vîtesse de leur course) vint s'arrêter à la porte de miss Flemming. Il apperçut un jeune homme en descendre, frapper avec précipitation. La porte fut ouverte à l'instant même, et le jeune homme, sans faire une seule question, monta l'escalier, et la porte se referma.

D'après les combinaisons de M. Nettleby le jeune homme était l'amant. On l'attendait avec impatience; la voiture devait servir à l'enlèvement, il n'y avait pas un moment à perdre. Laissant alors un de ses espions pour veiller aux mouvemens de l'ennemi, il courut chez le juge-de-paix le plus voisin, pour se procurer un ordre, et le plus heureux hasard lui fit rencontrer le shérif, qui consentit à l'accompagner sur-le-champ. Pour ne rien oublier, il eut soin de prendre une voiture destinée à ramener chez lui sa captive; et cette voi-

ture lui paraissait être un char de triomphe.

Pendant la route, il admirait la profondeur de son jugement et la promptitude de ses moyens. Un jeune homme, se disait-il à lui-même, n'aurait plus aujourd'hui cette prudence unie avec tant d'activité; mon neveu Henri Hume ne serait qu'un sot en pareil cas, et ne saurait pas sauver ses avantages. Il est heureux pour les autres qu'un homme comme moi se mêle quelquefois de redresser leurs torts, et certainement je vais lier M. Fitz-Osborne par une obligation éternelle, en lui ramenant cette fille qu'il ne paraît pas aimer, mais qu'il soigne avec un œil paternel, et qu'il serait sûrement au désespoir de voir fuir sa maison d'une manière clandestine.

Tels étaient les moyens d'exécution, le plan d'attaque et les réflexions de M. Nettleby, lorsqu'il était revenu à la maison de miss Flemming.

Nous ne répéterons point les faits contenus dans le chapitre précédent; ils ne se trouvèrent pas entièrement conformes à ceux que la pénétration de l'avocat lui avait fait prévoir; mais, quoiqu'un peu déconcerté, il n'en conclut pas moins qu'il devait mettre à fin cette grande aventure, et que l'essentiel était de reconduire à Bellevue la jeune personne dont le retour et la présence pourraient seuls donner de la réalité à ses espérances et à celles de son neveu.

Après son départ et celui du shérif de la maison de miss Flemming, cette honnête couturière et M. Westley employèrent tous leurs moyens pour consoler miss Summers de la fâcheuse aventure qu'elle venait d'essuyer, et pour calmer un peu l'agitation extrême de son esprit.

Il est honteux, dit miss Flemming, de laisser ce vieux fou courir la ville et tourmenter ainsi les honnêtes gens.

Je n'en serai pas remise d'un mois ; je suis comme si j'avais reçu vingt morsures. Monsieur Westley, vous devriez faire un acte du parlement pour faire enfermer ce vieillard, et pour lui donner la première place dans la maison des fous.

Miss Summers ne put s'empêcher de lui observer que pendant les premières explications elle lui avait donné le conseil de le suivre, comme étant un homme raisonnable, et qui lui témoignait un véritable intérêt.

— Quoi ! Madame, j'ai pu dire une pareille chose ! Il faut que cela soit, puisque vous le dites ; mais je vous prie de m'excuser, ma frayeur était si grande, que je ne savais plus ce que je disais ni ce que je faisais. Madame conviendra qu'il était bien naturel de perdre la tête en l'entendant me menacer de me faire fustiger, après avoir été attachée, comme une infâme, à la queue d'une charrette.

M. Westley, qui plaignait sincèrement miss Summers, et qui avait jugé nécessaire de prendre avec elle un ton plus décent et plus mesuré, lui conseilla très-sérieusement de retourner chez ses amis le plus tôt possible, afin d'empêcher que l'on ne prévînt sa respectable bienfaitrice par des rapports défavorables.

Miss Summers le remercia de ses conseils, et se contenta de l'assurer que le lendemain, de très-bonne heure, elle quitterait la ville de Dublin.

Je prévois, dans ce cas, dit miss Flemming, que demain j'aurai encore quelque scène violente avec ce vieux furibond; car il me blâmera de vous avoir laissé partir sans l'attendre; mais j'irai prier mon bon voisin le marchand de bas de venir à mon secours. On ne peut penser à tout : je regrette de ne l'avoir point fait appeler hier; dans un instant il

aurait su forcer ce méchant vieillard à se taire et à sortir de ma maison ; mais, patience, demain je ne perdrai point la tête.

Miss Summers, après avoir renouvelé ses remerciemens à M. Westley, et ses excuses de tous les embarras qu'elle lui avait occasionnés, lui souhaita le bonsoir, et se retira avec miss Flemming.

CHAPITRE XXIII.

Réflexions. Lettre.

Si miss Summers avait possédé la prudence que donne ordinairement la connaissance du monde, la désagréable aventure qui venait de lui arriver dès les premiers jours qu'elle avait quitté Bellevue, lui aurait fait sentir combien son âge sans expérience et la faiblesse de son sexe,

avaient besoin d'être appuyés par le secours de sa bienfaitrice; mais, possédant assez d'argent pour faire face à toutes les dépenses qu'elle était capable de prévoir, et se trouvant accompagnée par un homme dont le grand âge et la fidélité pleine de tendresse et de probité lui paraissaient être des soutiens assez forts pour la défendre dans la solitude où elle projetait de se retirer, elle regarda comme une faiblesse coupable la démarche de revenir sur ses pas. Son imagination, au lieu de s'arrêter à considérer les suites dangereuses que pouvait avoir un pareil parti, n'écouta que les suggestions de son ressentiment. Elle eut soin, pour excuser sa folie de fuir, de se rappeler les mauvais traitemens de M. Fitz-Osborne. Sa demeure dans sa maison lui paraissait être aussi odieuse pour elle que pour lui; son retour ne pouvait lui faire prévoir que de nouvelles insultes de la

part de cet homme intéressé ; elle se confirma dans la résolution de le satisfaire par son éloignement.

La première impression qu'elle avait produite sur M. Westley lorsqu'il l'avait trouvée dans une position défavorable et même suspecte, n'avait point suffi pour lui faire sentir que l'opinion publique a le droit de s'élever contre nous lorsque les apparences ne sont point en notre faveur; elle ne pouvait croire à l'existence d'une injuste malveillance, qui fait passer pour criminelles les actions même les plus innocentes. Certaine de n'avoir jamais fait de mal à personne, et d'avoir toujours eu le desir d'obliger ceux qui pouvaient avoir besoin d'elle, il lui semblait qu'il était injuste de la haïr, et bien plus encore de la blâmer d'exécuter une résolution qui lui était inspirée par la reconnaissance et l'honneur. Elle espérait, d'ailleurs, que les motifs qui

la forçaient de s'éloigner ne seraient point éternels, et que, dès qu'ils viendraient à changer, elle pourrait revenir auprès de son amie.

Les cris du scandale et les moyens affreux de la calomnie lui étaient, pour ainsi dire, inconnus : elle n'avait jamais observé attentivement que madame Fitz-Osborne, et son exemple avait toujours été celui des vertus les plus douces, les plus aimables et les plus constantes. Elle croyait impossible que la dissimulation pût jamais se parer des charmes de la candeur et de l'honnêteté; miss Summers enfin n'avait que dix-huit ans; et son cœur ingénu croyait, parce qu'il était vraiment innocent et pur, que sa réputation était à l'abri de tous les soupçons. Elle pensait aussi qu'elle avait été trop loin pour reculer, qu'elle avait déjà levé les obstacles les plus difficiles, et qu'arrivée dans la solitude qu'elle allait chercher, elle y

retrouverait enfin le bonheur et la paix qu'elle ne pouvait plus goûter dans la maison de M. Fitz-Osborne.

Cependant, comme le moment de son départ approchait, elle ne pensa plus qu'au soin de remplir un devoir qui lui était commandé par son cœur. Elle se retira dans son appartement, en priant miss Flemming de lui laisser la liberté d'écrire. Cette bonne femme céda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'elle-même avait besoin d'aller raconter dans le voisinage les aventures de la journée. Elle voulait aussi prendre des précautions pour se mettre à l'abri des nouvelles attaques du vieil avocat.

Miss Summers, après avoir recueilli toutes ses pensées, écrivit la lettre suivante à son amie.

Lettre de miss Summers à madame Fitz-Osborne :

« L'enfant que vous avez adoptée

« depuis son enfance avec une ten-
« dresse vraiment maternelle ; celle
« que vous avez défendue de tous
« les dangers, que votre exemple a
« su former, votre Rose, enfin, qui
« vous doit tout ce qu'elle peut être,
« ne vous offrira pas le tribut d'une
« vaine et faible reconnaissance. Elle
« va chercher à vous prouver que
« vous n'avez pas fait des efforts inu-
« tiles pour lui faire aimer la vertu
« et pour fortifier son cœur et son
« esprit.

« Protectrice de mon enfance,
« amie de ma jeunesse, chaque sou-
« venir qui s'élève dans ma mémoire,
« donne à mon ame vacillante le
« courage d'exécuter la résolution
« qu'elle a prise. Je ne vous parlerai
« point de mes larmes ; je ne puis
« plus appercevoir que celles que je
« vais vous causer ; ce sont elles qui
« me déchirent le cœur, et ma main
« ne pourra pas les essuyer. J'ai quitté

« votre maison; je suis déjà loin de « vous : j'ignore quand je pour- « rai vous revoir, et je n'avais pas « d'autre moyen pour vous prouver « à la fois ma véritable tendresse, « ma reconnaissance sans bornes, et « le profit que j'ai su tirer de vos « leçons.

« Vous savez à présent la cause « de cette irrésolution qui vous éton- « nait la veille de mon départ. Pou- « vais-je ne pas frissonner en son- « geant que le lendemain je fuirais « le fidèle gardien de mon enfance, « et la plus tendre comme la plus « aimable des amies? Grand Dieu ! « que n'ai-je point souffert lors de « notre dernier embrassement ! Hé- « las ! tout me condamnait à vous « quitter, tout m'en prescrivait l'in- « vincible nécessité.

« Devais-je attendre que votre « tendresse sans bornes vous entraî- « nât jusqu'au point d'oublier vos

« devoirs? Je ne pouvais plus habi-
« ter votre maison sans y être un
« objet éternel d'insulte et de haine,
« et, pour m'en affranchir, vous
« m'offriez de m'accompagner dans
« ma fuite. Devais-je oublier qu'une
« semblable résolution était un crime
« pour vous? Pour la première fois
« de votre vie vous auriez été forcée
« d'éprouver des remords, et moi
« seule j'en aurais été la cause. C'é-
« tait donc moi seule qui devais
« m'éloigner, puisque moi seule je
« le pouvais sans me rendre cou-
« pable.

« Je sais que, si j'avais pu tou-
« jours vivre près de vous, j'aurais
« eu sous les yeux l'exemple de tou-
« tes les vertus, et que j'aurais ap-
« pris à m'élever au-dessus de la
« misère qui sera mon partage; vous
« auriez inspiré de la résignation
« à mon ame; mais je sens que
« rien ne la consolerait de vous

« avoir entraînée dans une dé-
« marche contraire à vos devoirs.
« Laissez-moi plutôt me réfugier
« dans le sein de l'obscure et pai-
« sible pauvreté qui doit être le par-
« tage d'une malheureuse orpheline ;
« ce moyen est le seul qui pourra
« me soustraire à la plus injuste
« oppression. Je prévois que votre
« tendresse vous fera pleurer sur
« la résolution que je prends ; mais
« j'ose aussi prévoir que votre justice
« ne pourra que m'approuver.
« Bientôt M. Nettleby vous fera le
« plus étrange récit de ce qui m'est
« arrivé depuis que je suis à Dublin ;
« mais j'espère que vous recevrez
« ma lettre avant d'avoir entendu ses
« rapports. Par le plus fâcheux des
« hasards il m'a découverte dans la
« maison de miss Flemming, d'où
« je vous écris présentement ; il m'a
« traitée de la manière la plus ou-
« trageante, et m'a occasionné infi-

« niment d'inquiétude et de morti-
« fications. Il s'efforcera de mal in-
« terpréter ma conduite ; il impu-
« tera ma fuite aux motifs les plus
« coupables ; mais l'absurdité de son
« histoire en détruira tout l'effet, et
« je ne crois pas avoir besoin de me
« justifier auprès de vous, qui con-
« naissez la pureté de mes inten-
« tions. Je vous abandonne avec con-
« fiance le soin de me défendre et
« de me juger.

« J'espère voir renaître le moment
« où je pourrai quitter la retraite
« dans laquelle je vais me retirer.
« Le mariage de votre fils, ou son
« attachement pour un autre objet
« moins malheureux que moi, dé-
« truira l'obstacle qui va me tenir
« loin de vous. M. Fitz-Osborne ne
« sera plus jaloux de la place que
« vous daignez m'accorder dans vo-
« tre cœur, lorsqu'il sera forcé de
« reconnaître que ma tendresse pour

« vous est aussi désintéressée qu'elle « est vive et qu'elle sera fidelle.

« Plus vous réfléchirez sur les mo- « tifs de mon absence, plus vous « sentirez qu'elle était indispensable. « Vous n'oublierez jamais que mon « exil volontaire me rend plus digne « de revenir auprès de vous. Bientôt « une femme aimable et vraiment « digne de votre fils consolera votre « cœur; vous l'aimerez en la voyant « assurer son bonheur, et vous me « saurez gré d'y avoir contribué par « une résolution qui lève toutes les « oppositions.

« Je ne serai jamais entièrement « absente; mes vœux et mes pensées « vous environneront sans cesse, et « vous aussi, mon amie, vous et lui « vous imaginerez quelquefois que « je suis présente, et que j'applaudis « avec transport aux doux épanche- « mens de vos cœurs; vous vous « unirez pour desirer du bonheur à

« l'infortunée qui vous aime. Ah ! si « le ciel exauce mes prières, s'il se « rend aux supplications d'une or- « pheline qui n'a plus que lui pour « la secourir, il vous comblera de « tous ses biens. Soyez heureuse, et « votre Rose croira qu'elle-même est « heureuse.

« J'ai laissé à la garde de miss « Flemming les objets que vous avez « desirés. Vous verrez, par les mé- « moires, qu'il me reste encore assez « d'argent pour achever l'exécution « d'un projet qui n'en exige que fort « peu. Si j'avais craint le contraire, « j'aurais conservé, pour mon usage, « la totalité de l'argent du billet de « loterie ; mais il me reste encore « cent quatre-vingts guinées : c'est « plus qu'il n'en faudra pour soute- « nir la manière économique de vi- « vre, qui seule pourra me conve- « nir dans ma solitude. Ne soyez « donc nullement inquiète ; recevez

« même l'assurance que, si j'éprouve « le moindre besoin, j'aurai recours « à la plus tendre et à la plus généreuse des amies.

« Demain, de très-grand matin, « je m'éloignerai. J'aurai besoin de « tout mon courage; mais j'aurai « de la force, parce que je ne pourrai jamais oublier que mon éloignement était nécessaire pour assurer le bonheur et le repos de « mon amie. »

CHAPITRE XXIV.

Départ. Arrivée.

Miss Summers, après avoir écrit la lettre précédente, s'était jetée toute habillée sur son lit, et le temps qu'elle y passa fut trop vivement troublé par l'inquiétude et la crainte pour lui laisser goûter du repos. Elle

avait prié Austin de lui amener une voiture le plus matin possible, afin de devancer la visite qu'elle craignait de la part de M. Nettleby. Elle se leva avant le jour, et le moindre bruit la faisait palpiter de crainte.

Le vigilant Austin ne la laissa point en suspens; il vint avant six heures avec la voiture qu'il avait retenue la veille. Miss Summers, dès qu'elle le vit arriver, entra dans la chambre de miss Flemming, qu'elle trouva déjà levée; elle lui renouvela ses remerciemens et ses excuses, lui fit ses adieux, et lui glissa six guinées dans la main. Elle descendit aussitôt pour éviter la longueur des effusions de la bonne couturière; dans un instant, elle fut dans le carrosse, où, malgré sa résistance, elle fit asseoir le bon Austin à côté d'elle. Cette précaution, qui n'était qu'un effet de son humanité, la sauva de nouvelles persécutions; car ils n'avaient pas fait vingt

tours de roue, qu'ils rencontrèrent l'infatigable Nettleby dans sa chaise de poste, qu'il emmenait pour la conduire à Bellevue. Les stores de la voiture étant baissés, ils passèrent heureusement sans être apperçus. Dès qu'ils furent un peu éloignés, Austin dit au postillon d'aller vîte. Dans leur route, ils s'arrêtèrent pour mettre la lettre à la boîte de la poste; et, après une petite demi-heure, ils arrivèrent sur le port, d'où l'on distinguait aisément le vaisseau sur lequel ils devaient s'embarquer.

Ils furent obligés d'attendre assez long-temps la chaloupe qui devait les conduire au vaisseau. Cet intervalle devint une pénible épreuve pour le cœur de miss Summers. Elle ne craignait plus que M. Nettleby pût découvrir ses traces; sa résolution de s'éloigner était toujours la même; mais, à la vue du bateau qui venait

la séparer de la seule personne qu'elle aimait, et qui seule jusqu'alors avait été son guide et son appui, son courage parut défaillir; elle ne put en approcher qu'avec le secours d'Austin, sur lequel elle appuya son bras tremblant. Elle regarda la voiture restée sur le rivage, jeta tristement ses regards du côté où pouvait être situé Bellevue, et soupira profondément.

Eh! mon Dieu! lui dit Austin, je suis effrayé de tout ce que votre cœur paraît craindre.

--Ah! oui, mon cher Austin! je suis bien tremblante et bien malheureuse!

— Au nom de Dieu, Madame! retournons à la maison; c'est une mauvaise chose que de vouloir s'élever au-dessus de ses pressentimens. Remarquez cette grosse vague dans le lointain, la mer commence à s'agiter; je vous assure que je me sens déjà mal au cœur.

Tranquillisez-vous, mon cher Austin, je ne crains ni les vagues ni le vent; je crois même être sûre que notre voyage sera heureux.

— J'apperçois à présent, Miss, que vous vous éloignez avec peine et regret des lieux où vous avez vécu tant d'années. C'est un sentiment bien naturel; je n'ai rien à vous dire là-dessus; mais pensez aussi que vous allez revoir votre pays natal, cette idée vous consolera. D'ailleurs, il serait bien difficile à présent de nous faire rendre nos effets, ils sont dans le fond du vaisseau; puisque vous n'avez pas de mauvais pressentimens, nous ne pouvons plus faire mieux que de nous abandonner à la grace de Dieu, dont la sage providence veille sur tout ce qui respire. Dans peu de momens, ils joignirent le bâtiment qui n'attendait plus que leur arrivée pour lever l'ancre et mettre à la voile. Miss Summers, de dessus le pont du

bâtiment, regarda le pays qu'elle abandonnait; il lui semblait qu'elle s'éloignait du jardin d'Eden; le souvenir de l'asile hospitalier de son enfance lui fit renouveler ses plus tendres vœux pour sa généreuse protectrice; ses sensations devinrent si déchirantes que, pour cacher à des yeux indifférens les larmes qui l'inondaient, elle descendit au fond du vaisseau et se jeta sur un lit. Bientôt le sentiment de ses vifs regrets fut suspendu, par la stupeur du mal de mer, et le troisième jour la vit arriver à Bristol.

Lorsque l'esprit n'est point écrasé sous le poids d'une affliction trop profonde, les regrets, quoique tendres, semblent être passagers; la variété, par ses charmes, a le pouvoir de les adoucir, et, à la longue, le temps les emporte sur son aile. Les beaux sites qui se présentaient à la vue de miss Summers, à mesure

que le vaisseau s'avançait dans la saverne, suspendaient sa peine et lui procuraient une sorte de plaisir. Ses regards cherchaient autour d'elle la chaumière que sa vive imagination s'était si souvent peinte comme le séjour de la félicité champêtre et comme le refuge de la paix; mais un peu de réflexion lui persuada qu'il fallait le chercher dans un endroit peu fréquenté, pour éviter la foule des étrangers, et sur tout les Irlandais; elle sentit qu'en restant exposée à leur vue, son asile serait facilement découvert.

En arrivant à Bristol, elle pria le capitaine du vaisseau, homme très-honnête, qui lui avait montré beaucoup d'égards pendant le voyage, de lui indiquer un logement décent et retiré pour s'y reposer jusqu'au moment où elle se mettrait en route: le capitaine lui dit qu'il avait une sœur qui louait des appartemens où

elle serait très-convenablement. On envoya chercher une voiture, et un jeune garçon, fils du capitaine, conduisit miss Summers à l'endroit désigné, où elle fut reçue très-poliment par la maîtresse de la maison, et où elle trouva un logement commode pour Austin et pour elle.

Le lendemain elle informa son hôtesse que, sa fortune étant très-médiocre, son intention était de s'établir dans un canton retiré du pays de Galles, si elle pouvait y trouver une chaumière et quelques arpents de terre situés d'une manière agréable.

Cette bonne dame lui dit qu'elle connaissait peu le pays de Galles, n'ayant jamais été à plus de vingt milles au-delà de Bristol ; mais elle ajouta qu'à environ soixante milles de distance elle avait une sœur qui était veuve et qui tenait une bonne auberge. Elle l'assura qu'elle avait

toujours entendu dire que ce canton était le plus romantique et le plus agréable du pays de Galles. — Si vous voulez chercher une chaumière de ce côté, je vous donnerai une lettre de recommandation pour ma sœur, et je suis sûre qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour vous être utile.

Miss Summers la remercia beaucoup de ses offres, et les reçut avec grand plaisir. Le lendemain, après avoir pris congé de son hôtesse, et l'avoir payée libéralement, elle partit en chaise de poste avec Austin, qui lui montrait toujours un peu de résistance lorsqu'elle l'engageait à se placer à côté d'elle dans la voiture.

Le pays étant très-montueux et les chemins difficiles, ce ne fut que le lendemain qu'ils arrivèrent à leur destination.

Miss Summers présenta la lettre

de son hôtesse de Bristol à sa sœur miss Jenkins. Cette bonne femme la reçut avec beaucoup de cordialité, et lui témoigna toute la bonne volonté possible. Son premier soin fut de lui faire, en mauvais anglais mêlé de gallois, toutes les questions qui pouvaient être relatives à sa sœur. La complaisance douce et polie de miss Summers à lui répondre la prévint tellement en sa faveur, qu'elle l'aurait volontiers logée pour rien dans une des chambres de son auberge, et elle témoigna un grand plaisir lorsque la voyageuse lui parla du projet qu'elle avait de s'établir dans son voisinage; elle lui promit d'employer toute son intelligence et toute son activité pour faire les perquisitions nécessaires.

Je ne crois pas, dit-elle en se frottant la tête, que vous puissiez trouver ce que vous desirez dans les environs de mon auberge; mais pro-

bablement la maison du pauvre Grifitt sera bientôt vacante; il est dans un état à n'en jamais revenir, et, dès qu'il aura fermé les yeux, ses créanciers ne manqueront pas de s'emparer de ce qui peut lui rester. Il est si pauvre qu'ils n'auront pas de quoi se payer, et sa maison sera sûrement louée ou vendue.

Miss Summers, trouvant l'auberge de miss Jenkins commode et située d'une manière très-agréable, résolut d'y passer quelques jours pour faire des recherches dans les environs. Elle renvoya la voiture, et son premier soin fut de prévenir Austin du projet qu'elle avait formé de passer pour sa fille, honneur qui le confondit et l'étonna beaucoup.

Comment pouvez-vous croire, lui dit-il, que le monde se persuadera que je suis le père d'une jeune et belle dame comme vous? Au premier mot que vous direz, on

reconnaîtra que vous n'êtes pas une personne du commun.

— J'ai déjà réfléchi, mon cher Austin, sur les objections que vous me faites ; mais vous direz qu'étant très jeune, j'ai été élevée par une dame de distinction, et que j'ai mieux aimé venir vivre avec vous dans une chaumière que de rester dans une sphère pour laquelle je n'étais pas destinée. Vous pouvez faire cette réponse sans blesser votre conscience, car vous savez qu'elle est d'accord avec la vérité.

--Ma conscience m'empêchera toujours de faire un mensonge lorsqu'il pourra faire tort à quelqu'un ; mais, dans l'occasion présente, ce ne sera pas mentir, et tout ce qui pourra vous être utile me paraîtra toujours un devoir.

— Vous pouvez bien facilement, mon cher Austin, vous accoutumer à me regarder comme votre fille, car je vous aime autant que si vous étiez mon père.

— Ah ! miss, défendez-vous cette comparaison ; un pauvre vieillard comme moi ne pourra jamais vous rappeler un seul des traits de votre noble père. Vous ne l'avez pas vu, comme moi, dans le brillant de son âge, et habillé comme il avait droit de l'être. Il me semble le voir vous portant dans ses bras et vous remettant dans les miens : il vous y caressait encore, ses yeux ne pouvaient vous quitter, et semblaient me dire : Aime bien mon enfant ; veille soigneusement sur elle. Oui, mon bon maître, je la suivrai par-tout jusqu'à la mort. Vous voyez, miss, qu'aujourd'hui je dois vous aimer et pour vous et pour lui.

Ces paroles, qui sortaient du cœur de ce bon vieillard, firent pleurer miss Summers ; il s'attendrit lui-même ; l'un et l'autre essuyèrent leurs larmes. Dans le premier moment où je l'ai perdu, continua Austin, et, peu de

temps après, votre respectable mère... J'ai tant souffert, que je desirais pouvoir les oublier ; mais je vois que de telles larmes font du bien ; je me sens heureux de les aimer toujours, il me semble les retrouver en vous : ordonnez donc, miss, tout ce que vous pourrez desirer de moi. Je n'examine pas si c'est bien ou mal que vous passiez pour être ma fille ; je ne cherche, je ne veux que ce qui pourra vous plaire. La vanité de passer pour être le père d'une aussi charmante personne entrait peut-être pour quelque chose dans cette complaisance du bon Austin.

Dans ce cas, lui dit miss Summers, ne m'appelez donc plus miss ni madame, appelez-moi simplement Rosy.

— Ce que vous me demandez me sera bien difficile ; mais j'essaierai de mon mieux, pour vous prouver mon obéissance.

Lorsqu'on apportera le dîner, con-

tinua miss Summers, au lieu de vous placer derrière ma chaise, comme à Bristol, je vous prie de vous placer à table à côté de moi.

— Que je me mette à la même table que la fille du capitaine Summers! non, non, je ne le pourrai jamais; commandez-moi toute autre chose.

Cette contestation continua jusqu'au moment où l'on apporta le dîner que miss Summers avait commandé pour deux personnes. Après des instances réitérées, Austin s'assit enfin à la table; mais lorsqu'il vit sa jeune maîtresse découper un poulet et lui en présenter une aile, il se mit à fondre en larmes, se leva de table, et sortit de la chambre. Miss Summers remit à un autre moment le soin de combattre l'invincible modestie du bon Austin, et de lui en faire sentir les dangereuses conséquences; elle acheva de dîner seule, et, dès qu'elle eut fini, elle pria l'hô-

tesse de vouloir bien prier son père de revenir auprès d'elle.

Votre père ! miss, lui dit cette bonne femme avec étonnement ; et où voulez-vous que je puisse le trouver ?

Il ne peut pas être bien éloigné, dit miss Summers, puisqu'il était dans cette chambre il n'y a qu'un moment.

— Quoi ! ce vieillard qui vient de sortir il y a un quart d'heure ?

— Oui, sûrement ; priez-le de revenir.

— Eh ! mon Dieu, miss, il n'est pas possible qu'il soit votre père. — Pourquoi donc tant d'étonnement ? une dame riche m'a reçue chez elle dès ma plus tendre enfance ; elle m'a élevée comme si j'avais été sa fille ; mais, ne possédant par moi-même aucune fortune, je n'ai pas cru raisonnable de continuer à vivre dans un si haut rang, et je lui ai demandé

la permission de venir vivre avec mon père. Ma protectrice a été très-généreuse pour moi; elle m'a donné beaucoup d'argent, que je destine à l'achat d'une petite ferme, si j'en puis trouver une qui me convienne.

—Vous n'êtes donc pas une grande dame?

— Non, en vérité; et je desire qu'à l'avenir vous me donniez toujours mon véritable nom; je m'appelle Rosy, et mon père est un simple jardinier.

— Hé bien, je n'aurais jamais pu le croire; jamais on n'a vu la fille d'un pauvre homme aussi polie et aussi bien élevée.

Elle alla chercher Austin, qu'elle rencontra revenant à la maison. Il lui dit qu'au moment de se mettre à table avec sa fille, il n'avait pas eu la force de manger un morceau.

Ce ne sera rien que cela, lui dit la bonne miss Jenkins, vous vous êtes

ressenti de la fatigue du voyage ; buvez un bon coup de ma bière ; ce sera pour vous un excellent stomachique, et vous dînerez ensuite de bon appétit.

Le lendemain, Austin et Rosy partirent ensemble, accompagnés par une petite fille que leur hôtesse avait chargée de les conduire à la petite chaumière dont il était probable qu'ils deviendraient bientôt les propriétaires.

Aussitôt que miss Summers aperçut cette demeure, située sur un joli côteau couvert de verdure, une douce satisfaction vint ranimer son cœur, toutes ses peines lui semblèrent s'évanouir, et son imagination lui persuada que l'inquiétude et le chagrin ne devaient jamais habiter une si jolie retraite.

CHAPITRE XXV.

Achat d'une chaumière.

En arrivant à la maison du pauvre Grifitt, miss Summers envoya la petite fille demander des nouvelles du malade. Cette enfant tardant beaucoup à revenir, elle approcha de la porte de la chaumière pour l'appeler, desirant se servir de ce prétexte pour appercevoir quelque chose de l'intérieur.

Une femme lui dit qu'elle pouvait entrer. Elle se trouva dans une espèce de cuisine, où, parmi plusieurs personnes, elle distingua une pauvre vieille femme qui lui parut accablée par la plus vive douleur.

Parfois cette femme gardait le silence, et paraissait, en quelque sorte, anéantie par le chagrin; quelquefois elle fondait en larmes, poussait des

gémissemens, et disait quelques mots dont la sensibilité de miss Summers entendit bientôt tout le sens, quoiqu'elle ne connût point la langue galloise. Elle s'informa de la cause de l'affliction de cette pauvre femme; mais la personne qu'elle questionna, sans lui faire de réponse, lui montra la seconde chambre, où elle apperçut le corps mort d'un vieillard étendu à la manière des gens du commun. Miss Summers frémit à ce spectacle, et sa curiosité fut en même temps excitée par la vue de deux hommes, qui, sans donner attention à la douleur de la vieille, dérangeaient tous les meubles les uns après les autres, et semblaient faire l'inventaire des effets que contenait la chambre du défunt.

Écrivez, dit l'un d'eux, trois chaises de chêne, une table, un lit de plume et un bois de lit.

— Pourquoi faites-vous cet inven-

taire? dit misss Summers à un homme qui entrait dans la chambre.

Il faut bien vendre ses meubles, répondit cet homme d'un ton très-insolent, pour acquitter le non-paiement d'une rente.

Combien vous faut-il d'argent? s'écria miss Summers, qui n'avait aucune connaissance du monde, mais dont le cœur était toujours ouvert à tous les sentimens généreux.

La dette monte à soixante-dix liv. sterlings neuf schelings deux sous et demi, répondit l'homme qui lui avait parlé le premier. Écrivez encore les paniers et ustensiles servant au jardin.

Mais, que deviendra, dit miss Summers, cette pauvre femme lorsqu'elle sortira d'ici?

Ce sont ses affaires, dit l'écrivain brutal qui faisait l'inventaire; elle ira, comme tant d'autres de son espèce, à la porte des cabarets, solliciter quelque chose à manger.

—Vous allez donc vendre ses meubles et la chasser de sa maison?

Oui, sûrement, dit le Gallois; qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à cela?

Miss Summers, émue jusqu'au fond du cœur, n'écouta plus que sa bienfaisance; elle tira sa bourse, qui était remplie d'or, et dit aux gardiens: Qu'arriverait-il si quelqu'un avançait l'argent nécessaire pour payer ce qui peut être dû?

Il est certain, dit l'homme, qui jusqu'alors avait parlé le plus durement, que cette pauvre femme ne sera jamais en état de payer les arrérages de sa rente. Nous ne venons ici qu'en vertu de la loi; dès que la dette sera payée et nos peines récompensées, nous n'aurons plus rien à faire dans cette maison, et nous nous retirerons.

Ce qu'il vous dit est très-juste, reprit un des deux hommes, qui était l'impitoyable intendant d'un maître

sans pitié; il faut payer la rente et les peines de cet homme, dont les occupations sont d'aller soulager la misère des pauvres gens.

Dites plutôt les en écraser, répondit miss Summers. Dans ce moment elle sentit Austin la tirer par la manche, en la priant de sortir un moment de la chaumière, parce qu'il avait quelque chose à lui dire.

Fermez votre bourse, s'il vous plaît, lui dit-il; il n'est pas prudent de laisser connaître à de pareils gens que nous avons de l'argent. Je trouve qu'ils ressemblent à des fripons; ils regardent votre bourse avec tant d'avidité, que je crains qu'ils ne la volent.

—Votre précaution me paraît très-sage, mon cher Austin.

— Ce n'est pas là tout ce que j'ai à vous dire; allons plus loin dans le jardin, pour qu'on ne puisse pas nous entendre. Je dois aussi vous faire

quelques observations sur cette pauvre femme. C'est assurément une belle vertu que la charité; elle efface un grand nombre de péchés; mais vous n'en avez pas de grands à racheter, car je suis persuadé que vous êtes innocente comme l'enfant qui vient de naître. Souvenez-vous que vous devez vivre désormais sur vos fonds, et soixante-dix livres sterlings sont une grosse somme. Le spectacle que nous avons sous les yeux est fort triste, assurément; cette bonne femme n'aura pas un lit pour se coucher; mais nous trouverons beaucoup d'autres malheureux: que feriez-vous donc si vous veniez à rencontrer dans la même misère une pauvre veuve avec cinq à six enfans?

Que Dieu nous en préserve! dit vivement miss Summers.

Sans doute, dit Austin, que Dieu nous en préserve! La moitié du monde ne sait pas comment l'autre

vit; et si les seigneurs savaient combien il en coûte aux pauvres tenanciers pour fournir de quoi payer les mets délicats de leurs tables, ils se montreraient moins difficiles; mais ils oublient qu'il y a un autre monde, et que tous les hommes sont mortels. Il est donc très-bien d'être charitable; mais si vous allez payer toutes les dettes des pauvres veuves qui ont des maris ivrognes dans le pays de Galles, vous serez bientôt vous-même réduite à la misère, et vous ne trouverez pas, pour vous secourir, une seconde personne aussi généreuse que vous.

— Eh quoi! vous voulez donc, Austin, que j'abandonne cette pauvre malheureuse à son horrible situation?

-Ce n'est point cela que je veux dire; agissons seulement avec prudence. Ces misérables tiennent la bonne femme dans leurs griffes; ils veulent ven-

dre les meubles un prix au-dessous de leur valeur à des gens affidés qui les achèteront pour les leur rendre. Examinez si cette habitation vous convient : j'y vois un bon jardin, mais si rempli de mauvaises herbes que c'est une chose honteuse : vous aviez droit d'habiter un plus beau lieu.

— Croyez-moi, mon cher Austin, je ne desire rien de mieux ; je suis même persuadée qu'avec un peu de soin on peut rendre charmante cette résidence.

— Puisqu'elle vous convient, soyez certaine que nous l'aurons facilement, et que j'aurai bientôt rendu le jardin propre et joli. Ce misérable ivrogne a tout laissé dégrader par sa négligence impardonnable.

— Ne blâmons plus ce pauvre homme, il est mort.

— Croyez, Miss, que s'il revenait au monde rien ne le corrigerait; vous

le verriez toujours ivrogne et paresseux.

— Sa malheureuse veuve, Austin, n'est point coupable des mêmes vices.

— Voici mon avis : vous avancerez l'argent nécessaire pour payer sa dette, mais à la condition qu'elle vous cèdera ses meubles et son marché. Elle sera très-heureuse de trouver cette ressource, et vous n'aurez pas de grands sacrifices à faire pour vous assurer tout ce qui pourra devenir utile à votre ménage.

A tout événement, dit miss Summers, avançons l'argent, et tranquillisons cette pauvre veuve. Je vous laisse la conduite de cette affaire; j'aimerais cependant mieux n'imposer aucune condition.

Que le ciel vous bénisse et vous récompense, dit Austin ; vous êtes toujours bonne et charitable. Je veux bien croire cette femme honnête et digne de votre intérêt ; mais atten-

dons, pour nous livrer à elle, que nous la connaissions davantage : je vais lui proposer des arrangemens.

— Êtes-vous bien sûr, Austin, que vous ne lui demanderez pas des conditions trop dures? Il serait affreux de tirer avantage de sa détresse; je serais au désespoir si elle faisait pour moi le sacrifice d'un seul scheling.

—N'ayez pas cette crainte; je vous garantis qu'elle saura très-bien défendre ses intérêts; les gens de ce pays n'ont point l'innocence que vous leur croyez. Mais commençons, avant tout, par retirer la maison et les effets des mains de ces coquins.

Cet endroit est vraiment joli, dit Austin en regardant autour de lui pendant qu'il se rapprochait de la maison. Ce morceau de terrain est précisément ce qu'il faut pour un excellent jardin, il reçoit les rayons du midi. Quel charmant lit de fraises on y pourra planter! je parie, si nous

n'avons pas des mauvais temps, que nous aurons des petits pois au mois de mai. Voilà une place où l'on pourra faire vivre trois ou quatre vaches : l'autre côté sera pour le labourage et les pommes de terre. Remarquez encore un autre coin propre à mettre quelques chèvres qui y grimperont jusqu'au sommet de la montagne.

—Vous avez raison, Austin, je veux avoir des chèvres sur ces précipices escarpés; ce sont de bons animaux, et le plus beau paysage semble incomplet sans elles. Cet endroit me paraît charmant, et je desire vivement que nous puissions nous y fixer.

Il vous appartiendra bientôt, dit Austin en souriant finement; mais laissez-moi faire, car si l'on aperçoit votre desir de l'acquérir, on vous le vendra si chèrement, que vous ne pourrez l'avoir.

—Aussitôt que nous aurons payé

les créanciers, ils n'auront plus rien à faire ici.

Et ce n'est pas d'eux seulement que je parle, dit Austin ; c'est aussi de la vieille femme et de ses camarades.

Comment pouvez-vous supposer, dit miss Summers, qu'elle aura l'ame assez basse pour vouloir tromper la personne qui vient généreusement à son secours; c'est la croire un monstre d'ingratitude; je crains plutôt que sa reconnaissance ne la porte à me louer sa maison à un prix trop médiocre.

Vous verrez bientôt le contraire, dit Austin; vous semblez ignorer que les pauvres gens ont aussi leurs défauts. Cette femme, en vous voyant payer généreusement pour elle, vous croira très-riche, et voudra tirer un grand parti de vous.

Dans les premières et les plus belles années de la vie, tout s'embellit à nos yeux, notre imagination ne voit que

ce qu'elle aime, et tant que nos sentimens conservent leur innocence, nous doutons de l'existence du mal. La mauvaise opinion des humains ne naît qu'à la suite de l'expérience et de l'âge. Miss Summers, qui trouvait sans cesse au fond de son cœur la droiture, le desir de bien faire, et cet attrait divin qui commande la bienfaisance, regrettait de trouver dans Austin cette prudence, cette circonspection et ces doutes que la connaissance des hommes l'empêchait d'oublier lorsqu'il avait quelques intérêts à démêler avec eux. Au lieu de lui savoir gré de posséder des qualités si nécessaires, il lui semblait que son humble état l'avait privé de cette généreuse étendue d'idées qui lui paraissait être le plus bel et le seul avantage des classes plus élevées que la sienne. Sa vénération pour son vieux gardien lui avait laissé croire qu'il ne devait avoir que

des sentimens héroïques ; la barbe blanche et la figure respectable de ce vieillard avaient encore ajouté à cette prévention. Quelquefois, craignant de le juger trop sévèrement, elle attribuait à son éducation trop négligée les imperfections qu'il paraissait avoir ; mais ces imperfections lui semblaient ne pouvoir être mises en balance avec ses vertus naturelles. Dans quelques années, dans quelques mois, peut-être, se disait-elle à elle-même en regardant ses cheveux gris, le voile qui couvre cette belle ame se perdra dans la tombe ainsi que ses légères imperfections, tandis que son ame honnête s'élèvera sur les ailes de la vertu dans la glorieuse immortalité.

Pendant que miss Summers, émue jusqu'au fond du cœur, et les yeux humides de larmes, s'abandonnait à ces pensées sublimes, le bon Austin faisait aussi des réflexions et des cal-

euls. Je pense, lui dit-il, que dans cette petite cour, derrière la maison, on pourra construire une étable pour y nourrir quelques cochons; ce sont des animaux très-profitables.

Cette observation fit disparaître les rayons de gloire qui couvraient la tête et les cheveux gris du bon Austin. Miss Summers soupira comme en s'éveillant d'un songe; il est bien étrange, se dit-elle à elle-même, qu'une créature qui sera bientôt avec les anges puisse s'occuper ici bas d'une étable et d'y nourrir quelques cochons. L'inventaire venait d'être achevé dans l'instant qu'ils rentrèrent dans la maison. Austin, s'adressant aux deux hommes, leur demanda ce qu'ils feraient si le prix des meubles ne suffisait pas pour payer les arrérages de la rente.

— Le bail répondra pour le reste, dit un des hommes.

Je le savais aussi bien que vous,

leur dit Austin, et vous auriez pu vous épargner la peine que vous avez prise, car je vais avancer à cette femme l'argent qui lui est nécessaire, et je ferai mes conditions avec elle.

Vous auriez pu nous le dire plus tôt, répondit insolemment un des deux hommes; n'oubliez pas qu'il faudra payer aussi mes peines.

Pourquoi vous mêlez-vous de cette affaire? dit l'intendant gallois; vous êtes étranger dans ce pays.

Je fais ce qui me plaît, lui dit Austin, et je ne vous demande pas votre avis. Quelques-unes des personnes présentes dirent en gallois à la veuve les bonnes intentions que les deux étrangers avaient pour elle. Dans le transport de sa joie, elle joignit ses mains, et leur souhaita mille bénédictions. Dites-lui, ajouta Austin, que je lui demande pour sûreté de remettre entre mes mains le bail de la ferme.

Et assurez-la, se pressa d'ajouter

miss Summers, qu'elle pourra prendre pour nous payer tout le temps qu'elle desire.

Oui, dit Austin, nous lui donnerons un temps raisonnable pour arranger ses affaires et vendre ses meubles à leur juste valeur.

L'interprète leur dit que la veuve avait des amis qui auraient eu le pouvoir et la bonne volonté de la secourir, si on lui avait laissé le temps de les informer de sa situation; mais que l'intendant avait refusé de lui accorder une heure de délai.

Je n'en suis pas surpris, dit Austin, il avait de bonnes raisons; il espérait avoir les meubles pour le quart de leur valeur; mais allons consulter notre bonne hôtesse, madame Jenkins; dites à la femme d'apporter ce soir le bail de la ferme; je tiendrai l'argent prêt, et nous la délivrerons des corsaires qui la poursuivent. Cette dernière phrase fit commencer une

querelle fort vive entre Austin et l'intendant; mais heureusement elle fut interrompue par l'arrivée d'un jeune homme d'une tournure agréable et douce, habillé à la façon des ecclésiastiques. Il parut très-surpris de trouver dans cette chaumière une personne de l'apparence de miss Summers; car, malgré la simplicité de sa toilette, elle avait un air d'élégance et de dignité qui forçaient tous ceux qui la voyaient à lui témoigner de la considération.

CHAPITRE XXVI.

Prise de possession d'une chaumière.

Le pasteur du village, M. Lewis, dont nous avons déjà parlé dans les commencemens de cette histoire, salua poliment miss Summers en passant

devant elle pour aller dire des paroles de consolation à la malheureuse veuve. La langue galloise, dont il fit usage, fut inintelligible pour miss Summers; elle ne put remarquer que lad ouce flexibilité de la voix du pasteur, et le calme renaissait sur le front de la bonne veuve à mesure qu'il parlait. Austin, qui desirait aller consulter miss Jenkins, voulut sortir de la maison; miss Summers le retint et redoublait d'attention dans le vain espoir qu'elle pourrait comprendre quelque chose de ce que disait l'orateur. Pendant ce temps, M. Lewis, profondément occupé de la sainteté du devoir qu'il remplissait, n'appercevait aucun des spectateurs qui l'environnaient; tous paraissaient émus par sa douce éloquence, et miss Summers regrettait vivement de ne pouvoir entendre des paroles qu'elle jugeait devoir être aussi consolantes qu'elles semblaient

être augustes et pieuses. Il fallut cependant céder aux secondes instances d'Austin. Miss Summers, en s'avançant vers la porte, se retourna pour appercevoir encore le pasteur; mais il était trop entièrement à ses fonctions pour rien voir de ce qui se passait autour de lui.

Je crois, dit Austin en retournant à la maison, que le bail ne nous donnera pas grande sûreté pour notre argent. Si l'homme n'a pas fait de testament, et s'il a des enfans, sa propriété sera partagée par égales portions entre sa veuve et ses enfans; mais s'il a fait un testament, il a pu disposer comme il aura voulu de ce qui peut lui rester.

Quelque chose qui puisse arriver, dit miss Summers, nous avons du moins la certitude que cette pauvre femme ne sera pas dépouillée de ses meubles par des fripons avides, et nous verrons si l'on ne peut pas faire

quelque chose de plus pour elle. Cette idée soulageait un peu son cœur de tout le poids qui l'avait oppressé pendant le spectacle désolant dont elle avait été le témoin.

A leur retour, ils informèrent la bonne miss Jenkins de tout ce qu'ils avaient fait, et de leur projet d'acheter la chaumière. Elle leur dit que M. Lewis lui avait paru persuadé que le défunt avait fait un testament en faveur de la veuve. Il n'aura pu, leur dit-elle, lui laisser qu'une faible ressource, car le bail de sa petite ferme doit finir dans trois ou quatre années. Pendant la vie de l'ancien seigneur, cet homme aurait pu faire renouveler son bail; mais c'était un si grand ivrogne, qu'il n'a jamais fait rien de bien, ni pour lui ni pour les autres.

Dans ce cas, dit Austin, je crains qu'il n'ait laissé beaucoup de dettes, qui retomberont sur nous si nous prenons son bail.

Vous ne devez pas le craindre, dit miss Jenkins; le désordre de cet homme était si connu, que personne ne voulait lui prêter : ainsi, faute de crédit, il n'a jamais pu faire de dettes. L'ancien propriétaire avait de la pitié pour lui, et plaignait encore plus la pauvre femme; mais les temps sont bien changés pour les tristes tenanciers, le jeune propriétaire actuel n'a pas le temps de penser à ses affaires; il ne s'occupe que de ses plaisirs, et, pour y fournir, son impitoyable intendant tourmente tout le monde; il profite de l'insouciance de son maître pour accroître sa propre fortune.

Nous nous sommes très-bien apperçus, dit Austin, qu'il voulait achever de ruiner la pauvre veuve en s'emparant à vil prix de ses meubles; mais nous y mettrons bon ordre.

Le soir, la veuve et ses amis se rendirent chez miss Jenkins, qui leur servit d'interprète. Il fut décidé que

miss Summers paierait à la veuve vingt-cinq guinées pour son intérêt dans la ferme, qui contenait douze acres de terre, loués annuellement dix-neuf guinées.

Miss Summers regardait ce marché comme trop avantageux pour elle, quoique tout le monde fût d'un avis contraire : elle trouva le moyen de se rapprocher de la bonne femme, et lui glissa quelques guinées dans la main, ce qui fit faire au bon Austin un geste d'impatience. Elle offrit aussi d'acheter ceux des meubles dont elle avait besoin, ce qui fut facilement accordé ; et, graces aux soins obligeans de miss Jenkins, dans peu de jours miss Summers fut mise en possession de sa nouvelle habitation.

La conquête d'un nouvel empire ne fit jamais éprouver à un conquérant ambitieux un mouvement de joie plus vif que celui qui fit palpiter le cœur de miss Summers lorsqu'elle

se vit maîtresse de son nouveau domaine : c'était son premier instant de bonheur depuis qu'elle s'était éloignée de madame Fitz-Osborne ; elle sentit le besoin de peindre à son amie les sensations de son cœur ; elle prit une plume et écrivit :

« Je suis heureuse, mon amie, votre « Rose est heureuse. Semblable à l'oi- « seau échappé aux filets du chasseur, « quand il s'élance sous la voûte des « cieux, mon ame tressaille de joie « d'avoir retrouvé sa liberté. O vous « seule qui possédez le pouvoir en- « chanteur de changer en liens de « fleurs les chaînes de la dépendance ! « vous le savez, ce n'est pas vous que « j'ai fui ; mon cœur jamais n'a voulu « rompre les nœuds de la reconnais- « sance et de l'amitié qui m'attachent « à vous ; c'est à les conserver, ces « nœuds si doux et si chers, que j'at- « tache le bonheur de ma vie entière. « Mon imagination franchit la dis-

« tance qui nous sépare, elle sait vous « rendre présente au milieu de ma « silencieuse retraite : c'est là que mes « bras vous cherchent encore pour « vous presser contre mon cœur ; « c'est là que, gémissant de n'em- « brasser qu'une ombre, je me rap- « pelle la fatale nécessité qui m'a for- « cée de m'éloigner.

« Cette indépendance qu'il m'a fallu « payer si chèrement, et dont je sens « si bien le prix, ne pourrait cepen- « dant que faire couler mes larmes, si « je n'avais pas avec elle l'espérance de « vous revoir. Oui, je verrai renaître « le jour heureux où je pourrai m'é- « lancer dans vos bras, et vous dire « voilà votre fille adoptive; voilà votre « Rose, plus digne de vous et plus ten- « dre que jamais. En attendant ce mo- « ment que mon cœur appelle, soyez « tranquille sur votre Rose ; sa posi- « tion serait paisible, et heureuse si « elle pouvait vous voir. »

Miss Summers avait écrit un mot en arrivant à Bristol, pour assurer son amie qu'elle avait fait un heureux voyage. Ses lettres avaient été envoyées à l'adresse de maître Salomon, qui avait pris l'engagement de les envoyer à la poste de Dublin, afin d'ôter tous les moyens qui auraient pu donner quelque indice sur le lieu de sa retraite.

Pendant que les ouvriers réparaient la chaumière, sous l'inspection de miss Jenkins, dont la tendresse pour miss Summers augmentait tous les jours, Austin réparait de son mieux les négligences de son prédécesseur ; le jardin s'embellissait, la maison prenait une forme riante, la plus grande propreté lui servait d'ornement, et le bon goût de miss Summers donnait à cette habitation tout le charme dont elle pouvait être susceptible.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *Proposition de mariage.* Page 1

CHAP. II. *Galanterie d'un homme de loi.* 13

CHAP. III. *Preuves certaines d'une véritable amitié.* 21

CHAP. IV. *Nouvelles tentatives.* 29

CHAP. V. *Un dîner.* 40

CHAP. VI. *Les apparences trompeuses.* 46

CHAP. VII. *Il ne suffit pas à une femme vertueuse de ne rien faire que de bien; il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé.* 60

CHAP. VIII. *Nouveau plan de mariage.* 69

CHAP. IX. *Propositions sérieuses.* 79

CHAP. X. *Découverte importante.* 94
CHAP. XI. *La duplicité découverte.* 103
CHAP. XII. *Conversation difficile.* 117
CHAP. XIII. *La douceur et la bonté ne sont pas toujours exemptes d'un mouvement d'impatience.* 133
CHAP. XIV. *Précautions nécessaires.* 148
CHAP. XV. *Visite.* 153
CHAP. XVI. *Conversation abrégée.* 163
CHAP. XVII. *Nouvelle connaissance intéressante.* 172
CHAP. XVIII *Différence d'opinions.* 185
CHAP. XIX. *Dernier entretien, le plus difficile de tous.* 199
CHAP. XX. *Rencontre désagréable.* 208
CHAP. XXI. *Arrivée d'un étranger. Grand brüit.* 219

CHAP. XXII. *Plan d'attaque par un Avocat.* 243
CHAP. XXIII. *Réflexions. Lettre.* 251
CHAP. XXIV. *Départ. Arrivée.* 263
CHAP. XXV. *Achat d'une chaumière.* 281
CHAP. XXVI. *Prise de possession d'une chaumière.* 298

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
823 R72FT C001 v.1-2
Rose Summers ou Les dangers de l'imp
3 0112 088988859